

LA
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants



VINGT-QUATRIÈME ANNÉE

1884



VEVEY

F. GUIGNARD, ANCIENS-MOULINS, 13

VEVEY. — IMPRIMERIE ALPH. RECORDON.

LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants

VINGT-QUATRIÈME ANNÉE

Une lettre.

1^{er} JANVIER 1884.

Mes chers enfants,

Savez-vous ce que je me suis demandé en commençant ce premier numéro d'une nouvelle année ? C'est ceci : « Mes jeunes amis le liront-ils ? » Et pourquoi pas ? direz-vous. Ah ! mes enfants, c'est qu'avant qu'il n'ait paru, le Seigneur Jésus aura pu venir. Ce temps approche rapidement. « VOICI L'ÉPOUX VIENT ! » est le cri qui se fait entendre ; « JE VIENS BIENTOT, » est la voix qui fait vibrer le cœur de ceux qui aiment Jésus. Chers amis, cette voix vous parle-t-elle ? L'étoile du matin est-elle levée dans votre cœur ?

Si le Seigneur tarde encore un peu, dans sa patience envers les pauvres pécheurs, une année de grâce aura encore bientôt passé pour la terre. Et pour vous aussi, mes amis. Laissez-moi demander à

chacun de vous : « Que s'est-il passé pour vous dans l'année écoulée? » Non pas quels sont les événements heureux ou malheureux de votre vie terrestre, bien que mon cœur s'intéresse à tout ce qui vous concerne, mais « que s'est-il passé entre vous et Dieu? » Avez-vous commencé à vivre de cette vie nouvelle et bienheureuse qui se continuera en la présence du Dieu d'amour durant les âges de l'éternité? Êtes-vous passé des ténèbres à sa merveilleuse lumière? Êtes-vous venu boire à la fontaine d'eau de la vie? L'année 1883 est-elle la date de votre nouvelle naissance? Bienheureux êtes-vous si vous pouvez dire : « Oui, par la grâce de Dieu, je suis son enfant. »

Mais si 1884 vous trouve encore mort dans vos fautes et dans vos péchés, étranger à la vie de Dieu, quand viendrez-vous à Christ pour avoir la vie? Plus tard? Mais y aura-t-il un peu plus tard pour vous? Oh! mon cher enfant, mon souhait, mon vœu ardent, ma supplication pour vous, c'est que, sans tarder, vous veniez à Jésus, de peur que le temps n'arrive où ce sera TROP TARD.

Mais je sais que j'ai aussi plusieurs jeunes lecteurs qui appartiennent à Jésus. Il y en a peut-être qui n'ont commencé leur vie nouvelle que cette année. Que vous dirai-je, ô mes chers jeunes amis? D'abord les paroles de l'apôtre Jean : « Je vous écris, petits enfants, parce que vous connaissez le Père. » Oui, le Père du Seigneur Jésus, qui est le vôtre, et qui vous aime comme il aime Jésus, son Bien-aimé. Puis je vous dirai ce que Barnabas disait aux nouveaux convertis d'Antioche : « Demeurez attachés au Seigneur Jésus de tout votre cœur. » Vous avez des ennemis puissants : le monde, Satan, et votre propre cœur. La Parole vous dit : « N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde; » elle dit encore : « Le diable, votre adversaire, comme un lion

rugissant, rôde autour de vous, cherchant qui il pourra dévorer ; » elle ajoute : « Le cœur est rusé et désespérément malin. » Mais Jésus dit : « Prenez bon courage, moi, j'ai vaincu le monde. » Et il a aussi vaincu Satan, de sorte que vous n'avez qu'à lui résister, et il s'enfuira de vous. Et Jésus nous a donné le Saint-Esprit, afin que nous ne cédions pas aux pensées et aux désirs de nos méchants cœurs. Et c'est pourquoi je vous répète, mes amis : « Attachez-vous à Jésus, » demeurez près de Lui, et il vous gardera pur des souillures du monde, à l'abri des attaques de Satan et des séductions de votre cœur.

« Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime ; et celui qui m'aime, sera aimé de mon Père, et moi, je l'aimerai, et je me manifesterai à lui... Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui. » Ce sont là les paroles de Celui qui nous a aimés jusqu'à donner sa vie pour nous. Quelle joie pour nos cœurs, quelle sécurité pour nos âmes, d'être ainsi aimés, et que le Père et le Fils viennent faire leur demeure en nous et nous remplir de lumière et d'amour. Que peuvent nous faire alors Satan et le monde ?

Puissiez-vous, chers jeunes amis, durant l'année qui commence, jouir, dans l'obéissance, de l'amour du Père et du Fils. C'est le désir sincère de votre ami bien affectionné

A. L.



Entretiens sur le livre des Nombres.

I. — LE CAMP D'ISRAËL

(Chapitres I-IV.)

LA MÈRE. — Aujourd'hui, ma chère Sophie, nous commencerons le livre des Nombres. Il nous raconte la marche des enfants d'Israël à travers le désert. Mais avant tout, l'Éternel commanda à Moïse de dénombrer, c'est-à-dire compter combien il y avait d'hommes au-dessus de vingt ans parmi le peuple. C'est pour cela que ce livre est appelé « les Nombres. »

SOPHIE. — Pourquoi Dieu fit-il compter les hommes au-dessus de vingt ans ?

LA MÈRE. — Pour que Moïse sût combien il y en avait de capables d'aller à la guerre.

SOPHIE. — Avaient-ils donc à combattre dans le désert ?

LA MÈRE. — Non ; mais l'Éternel allait les conduire dans le pays de Canaan qu'il leur donnait. Là ils auraient à combattre ces peuples très méchants que Dieu voulait détruire. Les enfants d'Israël étaient l'armée de l'Éternel pour exécuter ses jugements. L'Éternel indiqua à Moïse, dans chaque tribu, un homme pour être prince ou chef de cette tribu. Combien y avait-il de tribus ?

SOPHIE. — Douze, maman. Autant que Jacob avait de fils.

LA MÈRE. — Il y eut donc douze princes désignés par l'Éternel pour être chefs des milliers d'Israël. Quand on eut compté les hommes au-dessus de vingt ans, on trouva que c'était la tribu de Juda qui en renfermait le plus. Il y en avait soixante-quatorze mille six cents, et leur prince était Nahasson.

SOPHIE. — J'aime bien Juda. Il me semble qu'après

Joseph, il était le meilleur des fils de Jacob. Il est si bon pour son jeune frère Benjamin et rassure si bien son père âgé.

LA MÈRE. — C'est vrai ; son cœur avait été touché par la grâce de Dieu. Nous voyons combien fut grande la bénédiction que Jacob lui donna. Il dit : « Ta main sera sur la nuque de tes ennemis. » Et bien plus, c'est dans la tribu de Juda que naquit notre Seigneur Jésus-Christ, qui est appelé « le lion de Juda. »

SOPHIE. — Combien y avait-il en tout d'hommes propres à aller à la guerre ?

LA MÈRE. — Six cent trois mille cinq cent cinquante.

SOPHIE. — Quelle immense multitude !

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; nous voyons en cela la fidélité de Dieu envers son serviteur Abraham. Il lui avait promis que sa postérité serait extrêmement nombreuse ; Abraham n'avait qu'un seul fils, et ici, dans le désert, quand Moïse compte seulement les guerriers de la postérité d'Abraham, on en trouve des mille et des centaines de mille.

SOPHIE. — Est-ce qu'Aaron était un des douze princes ?

LA MÈRE. — Non ; Moïse et Aaron appartenaient à la tribu de Lévi qui ne fut pas dénombrée avec les autres. Les Lévites devaient s'occuper spécialement du service du tabernacle. Quand les enfants d'Israël étaient sur le point de partir, les Lévites démontaient le tabernacle, et, dans la marche, ils le portaient avec tous les objets qui y appartenaient. C'est aussi eux qui le dressaient, quand les enfants d'Israël s'arrêtaient pour camper, et si un étranger s'en approchait il était mis à mort.

SOPHIE. — Comment y avait-il donc douze tribus, puisque la tribu de Lévi n'était pas comptée ?

LA MÈRE. — Ne te rappelles-tu pas ce que Jacob dit à Joseph avant de mourir *. Les deux fils de Joseph devaient être comptés au nombre des enfants de Jacob ; et ainsi, Éphraïm et Manassé étant chacun une tribu, complétaient le nombre des douze.

Je te dirai maintenant comment les enfants d'Israël campaient dans le désert. Tout autour et près du parvis du tabernacle se trouvaient les tentes des Lévites. Les autres tribus campaient plus loin, mais toujours entourant le tabernacle. Chacune se tenait près de sa bannière, sous les enseignes de leurs maisons de pères. La tribu de Juda campait à l'orient, et, avec elle, Issacar et Zabulon. Au midi, était le camp de Ruben avec Siméon et Gad. Éphraïm, avec Manassé et Benjamin, campait à l'ouest ; et au nord, la tribu de Dan avec Aser et Nephthali. Tous se trouvaient ainsi campés à la place que l'Éternel leur avait assignée, dans un ordre parfait.

SOPHIE. — Ce devait être bien beau à voir. Le tabernacle, la demeure de Dieu, au milieu, puis les Lévites à l'entour, et trois tribus sur chaque côté. N'était-ce pas ainsi ?

LA MÈRE. — Oui. Maintenant pense à cette immense multitude, dans un désert sec, aride, sans chemin. Combien grandes se montraient la bonté et la puissance de Dieu envers eux ! Il les protégeait, les guidait, les nourrissait et les désaltérait chaque jour. Tout venait directement de Lui ; sans Lui, ils n'auraient pu subsister.

SOPHIE. — C'est bien vrai, maman. Et c'est ce même Dieu puissant et bon qui veille aussi sur nous.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; que son nom en soit béni. Après avoir établi cet ordre du camp, l'Éternel

* Voyez Genèse XLVIII, 5.

dit à Moïse de présenter les Lévites à Aaron, afin qu'ils le servissent. L'Éternel les donnait pour cela à Aaron et à ses fils. Te rappelles-tu ce que l'Éternel avait dit touchant les premiers-nés d'Israël, quand l'ange destructeur fit mourir tous les premiers-nés des Égyptiens ?

SOPHIE. — Oui, maman. Les enfants d'Israël devaient donner à l'Éternel tous leurs premiers-nés.

LA MÈRE. — C'est cela ; eh bien, l'Éternel dit qu'il prendrait les Lévites à la place des premiers-nés d'Israël. Il commanda donc à Moïse de compter les Lévites depuis l'âge de un mois, et de compter aussi les premiers-nés des autres tribus depuis le même âge. Moïse ayant trouvé qu'il y en avait deux cent soixante-treize de plus que de Lévites, l'Éternel dit qu'il fallait racheter les premiers-nés qui étaient de plus et donner cet argent à Aaron et à ses fils. Pour chacun il fallait donner cinq sicles.

SOPHIE. — Est-ce beaucoup d'argent ?

LA MÈRE. — Je ne puis te le dire exactement. Peut-être seize ou dix-sept francs. Lévi avait eu trois fils, Guerson, Kéhath et Mérari. D'après eux, leurs descendants furent nommés Guersonites, Kéhathites et Mérarites. Voici la place que l'Éternel assigna à chaque famille autour du tabernacle. Les Guersonites étaient derrière, à l'occident ; les Kéhathites, du côté du midi ; les Mérarites, au nord. A l'orient, devant l'entrée du tabernacle, campaient Moïse, Aaron et ses fils. Quand tout cela fut établi, l'Éternel dit à Moïse de compter les Kéhathites depuis l'âge de trente ans jusqu'à cinquante, pour faire le service dans le tabernacle.

SOPHIE. — Avaient-ils un service particulier ?

LA MÈRE. — Oui, comme tu vas le voir. Lorsque le camp était sur le point de partir, Aaron et ses fils entraient dans le sanctuaire et démontaient le voile

qu'ils étendaient sur l'arche. Par-dessus ils mettaient une couverture de peaux de taisseons ou blaireaux, et couvraient le tout d'un drap entièrement bleu. Ensuite ils plaçaient les barres au moyen desquelles on portait l'arche. Après cela ils étendaient un drap bleu sur la table des pains de proposition, plaçaient dessus les plats, les coupes, les vases et le pain, et, sur le tout, ils mettaient un drap d'écarlate, et par-dessus une couverture de peaux de taisseons. Ils mettaient aussi les barres. Le chandelier d'or avec tous ses ustensiles était recouvert d'abord d'un drap bleu, puis d'une couverture de peaux de taisseons. Il en était de même pour l'autel des parfums et toutes les choses dont on se servait dans le lieu saint. Quant à l'autel d'airain, on le couvrait d'un drap de pourpre, et après avoir mis dessus tous les ustensiles qui servaient à cet autel, on étendait sur le tout des peaux de taisseons et l'on y mettait les barres. C'est ainsi que les meubles saints du tabernacle étaient portés dans la marche à travers le désert.

SOPHIE. — Je vois, chère maman, que tous les objets sont en dernier lieu recouverts de peaux de taisseons. Je pense que c'était pour bien les garantir. Mais d'où vient qu'il n'y en a pas sur l'arche ?

LA MÈRE. — Je crois, mon enfant, que les diverses couvertures avaient chacune une signification dans la pensée de Dieu *, bien qu'en effet les peaux de blaireaux servissent de couverture extérieure pour préserver les choses saintes. Mais la raison pour laquelle l'arche était recouverte d'un drap bleu apparent à tous les yeux, c'est qu'elle représentait le trône de Dieu dans le ciel. Le bleu est la couleur céleste. Il était donc évident que le Dieu du ciel marchait avec

* Voyez dans les « Entretiens sur l'Exode, » l'explication du tabernacle.

son peuple dans le désert. Il y a quelqu'un qui a traversé ainsi le monde, en montrant aux yeux de tous un caractère céleste. Sais-tu qui ?

SOPHIE. — Oui, maman ; c'est le Seigneur Jésus.

LA MÈRE. — Tu dis bien. Il est appelé le « céleste, » mais ceux qui lui appartiennent sont aussi appelés « les célestes. » Ils ont à manifester le caractère de Christ ici-bas *. Quand donc tout était ainsi disposé par Aaron et ses fils, les Kéhathites venaient, et Aaron et ses fils indiquaient à chacun ce qu'il avait à porter des choses saintes. Eléazar, un des fils d'Aaron, était le chef de ces Lévités. Il avait pour charge spéciale de prendre soin de l'huile du luminaire, du parfum, de l'huile de l'onction, et avait la surveillance des Kéhathites.

SOPHIE. — Est-ce que les Kéhathites pouvaient voir les choses magnifiques qu'ils portaient ?

LA MÈRE. — Non ; s'ils avaient porté sur elles des regards curieux, ils seraient morts. Après cela, l'Éternel dit à Moïse de compter les Guersonites, depuis l'âge de trente ans jusqu'à cinquante. Eux devaient porter les tapis du tabernacle, le rideau de l'entrée et les couvertures, le rideau de la porte et les tentures du parvis, et tout ce qui y appartenait. Ithamar, le second fils d'Aaron, était leur chef.

SOPHIE. — Et les Mérarites, que portaient-ils ?

LA MÈRE. — Ils furent aussi dénombrés, et leur service fut de porter les ais, les traverses, les piliers et les soubassements du tabernacle et du parvis. Ils avaient aussi pour chef Ithamar.

SOPHIE. — Pauvres Mérarites ! Ils avaient le plus lourd fardeau, tandis que les Kéhathites avaient les choses les plus précieuses.

* 1 Corinthiens XV, 43 ; Philippiens III, 20 ; Colossiens III, 1-4.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie. Mais Dieu, qui lui-même assignait à chacun son service, donnait aussi à chacun les forces et les moyens pour l'accomplir. L'un n'était pas moins honorable que l'autre, car c'était le service de l'Éternel. L'important pour le Méraryte, comme pour le Kéthathite, c'était de servir de bon cœur l'Éternel leur Dieu. Et à nous il est dit : « Quelque chose que vous fassiez en parole ou en œuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus, rendant grâces par Lui à Dieu le Père. » (Colossiens III, 17.)



Le retour de l'homme glorifié.

Avant de quitter ses chers disciples, comme Jésus les voyait tout affligés de son prochain départ, ce bon Sauveur leur dit : « Que votre cœur ne soit pas troublé. Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père ; je vais vous préparer une place. Et si je m'en vais, JE REVIENDRAI, et je vous prendrai auprès de moi. »

Nous voilà donc bien sûrs, mes enfants, que Jésus REVIENDRA chercher les siens, puisqu'il l'a dit. Cela réjouit-il votre cœur ?

Où est-ce que Jésus est allé ? Au ciel, dites-vous. Oui, mais le ciel, c'est la maison de son Père, et c'est là qu'il veut introduire ses bien-aimés, afin qu'ils soient toujours avec Lui. Oh ! combien il nous aime. Quelle belle demeure que la maison du Père ! Que l'on doit y être heureux ! Là souci, douleur, pleurs et mort ne trouvent point de place, parce que le péché n'y est point. Tout y est sainteté, joie, paix, lumière pour l'éternité. Le bonheur que l'on y goûte est celui de Jésus lui-même, et ce cher Sauveur

veut que nous le partagions avec Lui. Il l'a demandé à son Père avant de quitter cette terre. « Père, » a-t-il dit, « je veux quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient avec moi. » Il nous aime tant, qu'il veut que nous ayons une place avec Lui tout près du cœur de son Père.

Mais comment entrer dans une si belle et sainte demeure? Nous en sommes tout à fait indignes. Mais remarquez, mes enfants, qu'il a été lui-même nous préparer la place. Pour cela, il devait souffrir et mourir pour ôter nos péchés. Comment, sans cela, aurions-nous jamais pu être amenés dans cette sainte maison du Père? C'était impossible. Mais Jésus nous aimait, il voulait nous avoir, et rien ne lui a coûté pour nous acquérir le droit de nous préparer une place là où il est. Et maintenant la place est prête, mes enfants. Pour chacun de ceux qui croient au Seigneur Jésus, il y a une place dans la demeure du Père. Y avez-vous la vôtre, mon enfant?

Il reste maintenant une chose, c'est que les bien-aimés du Seigneur aillent prendre, loin de cette terre, les places qu'il leur a préparées. Comment cela arrivera-t-il? Enverra-t-il pour les chercher un ange, le plus brillant des anges de lumière? Non; il viendra lui-même. Quand nous attendons l'arrivée de quelqu'un que nous aimons, nous n'envoyons pas une autre personne pour le recevoir. Nous allons nous-mêmes. Eh bien, Jésus qui nous aime, REVIENT en personne pour nous chercher et nous amener plein de joie dans la demeure de son Père, et il dira : « Me voici, moi et les enfants que Dieu m'a donnés. » Quelle joie aussi pour nous, n'est-ce pas?

Et comment viendra-t-il? Il est assis maintenant sur le trône du Père; mais quand le moment sera venu, il se lèvera et descendra du ciel. Viendra-t-il jusque sur la terre? Non, il s'arrêtera dans l'air, et

là fera entendre un cri de commandement, comme celui d'un capitaine qui appelle ses hommes. La trompette de Dieu résonnera, comme lorsque les Israélites entendaient la trompette d'argent qui leur donnait le signal du départ. Tout le monde entendra-t-il cette voix de Jésus ? Cela ne nous est pas dit, mes enfants, mais tous ne la reconnaîtront pas. Elle ne sera reconnue que par ceux qui l'auront connue sur la terre, par ses brebis dont il a dit : « Mes brebis connaissent ma voix. » Ceux-là seuls, en entendant cette voix de Jésus, diront : « C'est pour moi, c'est mon cher Sauveur qui m'appelle, » et ils iront vers Lui. Si l'un de vous, mes enfants, était dans une grande foule, et que, du dehors de la foule, votre papa vous appelât, les autres entendraient bien la voix de votre père, mais vous seul la reconnaîtriez et iriez vers lui. Il en sera de même quand Jésus viendra. Connaissez-vous sa voix, mon enfant ? Êtes-vous un de ses agneaux ? Alors, vous entendrez sa voix avec bonheur quand il descendra du ciel. Mais est-ce que nous ne devons pas tous mourir avant que Jésus vienne ? Non, mes enfants, car l'apôtre dit : « Nous ne mourrons pas tous. » Il y aura des vivants sur la terre à ce moment ; vous et moi, nous serons peut-être de ce nombre. Et les morts entendront-ils aussi la voix de Jésus. Oui, mais non pas tous, quand Jésus viendra chercher les siens. Ceux qui sont morts en croyant et espérant en Lui, ceux-là entendront sa voix et sortiront de leurs tombeaux, pour être réunis avec les saints qui vivront sur la terre, et alors tous ensemble, nous nous en irons vers le Seigneur.

Mais vous comprenez bien, mes enfants, que ce ne sera pas avec de pauvres misérables corps sujets à la souffrance, à la mort et à la corruption, comme ceux que nous avons maintenant. Non ; Christ, le

Sauveur, transformera les corps de ses bien-aimés en la ressemblance du corps de sa gloire. Les morts ressusciteront avec des corps glorieux, incorruptibles, immortels, propres pour le ciel, et les vivants seront changés ; sans passer par la mort, ceux-ci seront transformés. Leurs corps, comme ceux des ressuscités, deviendront glorieux, incorruptibles, immortels. Oh ! quel merveilleux et heureux changement ! C'est la puissance de Christ qui l'opérera. Et en combien de temps ? En un clin d'œil, dès que la trompette de Dieu se sera fait entendre.

N'aurons-nous pas peur ? Oh ! comment aurions-nous peur d'entendre la voix de Celui qui nous aime et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang ? Aurons-nous peur, quand sa puissance nous aura transformés parfaitement à sa ressemblance ? Si nous regardions à nous-mêmes, nous pourrions avoir peur, mais nous ne verrons que Lui et son amour, et nous serons ravis de joie. Aurions-nous même le temps d'avoir peur, quand tout sera fait en un clin d'œil ?

Et quand nous aurons été ainsi changés, mes enfants, la terre aura cessé d'être notre demeure. Nous irons vers Celui qui nous appelle, à sa rencontre en l'air. Il nous conduira dans la maison de son Père pour occuper la place qu'il nous a préparée, et nous serons toujours avec Lui. Oh ! quelle joie, quelle allégresse dans le ciel, pour nos cœurs et pour lui-même. N'aimerez-vous pas être là ?

Tout cela n'est-il pas beau et digne de l'amour de Jésus ? Oui, n'est-ce pas ? Et comment ne demanderions-nous pas : « Quand sera-ce ? Faut-il encore longtemps attendre ? » Le moment, mes enfants, nul ne le sait. Peut-être sera-ce avant que vous n'ayez achevé ce jour. Le matin, en vous levant, vous pouvez dire : « Il viendra peut-être aujourd'hui. » Le

soir, en vous couchant : « Ce sera peut-être cette nuit. » Jésus a dit : « Je viens bientôt. » Que répond votre cœur ? Est-ce : « Oui, viens, Seigneur Jésus ? »

Mes enfants, la pensée du retour de Jésus réjouit-elle votre cœur, ou bien vous cause-t-elle quelque trouble ? Êtes-vous prêts ? Oh ! soyez toujours prêts. La première chose nécessaire, pour attendre sans crainte le Seigneur Jésus, c'est de savoir que l'on est sauvé ; la seconde chose, pour l'attendre sans trouble, avec joie, c'est d'être vigilant et d'avoir tout en ordre dans ses pensées et dans son cœur.

Quand votre cher père ou votre chère mère vous ont dit en partant : « Je reviendrai bientôt, » comment désirez-vous qu'ils vous trouvent à leur retour ? Comment serez-vous heureux en pensant à leur retour ? Est-ce en désobéissant, en vous conduisant mal ? Non, n'est-ce pas ? C'est en obéissant et en ayant tout en ordre. Eh bien, ne désirez-vous pas que Jésus trouve tout en ordre dans votre vie, quand il viendra ? Que le Seigneur vous donne, mes chers enfants, d'attendre vraiment et avec un cœur sincère, son retour.

Et ceux qui n'auront pas cru au Seigneur Jésus et qui n'auront pas entendu sa voix, que leur arrivera-t-il ? Nous parlerons de cela une autre fois, mes enfants, si le SEIGNEUR N'EST PAS ENCORE VENU.

La première leçon.

Un matin, comme je revenais de mon travail, je fus rejoint par quelques jeunes garçons qui allaient à l'école. Chacun avait son sac chargé de livres sur le dos, et, pour des garçons encore bien jeunes, ils semblaient avoir déjà appris bien des choses.

Ils me regardèrent en passant, comme attendant quelque chose de moi, car je donnais souvent aux enfants des petits livres. N'en ayant pas ce matin-là, je voulus au moins causer un peu avec eux et leur demandai s'ils allaient à l'école.

— Oui, répondit l'un d'eux.

— Eh bien, garçons, avez-vous été à l'école de Dieu ? leur dis-je.

— Je vais à une école du dimanche, dit l'un.

— C'est bien, mon garçon ; mais moi aussi je suis allé longtemps à une école du dimanche avant de savoir ce que c'était d'être à l'école de Dieu. Si vous n'allez pas à l'école de Dieu, vous n'irez jamais au ciel, car le Seigneur a dit : « Ils seront tous enseignés de Dieu. » Une école est un endroit où l'on apprend quelque chose. Laissez-moi voir si vous avez été à l'école de Dieu. Y avez-vous appris la première leçon ? Quelle est la première leçon que l'on apprend à l'école ?

— On apprend l'A, B, C, dit un des garçons.

— Voyons donc si vous avez appris l'A, B, C, de l'école de Dieu ? Avez-vous appris que vous êtes perdus ?

— Je ne suis pas perdu. Je demeure là-bas, répondit l'un d'eux en montrant sa maison.

Un autre dit : « Je ne suis pas perdu, je demeure à D. »

— Je ne dis pas que vous êtes perdus de manière à ne pas pouvoir trouver où vous demeurez sur la terre, mes chers garçons. Mais vous êtes perdus pour Dieu et pour le ciel.

Mes petits amis parurent très indifférents à cela, et ne semblèrent pas du tout se préoccuper de la pensée d'être perdus de cette manière. Tout ce que je leur dis ne parut pas faire d'impression sur leurs cœurs. Nous étions arrivés à un endroit qui condui-

sait au chemin de fer et d'où l'on apercevait une rangée de hautes maisons à plusieurs étages.

Je m'arrêtai et, m'appuyant contre une barrière, je leur dis : « Supposons que vous demeuriez dans une de ces maisons, celle qui a une terrasse, par exemple ; et que cette nuit, pendant que vous seriez profondément endormis, vers minuit, le feu éclate à l'étage au-dessous, auriez-vous peur ? »

— Non, répondit l'un d'eux.

— Mais vous seriez en danger ?

— Oui.

— Alors pourquoi n'auriez-vous pas peur ?

-- Parce que si je dormais profondément, je n'en saurais rien du tout.

— C'est vrai ; et c'est exactement la même chose quant à l'éternité. Vous êtes endormis et insensibles. Supposons maintenant que vous voyiez une maison en flammes, et que vous sachiez que tout le monde y fût profondément endormi, que feriez-vous ?

L'un dit : « J'essaierais de les sauver. » Un autre : « J'irais les éveiller et leur dirais de sortir au plus vite de la maison. »

— C'est bien, mes enfants ; et c'est là ce que Dieu fait envers vous. Il vous dit que vous êtes des pécheurs perdus, afin que vous fuyiez vers Jésus pendant qu'il en est temps et que vous trouviez le salut auprès de Lui. Je vous dirai maintenant la seconde leçon que l'on apprend à l'école de Dieu : « Dieu a envoyé son Fils dans le monde pour chercher et sauver ce qui était perdu. »

Mes petits amis poursuivirent leur chemin vers l'école, et je rentrai chez moi demandant au Seigneur de bénir notre conversation.

Et vous, chers enfants, avez-vous appris la première leçon ? ou bien, comme ces garçons, n'avez-vous pas encore senti que vous êtes perdus ?

La prière d'un petit enfant.

Une petite fille de quatre ans était restée dehors toute la journée. Fatiguée outre mesure, le soir elle ne pouvait dormir et s'agitait dans son petit lit.

Son père, s'en étant aperçu, vint voir ce qu'elle avait, et elle lui demanda d'aller dans la chambre de sa maman. Il porta tout doucement la couchette avec l'enfant auprès du lit de la maman, il arrangea bien la petite dans ses couvertures et se prépara à aller lui-même se reposer. Mais il entendit bientôt qu'au lieu de dormir, elle pleurait silencieusement.

— Es-tu encore éveillée, chérie ? lui dit-il.

— Oui papa.

— Pourquoi ne peux-tu pas dormir, ma petite ?

— Oh ! papa, je n'ose pas.

— Et pourquoi ? Papa et maman sont là.

— Oh oui, papa chéri ; mais tu n'as pas fait ta prière, et comment seras-tu gardé pendant toute la nuit ?

Tandis qu'il s'efforçait de la tranquilliser, le petit frère, plus âgé de deux ans, s'était réveillé, et était venu trotinant jusqu'à la porte pour savoir ce qu'il y avait. La fillette le voyant, lui cria : « Charlot, je n'ose pas m'endormir. Papa n'a pas demandé à Dieu de le garder ; il n'a pas fait sa prière. »

D'abord le petit garçon commença à pleurer aussi ; mais bientôt il dit : « N'aie pas peur, petite sœur ; toi et moi, nous allons demander à Dieu de garder notre cher papa. »

Et les deux petits se mirent à genoux pour prier, et le père se sentit comme forcé de faire de même. Depuis des années, c'était la première fois qu'il s'agenouillait pour s'adresser à Dieu ; et la mère regar-

dait toute cette scène les yeux baignés de larmes et avec un cœur plein d'actions de grâce.

Il y a deux ans que la chose s'est passée, et le père disait dernièrement : « Je ne l'oublierai jamais ; sans le chagrin et l'insistance de l'enfant, je serais maintenant un incrédule avoué ; mon esprit était alors plein de doutes. »

Et depuis ce temps, la chère petite, en venant lui dire bonsoir, ne manquait pas d'ajouter : « Papa chéri, n'oublie pas de faire ta prière. »

L'amour du Sauveur.

Amour de mon Sauveur, fontaine jaillissante
 Où s'abreuve mon cœur !
 Jamais ne tarira ton onde bienfaisante ;
 Je puis goûter toujours ta beauté ravissante,
 Amour de mon Sauveur !

Amour de mon Sauveur, tu suffis sur la terre
 Pour combler de bonheur.
 Fatigue du chemin, peine, douleur amère,
 Tu viens tout adoucir, tout remplir de lumière,
 Amour de mon Sauveur !

Amour de mon Sauveur, ah ! bientôt, sans nuage
 Je verrai ta splendeur !
 Dans la maison du Père, à la fin du voyage,
 De toi je jouirai, sans effort, sans partage,
 Amour de mon Sauveur !



L'eau qui désaltère à jamais.

Vous rappelez-vous, mes enfants, ces paroles du Seigneur Jésus : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre » ? (Jean VII, 37, 38.) Les avez-vous comprises ? Je veux vous raconter l'histoire d'une petite fille qui vous aidera à comprendre ces belles paroles, et vous montrera qu'elles peuvent être vraies de vous aussi.

La petite Anna vivait dans un lieu bien sec et bien aride. Il n'y avait là rien qui ressemblât à un fleuve d'eaux vives où l'on pût se désaltérer et se rafraîchir. Sa demeure était très pauvre ; une terrible maladie, la petite-vérole, l'avait visitée ; tous les enfants l'avaient prise, mais ils s'en remettaient, lorsque le père tomba malade par suite d'un grave accident, de sorte que la maison fut plus pauvre que jamais.

La grand'-mère d'Anna apprit ces tristes nouvelles. Elle n'était pas pauvre, elle avait une petite maison confortable, son mari avait beaucoup d'ouvrage, et ils n'avaient pas d'enfants. Elle vint, et voyant combien Anna semblait encore malade, elle l'emmena chez elle pour la soigner.

Mais là, Anna se trouva toute solitaire. Quand il faisait beau, bien enveloppée, on l'asseyait dehors, devant la porte, et elle pouvait voir les autres enfants courir ou bien aller et revenir de l'école, mais elle était trop faible pour courir avec eux. Elle avait bien une poupée dans ses bras, mais la poupée ne lui donnait rien de ce qu'elle désirait. Le pauvre petit cœur d'Anna avait soif d'un peu d'amour. Sa grand'-mère était bonne pour elle; elle la tenait bien propre et bien au chaud; elle lui donnait bien à manger, mais elle ne lui donnait pas de cette eau qui seule rafraîchit le cœur. Je vous dirai pourquoi. La grand'-mère n'avait jamais bu, elle-même, de cette eau; et vous savez que l'on ne peut pas donner aux autres ce que l'on n'a pas.

Mais quand quelqu'un a soif, Celui qui possède la source ne tarde pas à répondre à ce besoin. Un jour, Anna, se trouvant devant la porte d'un voisin, entendit quelques paroles qui lui semblèrent bien douces; des paroles d'amour comme jamais auparavant elle n'en avait entendu, car c'étaient des paroles de l'évangile.

Chose triste à dire, quoiqu'il y eût chez madame B., la grand'-mère d'Anna, une Bible que l'on gardait et essayait soigneusement, c'était là tout le souci que l'on en prenait: on ne la lisait jamais. Anna n'avait que huit ans; elle était très ignorante et comprenait à peine ce qu'elle entendait chez le voisin; elle ne savait pas ce qu'étaient les paroles de vie que lisait la dame qui était venue visiter cette

maison ; mais on parlait de l'amour de Jésus et elle sentait une chose : c'était là ce dont elle avait besoin.

Vous voyez, mes enfants, que si Anna se trouvait dans un endroit sec et aride, Dieu ne voulait cependant point la laisser se consumer de soif. Partout où il y a un cœur altéré, la rosée de la bénédiction y est répandue. Le ciel n'est pas dur et sombre ; tout là-haut est lumière et amour. Mais cette petite goutte n'était pas assez pour Anna ; elle voulait avoir davantage. Bien qu'elle fût une petite fille très timide, elle ouvrit doucement la porte de la maison, d'où elle avait entendu sortir ces précieuses paroles, et demanda la permission d'entrer. Le voisin accueillit la petite fille avec bonté et lui donna une petite place auprès du feu. Bientôt après la dame qui était venue lire, se leva pour s'en aller. Alors Anna s'avança et lui dit : « S'il vous plaît, Madame, venez voir ma grand'-maman. » Et montrant le chemin, elle conduisit la dame. Tout heureuse, avec un accent de joie dans sa faible petite voix, elle dit en poussant la porte : « Grand'-maman, grand'-maman, la dame vient chez nous ! »

Le cœur de M^{me} B. était aussi vide que celui de sa petite-fille, mais elle ne le savait pas. Elle n'avait pas soif. Elle se glorifiait d'avoir mené une vie honnête et utile ; elle pensait en savoir tout autant qu'aucun de ceux qui viendraient lui faire visite, elle qui avait été pendant tant d'années en service dans les familles les plus distinguées. Oh ! combien sec est le cœur qui n'a bu qu'à la source de ses propres bonnes œuvres ! Notre bonne conduite, la connaissance que nous avons, peuvent-elles donner une seule goutte d'eau pour rafraîchir un cœur altéré ?

M^{me} B. ne se souciait pas de cette eau rafraîchissante de l'amour de Christ, mais la petite Anna s'y

abreuvait avec avidité, et comme la dame visitait les maisons du voisinage, elle eut plus d'une occasion d'aller l'entendre. Elle commença à penser beaucoup à ce qu'elle avait entendu, et elle faisait à sa grand-mère des questions, auxquelles celle-ci ne pouvait répondre. Mme B. finit par s'irriter contre la pauvre petite et lui défendit d'aller encore entendre les lectures.

Lorsque la dame revint la voir, elle se plaignit amèrement. « Cette enfant, » dit-elle, « pense plus à ce que vous dites qu'à ce que moi je dis. Hier soir elle fit une question à laquelle, ni moi ni son grand-père ne pouvions répondre. »

— Quelle question ? demanda la dame.

— Eh bien, elle commença à parler de son père qui est mort dernièrement, et elle demanda ce qu'il deviendrait, et s'il ressusciterait et sortirait de son tombeau. Qui est-ce qui peut répondre à de telles questions ?

La dame répliqua : « Dieu nous a clairement dit dans la Bible, que tous les morts ressusciteront, « ceux qui auront fait le bien, en résurrection de vie ; » et ceux qui auront fait le mal, en résurrection de » jugement. » La Bible est le seul livre qui nous fait connaître Dieu, nous-mêmes, et le chemin du salut. »

Il ne faut pas s'étonner que la pauvre Mme B. fût si ignorante, car elle ne lisait jamais la Bible et vivait il y a plusieurs années, et dans ce temps l'on ne s'occupait pas autant que de nos jours à instruire les pauvres et à leur annoncer l'évangile.

Pendant cette conversation, Anna qui ne comprenait guère autre chose sinon que sa grand-mère était fâchée et se plaignait d'elle, pleurait amèrement. Mme B. n'aimait pas voir les larmes, peut-être lui étaient-elles comme un reproche, venant de cette douce enfant ; elle se retourna donc vivement vers

elle. « Cesse de pleurer, » dit-elle, « tu peux à peine voir à force de larmes. Si tu pleures encore, je t'enfermerai là-haut. »

Anna essuya ses larmes ; elle regarda timidement sa grand'-mère et lui dit : « Je serai sage ; je n'irai plus entendre lire, si seulement tu veux me laisser prier Dieu. Veux-tu me le permettre, grand'-maman ? »

Vous vous étonnez peut-être d'une telle demande ; c'est que la petite Anna n'avait pas encore appris que Dieu entend le plus léger soupir de nos cœurs. Elle pensait qu'il fallait s'adresser à Lui à haute voix pour qu'il entendit. C'est ainsi qu'elle priait toujours. La grand'-mère n'aimait pas l'entendre ; toutefois elle ne put lui refuser cette demande ; elle répondit : « Oui, tu peux prier, pourvu seulement que tu ne me parles pas de ces choses. »

Alors Anna alla auprès de la dame qui attendait pour leur dire adieu, et elle lui dit : « Dieu peut-il m'entendre quand je parle tout bas ? » Combien la petite fille fut heureuse d'apprendre que Dieu entendait le moindre soupir du cœur, qu'il prêtait l'oreille en tout temps, qu'il voyait tout et prenait garde à tous les désirs, et les douleurs, et les difficultés de son pauvre jeune cœur. Puis elle lui apprit quelques versets : « Prie ton Père qui est dans le secret. » « Ses compassions sont par-dessus toutes ses œuvres. » « De telles compassions qu'un père est ému envers ses enfants, de telles compassions l'Éternel est ému envers ceux qui le craignent. »

Anna eut ainsi une nouvelle joie. Auparavant, son unique espérance était, en regardant par la fenêtre, de voir si la dame aux bonnes paroles venait ; son seul plaisir était de la voir approcher, puis de la suivre tout doucement à l'endroit où elle allait lire. Maintenant, un autre endroit bien meilleur lui était

ouvert. Elle pouvait regarder en haut, et parler à Celui qui habite dans le lieu haut élevé, et qui se plaît avec les humbles ; elle pouvait apprendre de Celui qui est doux et humble de cœur, qui parlait comme nul homme ne parla. Elle n'avait pas à l'attendre et à s'en aller souvent désappointée ; il était toujours là. Quelles consolations et quels précieux enseignements Anna recueillit ainsi ! Sa conduite le montrait de toutes manières.

Ainsi elle, qui avait soif, était venue à Jésus et elle avait bu à la fontaine intarissable de son amour. On put voir bientôt que, de ce faible vase, l'eau vive venant de la source où elle buvait, coulait aussi pour les autres.

La dame revint quelque temps après. Elle n'avait vu Anna ni dans la rue, ni dans aucune des maisons voisines. Mais Anna n'était pas non plus à la maison assise sur sa petite chaise, M^{me} B. n'y était pas, la cuisine, propre comme toujours, était vide et silencieuse. Bientôt M^{me} B. descendit de l'étage supérieur ; elle pleurait amèrement. Ah ! son cœur, que l'amour n'avait ni adouci ni brisé, l'était maintenant par la douleur. « Oh ! mon enfant, mon enfant ! » fut tout ce que d'abord elle put dire en venant à la rencontre de la dame.

— Ma chère enfant, si gentille, si douce, si obéissante, si aimante, comment ferai-je sans toi ? — Anna était en haut, gravement malade. Le docteur était venu, lui avait donné à prendre une médecine, avait fait tout ce qu'il pouvait. « Je ne puis davantage, » avait-il dit ; « j'ai bien peur qu'elle ne soit près de mourir. »

La dame monta ; Anna semblait ne rien savoir de ce qui se passait autour d'elle. La dame attendit quelque temps, puis redescendit ; mais elle avait à peine atteint le bas de l'escalier, que M^{me} B. l'ap-

pela : « Mon enfant est éveillée, » disait-elle ; « je pense qu'elle reprend connaissance. »

La dame remonta. L'enfant malade la reconnut et lui demanda par un signe de prier ; puis elle jeta un regard anxieux vers sa grand'-mère. Ah ! ce cœur orgueilleux était brisé ; elle sentait même un besoin. Humblement, comme un petit enfant sans force, comme chacun devrait le faire qui désire être béni, elle s'agenouilla à côté de la dame.

Dieu entendit leurs prières. La petite Anna se remit et observa avec soin sa grand'-mère. Celle-ci se montrait adoucie et ne défendait plus à Anna d'aller écouter les lectures. Mais ce n'était pas assez pour l'enfant ; elle attendait le moment où sa grand'-mère serait moins occupée, pour aller chercher la dame et tirer de sa place la Bible si longtemps négligée. Ce jour arriva et fut suivi d'autres. Bientôt M^{me} B. prit, elle-même, plaisir aux lectures, et ce fut elle qui dit à leur amie : « Vous viendrez bientôt, n'est-ce pas, Madame, si vous en avez le temps. » Puis le jour vint aussi où Anna ne pria plus seule, en secret ; elle et sa grand'-mère priaient ensemble. Elles désiraient vivement voir aussi le cœur du grand-père gagné. Dieu pouvait le faire, Lui qui avait attiré le leur. Elles savaient cela, et leurs prières reçurent une réponse merveilleuse. Le vieillard avait jusqu'alors suivi son propre chemin, il s'était confié en lui-même, mais un jour, après tant de prières, de larmes et de soupirs pour lui, son cœur s'ouvrit et il s'écria : « Je crois, Seigneur ; viens en aide à mon incrédulité ! »

Oh ! quelle consolation et quel bonheur la petite Anna avait trouvé dans ce lieu sombre et difficile. Elle avait eu soif, et Jésus l'avait appelée à venir boire à la source éternelle de son amour. Elle s'y était désaltérée et des fleuves de bénédiction étaient

sortis d'elle pour rafraîchir le sol aride du cœur de son grand-père et de sa grand'-mère. Maintenant, dans cette maison autrefois sombre et nue, brillaient la lumière et l'amour divins, et de ces cœurs heureux montait vers Dieu la louange.

Comprenez-vous maintenant ce beau verset que je vous ai cité en commençant ? L'amour de Jésus a-t-il attiré votre cœur et êtes-vous venus vous abreuver à cette source qui jaillit en vie éternelle ? Comme la petite Anna êtes-vous ainsi devenus pour les autres un moyen de bénédictions ? Que le Seigneur vous l'accorde, mes enfants ; vous éprouverez ainsi la vérité de ce qui est contenu dans ce beau verset de cantique :

Jamais son amour fidèle
A nos vœux ne manquera :
C'est une source éternelle
Qui jamais ne tarira.

Entretiens sur le Livre des Nombres.

II. — LA PURETÉ DU CAMP ET LA SÉPARATION

(Chapitres V-VI.)

LA MÈRE. — Nous avons vu, Sophie, comment l'Éternel règle l'ordre du camp et de la marche, ainsi que le service des Lévites. Après cela, il commanda aux enfants d'Israël de mettre hors du camp les lépreux et tous ceux qui étaient impurs à cause de certaines maladies, ou pour avoir touché un mort.

SOPHIE. — Pour quelle raison devaient-ils faire cela ?

LA MÈRE. — Parce que l'Éternel habitait au milieu

d'eux. Le camp ne devait pas seulement avoir extérieurement une belle apparence, mais, à l'intérieur aussi, tout devait répondre à la pureté et à la sainteté de l'Éternel. N'en est-il pas maintenant de même pour nous ?

SOPHIE. — Oui, maman. Je pense que tu veux dire que nous ne devons pas seulement être pieux au dehors, mais purs au dedans.

LA MÈRE. — Précisément. De plus, l'Éternel dit que si quelqu'un des enfants d'Israël avait fait tort à un autre, il devait le confesser, rendre ce en quoi il avait fait tort et ajouter un cinquième par-dessus. Et si quelque mal avait été commis sans que personne le sût, l'Éternel indiqua un moyen par lequel la personne coupable pourrait être reconnue et jugée.

SOPHIE. — Je vois, maman, que les enfants d'Israël ne pouvaient jamais oublier que Dieu était au milieu d'eux dans le désert, puisqu'il leur montrait qu'il voyait et savait tout ce qu'ils faisaient.

LA MÈRE. — En effet, ils ne pouvaient l'oublier. Sa face allait avec eux, selon la prière que Moïse adressa à l'Éternel sur la montagne : « Que le Seigneur marche, je te prie, au milieu de nous ; car c'est un peuple de cou roïle ; et pardonne nos iniquités et nos péchés. » Ainsi le Seigneur allait avec eux, comme le Dieu miséricordieux et faisant grâce, comme le Dieu lent à la colère.

Après que le camp eut été purifié, l'Éternel parla à Moïse touchant ceux qui désiraient se séparer pour être à l'Éternel. On les appelait des Nazaréens, ce qui veut dire séparés ou consacrés.

SOPHIE. — Est-ce qu'il y en avait d'entre le peuple qui se séparaient ainsi d'eux-mêmes pour Dieu ?

LA MÈRE. — Oui. Dieu ne commande à personne de se consacrer à Lui, mais il dit à Moïse ce que

devaient faire ceux qui se consacraient ainsi. Le Nazaréen ne devait boire ni vin ni liqueur forte, et ne devait point manger de raisins même secs, ni rien qui provint de la vigne, depuis les pepins jusqu'à la peau.

SOPHIE. — Était-ce pour la même raison, que Dieu avait dit à Aaron de ne pas boire de vin quand il entrerait dans le lieu saint ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Ne pas boire de vin ni de liqueurs fortes, était une figure qui représentait la séparation d'avec tout ce qui peut exciter la nature. Le Nazaréen devait trouver toute sa joie en Dieu. La seconde chose qu'avait à faire celui qui se consacrait était de laisser croître ses cheveux.

SOPHIE. — Pourquoi cela ?

LA MÈRE. — Afin de montrer qu'il ne pensait pas à lui-même, ni à son apparence devant les hommes. Il était séparé de tout pour Dieu. En troisième lieu, il ne lui était pas permis de s'approcher d'aucune personne morte, ce qui rendait impur. Il ne devait se souiller ainsi ni pour son père, ni pour sa mère, ni pour aucune personne de sa famille, s'ils venaient à mourir. Il devait être à part de toute douleur aussi bien que de toute joie naturelle. Durant tous les jours de sa séparation, il était saint à l'Éternel.

SOPHIE. — Combien de temps cela durait-il ?

LA MÈRE. — Aussi longtemps qu'il le voulait. Cela dépendait entièrement de lui. Il est possible que les autres Israélites ne comprissent pas pourquoi tel ou tel se séparait ainsi de tout ; mais Dieu le comprenait et y faisait attention. D'un autre côté, l'Éternel savait que le Nazaréen était au milieu d'un monde où règne la mort et que, quelque fidèle que fût le cœur de celui qui se consacrait, la tentation et la mort pouvaient le toucher et le souiller. Aussi l'Éternel dit à Moïse ce qu'il y avait à faire si, par exem-

ple, quelqu'un venait à mourir subitement auprès du Nazaréen.

SOPHIE. — Que devait-il donc faire ?

LA MÈRE. — Tout recommencer. Il fallait d'abord qu'il se rasât la tête pour montrer qu'il avait perdu son nazaréat. Ensuite, il apportait le huitième jour une offrande de deux tourterelles ou de deux jeunes pigeons, au sacrificateur, à l'entrée du tabernacle. Le sacrificateur offrait l'un des oiseaux en sacrifice pour le péché, et l'autre en holocauste afin de faire propitiation pour le Nazaréen. Celui-ci amenait aussi un agneau d'un an, en sacrifice pour le délit, et les premiers jours n'étaient comptés pour rien, parce que sa séparation avait été souillée.

SOPHIE. — Je pense, maman, que Dieu était bien bon de permettre qu'après cela il fût encore un Nazaréen.

LA MÈRE. — En effet, et cela nous rappelle ce que chaque enfant de Dieu doit faire s'il est tombé en faute. Par exemple, Jacob, au commencement, avait vu Dieu à Béthel et avait fait un vœu à l'Éternel. Ensuite, il fait bien des choses qui n'étaient pas bonnes, mais quand Dieu l'a châtié de diverses manières, il revient à Béthel. Ainsi nous avons à revenir à Dieu avec confiance, et, confessant notre faute, recommencer notre course.

SOPHIE. — Que devait faire le Nazaréen, quand le temps de sa séparation était passé ?

LA MÈRE. — On le faisait venir à l'entrée du tabernacle, et il offrait à l'Éternel un holocauste, un sacrifice pour le péché et un sacrifice de prospérité, puis des pains sans levain, des gâteaux pétris à l'huile et du vin pour être répandu sur les offrandes. Ensuite, le Nazaréen se rasait la tête et mettait ses cheveux sur le feu qui était sous le sacrifice de prospérité. Après cela, le sacrificateur plaçait sur les

maïns du Nazaréen, une partie de son offrande qu'il tournoyait devant l'Éternel. Alors le Nazaréen pouvait boire du vin.

SOPHIE. — Pourquoi devait-il mettre ses cheveux sous le sacrifice de prospérité ?

LA MÈRE. — Le sacrifice de prospérité était celui dont l'homme qui l'offrait pouvait manger. Il était ainsi comme à la table de Dieu, en communion avec Lui. Par la puissance de Dieu, le Nazaréen avait pu accomplir les jours de sa séparation sans être souillé, et il brûlait la marque de sa consécration sur le feu du sacrifice de prospérité, en signe de communion avec Dieu. De sorte que, soit qu'il laissât croître ses cheveux, soit qu'il les rasât quand le temps était accompli, c'était pour Dieu.

SOPHIE. — Est-ce que nous connaissons des hommes qui ont été Nazaréens ?

LA MÈRE. — Sans doute, mon enfant. Samson fut Nazaréen dès sa naissance, selon l'ordre de l'Éternel à sa mère. Samuel fut donné à l'Éternel par sa mère Anne, et Jean-Baptiste était aussi Nazaréen. Mais celui qui le fut d'une manière parfaite, c'est le Seigneur Jésus qui dès sa naissance fut saint, innocent, sans souillure, séparé des pécheurs. Et nous sommes appelés à marcher sur ses traces, à être des enfants de Dieu sans reproche et purs.

Après que l'Éternel eut ainsi dit tout ce qui se rapportait au Nazaréen, il indique à Moïse comment Aaron et ses fils devaient bénir les enfants d'Israël. Voici cette bénédiction : « L'Éternel te bénisse et te garde ! L'Éternel fasse lever la lumière de sa face sur toi et use de grâce envers toi ! L'Éternel lève sa face sur toi et te donne la paix ! » Et l'Éternel ajouta : « Ils mettront mon nom sur les enfants d'Israël ; et moi, je les bénirai. »

SOPHIE. — Le peuple d'Israël était bien heureux,

chère maman. Dieu habitait au milieu d'eux et les bénissait.

LA MÈRE. — Nous sommes plus heureux encore, mon enfant. Nous sommes bénis en Christ de toutes bénédictions spirituelles dans les lieux célestes ; le Dieu de paix est aussi avec nous, et nous sommes dans la lumière de sa faveur et de sa grâce à cause de son Fils bien-aimé. Si nous marchons dans la sainteté, nous jouissons de toutes ces choses. L'apôtre Paul disait aux Corinthiens : « Que la grâce du Seigneur Jésus-Christ, et l'amour de Dieu, et la communion du Saint-Esprit, soient avec vous tous ! » Voilà la bénédiction prononcée sur nous.

SOPHIE. — Elle est bien belle, chère maman, et je désire y penser souvent et me dire qu'elle est aussi pour moi, puisque l'apôtre dit : « avec vous tous. »



Ce qui se passe sur la terre

après que Jésus est venu chercher les saints.

Nous nous demandions l'autre jour, mes enfants, ce qui arriverait sur la terre à ceux qui y restent après que les saints ressuscités ou vivants s'en seront allés avec Jésus. Hélas ! ceux qui, ayant entendu l'évangile, n'auront pas cru, seront abandonnés à la puissance du mal pour croire le mensonge et se rebeller toujours plus contre Dieu, jusqu'à ce qu'ils tombent enfin sous un jugement terrible.

La parole de Dieu nous trace par avance l'histoire de ces tristes temps de révolte ouverte contre Dieu.

D'abord les Juifs seront rentrés dans leur pays, mais toujours incrédules à l'égard de Jésus. Ils y re-

bâtiront un temple à Jérusalem et seront soutenus par l'empereur latin d'Occident. Ce sera la continuation de leur histoire, tels que nous les voyons dans les évangiles, une race méchante et perverse. Et comme ils n'auront pas voulu croire en Jésus, ils arriveront au dernier degré du mal.

Un méchant homme, que la parole de Dieu nomme l'Inique, l'homme de péché, le fils de perdition, s'élèvera au milieu d'eux. Il sera leur roi tout en étant un faux prophète qui les séduira par toutes sortes de signes et de miracles. Il prétendra être le Christ et s'assiéra comme étant Dieu dans le temple de Dieu. Et les pauvres Juifs qui n'ont pas voulu recevoir le Seigneur Jésus, le Fils de Dieu, suivront ce méchant. La parole de Dieu le représente sous la figure d'une bête, ce qui est l'image du pouvoir royal exercé sans la connaissance de Dieu, comme nous le voyons dans le livre de Daniel *. Et cette bête a deux cornes comme un agneau, car elle veut se faire passer pour Christ; mais elle parle comme un dragon. Ses mensonges et sa méchanceté font voir qu'elle est du diable, qui est menteur et meurtrier dès le commencement.

Un peu auparavant, dans les contrées occidentales de l'Europe, celles que nous habitons, se sera élevée une autre bête. Ce sera un monarque puissant qui rétablira l'ancien empire romain. Mais il accomplira ses desseins avec la puissance que Satan lui communiquera. Car Satan aura été chassé du ciel et précipité sur la terre, et il viendra avec une grande fureur pour faire tout le mal possible, sachant qu'il ne lui reste que peu de temps. Cet empereur puissant, la bête, exercera un tel prestige, que toute la

* Psaume XLIX, 20. « L'homme qui est en honneur et n'a point d'intelligence est semblable aux bêtes brutes qui périssent entièrement. »

terre sera dans l'admiration à son égard et l'adorera. Sa puissance s'étendra sur une foule de peuples, mais lui blasphémera contre Dieu.

C'est lui qui, par sa puissance, soutiendra le faux roi et prophète des Juifs, et celui-ci, à son tour, emploiera toute sa subtilité pour augmenter l'autorité de la bête. Par ses prodiges et ses miracles, il fera que les hommes adoreront l'image de la bête qu'il aura eu la puissance d'animer et de faire parler. Ceux qui ne voudront pas adorer cette image seront mis à mort. Tous, petits et grands, riches et pauvres, devront prendre sur leur front ou leur main droite une marque qui indique leur soumission à la bête. Ceux qui, par fidélité à Dieu, s'y seront refusés, ne pourront ni acheter, ni vendre.

En même temps, il y aura une grande puissance religieuse, une fausse église, appelée d'une manière figurée Babylone, dans la parole de Dieu. Elle entraînera les hommes dans l'idolâtrie la plus épouvantable. Vous voyez donc qu'il y aura une révolte générale et terrible contre Dieu. Et d'où viendra cela ? De ce que les hommes n'auront pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés. Oh ! combien il est important de prêter maintenant l'oreille aux appels du Seigneur.

N'y aura-t-il donc pas des fidèles, des saints de Dieu, sur la terre, dans cette sombre époque de méchanceté ? Oui, sans doute, mes enfants, Dieu a toujours eu des témoins. Il en a maintenant et il en aura alors parmi les Juifs et les nations. Mais combien ils auront à souffrir. Plusieurs d'entre les Juifs ne voudront pas reconnaître le Méchant comme étant le Christ, et il les persécutera et les fera mourir. Ils crieront à Dieu en attendant la délivrance. Quelques-uns iront annoncer aux nations l'évangile du royaume, l'évangile éternel. L'évangile du royaume, c'est

la bonne nouvelle de la venue du Roi, Christ, qui viendra délivrer les saints et régner en justice ; l'évangile éternel, c'est la bonne nouvelle que Dieu, le Tout puissant, va accomplir sa promesse de tous temps et bénir la terre, mais dans l'un et l'autre cas, les méchants subiront d'abord le jugement.

Ce ne sera pas l'évangile de la grâce, vous le voyez, mes enfants. Maintenant, c'est le temps de la grâce, du pardon que Dieu offre gratuitement à tous ceux qui croient en son Fils bien-aimé. Mais ceux qui auront méprisé l'évangile de la grâce, n'auront pas d'oreille pour écouter les messagers qui annonceront l'évangile du royaume ou l'évangile éternel. Cet évangile sera pour ceux qui n'auront pas entendu celui de la grâce. Et plusieurs le recevront ; ils craindront comme Noé autrefois, ils croiront et ainsi bâtiront leur arche pour être sauvés au jour du jugement d'un monde inique.

Mais, comme je vous le disais, ce sera un temps de persécutions terribles contre tous ceux qui, Juifs ou gentils, seront fidèles à Dieu. Aussi nous sont-ils montrés comme criant à Dieu, pour demander vengeance et délivrance. A Jérusalem même, il y aura deux témoins qui prophétiseront au nom du Seigneur, en ayant, comme Moïse et Élie, la puissance de frapper la terre de plaies. Mais à la fin, la bête qui vient avec le pouvoir de Satan les vaincra, les mettra à mort, et ne permettra pas qu'ils soient ensevelis. Et tous les hommes impies se réjouiront d'être délivrés de la présence de ces serviteurs de Dieu. Mais Dieu les ressuscitera et les appellera au ciel où ils monteront à la vue de leurs ennemis. Les hommes seront épouvantés, mais non convertis.

Dieu ne donnera-t-il pas d'autres avertissements aux hommes ? Oui, sans doute, il exercera sur la terre des jugements destinés à montrer aux hommes sa désap-

probation et à les engager à sortir de leur mauvaise voie. C'est ainsi qu'il avertit autrefois Pharaon.

Des guerres, des famines, des pestes sévirent d'abord sur la terre. Premièrement ceux qui y habitent seront effrayés, croyant que le grand jour de la colère de Dieu est venu. Mais ensuite, ils reprendront leur mauvais train. Dieu les frappera plus fort, par des jugements si terribles qu'ils chercheront la mort et ne la trouveront point, tandis que par d'autres plaies un grand nombre seront tués. Malgré cela, ceux qui auront été épargnés ne se repentiront pas. Alors Dieu versera sur la terre, sur la mer, sur les fleuves, sur le soleil, sur le trône de la bête, les coupes de sa colère. Tout deviendra pour les hommes une cause de souffrance. Croyez-vous qu'alors ils se repentiront ? Non, mes enfants, pas plus qu'autrefois Pharaon. Au lieu de se courber sous la puissante main de Dieu, ils s'endurciront et deviendront encore plus méchants.

D'abord la bête, avec les rois de la terre, s'uniront pour détruire le système idolâtre appelé Babylone. Sans doute, ils le feront pour abolir tout vestige de religion. Nous voyons déjà maintenant une quantité d'hommes qui voudraient qu'il n'y eût pas de Dieu. Ensuite ces insensés, séduits par Satan et conduits par la bête et le faux prophète, réuniront leurs armées pour livrer combat au Seigneur lui-même. Quelle folie, n'est-ce pas ? Que peuvent-ils espérer ? Ce qui les attend, nous le verrons une autre fois. Mais vous voyez, mes chers enfants, quel triste tableau présentera la terre livrée à ceux qui ont rejeté Christ. Et c'est pourquoi Dieu fait annoncer maintenant le salut aux pécheurs, afin qu'ils fuient la colère à venir.

« Venir à Jésus. »

Chers enfants; désirez-vous venir à Jésus ? Mais vous direz peut-être : « Comment puis-je aller à Jésus ? »

L'histoire de la petite Elisa, qui n'avait que huit ans, répondra à votre question.

Elle revenait un dimanche à la maison avec son papa. Tout en marchant, celui-ci parlait à sa fillette. Mais comme elle ne répondait pas, il la regarda et vit qu'elle pleurait.

— Pourquoi pleures-tu, ma chérie ? lui demandait-il.

-- Oh ! répondit l'enfant à travers ses larmes, je voudrais être au Seigneur Jésus.

Le père fut tout réjoui d'entendre cela. Il savait qu'un tel désir ne vient pas de lui-même dans le cœur et que c'était le Saint-Esprit qui parlait à sa petite fille.

Il lui dit donc que le Seigneur Jésus était venu la chercher, juste comme un bon berger cherche son agneau perdu, afin qu'elle fût à Lui pour toujours. Il lui dit aussi que, bien qu'elle ne fût qu'une petite enfant, ce bon Sauveur était mort pour elle sur la croix, parce que, seulement ainsi, ses péchés pouvaient être effacés ; puis il ajouta : « Si tu veux être au Seigneur Jésus, va lui dire tout simplement ce que tu désires. »

Quand ils furent à la maison, vite Elisa monta dans sa petite chambre, se mit à genoux et dit au Seigneur : « O Seigneur Jésus ! je voudrais être à Toi. » Telle fut la prière d'Elisa.

Pensez-vous que le Seigneur, couronné de gloire et d'honneur dans le ciel, entendit cette simple prière d'une si jeune enfant ?

Oui, certainement, et il y répondit. Dans l'après-midi, le père demanda à sa petite, si elle avait dit à Jésus qu'elle désirait être à Lui. Elisa lui répéta ce qu'elle avait dit.

— Eh bien, lui dit son père, Jésus t'a-t-il répondu ?

La petite réfléchit un moment, puis elle dit : « Oui, j'en suis sûre. Je sais maintenant que tous mes péchés sont ôtés, et que j'appartiens au Seigneur Jésus. »

Le lendemain, Elisa raconta à quelques-unes de ses compagnes ce qui s'était passé, et leur dit que Jésus était aussi prêt à les recevoir et combien elle était heureuse d'appartenir à ce bon Sauveur.

Comprenez-vous, mes enfants, qu'il ne s'agit pas de faire une longue prière, mais d'aller simplement dire au Seigneur Jésus que vous désirez être à Lui ?

Avez-vous appris, mon enfant, que, si jeune que vous soyez, vous êtes un pécheur ?

Alors dites au Seigneur Jésus que vous savez cela et que vous avez besoin de Lui pour effacer vos péchés. Jésus, dans le ciel, vous entendra. Ne craignez pas d'aller lui parler tout simplement. N'a-t-il pas dit, quand il était sur la terre : « Laissez VENIR à moi les petits enfants et ne les en empêchez pas » ?

Le Seigneur nous appelle :

Allons à Lui !

Il est bon et fidèle,

Un sûr appui.

Le salut qu'il accorde,

Nul ne peut le ravir ;

Plein de miséricorde

Il veut bénir.



La Maison du Père.

- 1 Dans la pure lumière,
Plus haut que le ciel bleu,
Est là maison du Père,
La demeure de Dieu.
- 2 Demeure glorieuse
Qu'orne la sainteté,
Où brille radieuse
La divine clarté.
- 3 Demeure où la louange,
Dans un accord sans fin,
Parfaite, sans mélange,
Chante l'amour divin.
- 4 Un repos ineffable
Règne dans ce séjour :
La paix inexprimable
De l'éternel amour.
- 5 C'est ta présence, ô Père !
Qui remplit ce saint lieu
D'amour et de lumière ;
C'est ton repos, ô Dieu !
- 6 Et c'est là qu'est ma place
Dans l'éternel bonheur !
Là me conduit ta grâce,
O Jésus, mon Sauveur !
- 7 Oui, fait à Toi semblable,
Je vais bientôt, Seigneur,
Voir ton front adorable
Couronné de splendeur.
- 8 Et, dans ce lieu de gloire,
Au paternel séjour,
Je dirai ta victoire,
O Fils du Dieu d'amour !



« Perdue et trouvée. »

Cher enfant, comprenez-vous quelle triste chose c'est d'être perdu ? Je vous raconterai un incident de mon enfance qui vous aidera peut-être à le voir.

J'étais en visite chez des amis, qui habitaient un des quartiers populeux de Londres. Ils avaient deux enfants nommés Frank et Edith. Un jour, leur grand'maman nous emmena faire une promenade. Pendant une partie du chemin, Frank marcha avec moi ; puis, il me quitta pour aller près de sa grand'maman et de sa sœur. Je n'aimais pas marcher seule et trouvais Frank bien peu aimable de m'avoir quittée. Mais je l'oubliai bientôt et me trouvai tout intéressée et absorbée par ce que je voyais. Nous allions justement tourner le coin de la rue, pour entrer dans une grande place, quand mes yeux furent attirés par un cordon-

nier qui, près de la porte de son échoppe, travaillait activement. Oubliant tout à fait que mes amis continuaient leur route, je m'arrêtai longtemps à le regarder, bien longtemps, paraît-il, car je me rappelle qu'il acheva de mettre la semelle et le talon à une bottine. Quand il eut fini, je pensai à mes amis ; je regardai tout autour de moi, mais il n'y avait personne. Je me mis à courir d'une rue à l'autre, mais en vain. Que faire ? Je vis bien que j'étais *perdue*, et je ne pus retenir mes larmes. Me tenant ainsi dans un coin de la rue et sanglotant à haute voix, un groupe d'enfants s'assembla autour de moi, et un ou deux se hasardèrent à me demander la cause de mon chagrin. « Je suis perdue, » fut tout ce que je pus dire au milieu de mes larmes. Quelques grossiers garçons semblèrent se réjouir de ma peine, car ils se mirent à rire et à répéter en criant : « Elle est perdue, elle est perdue. » Ah ! ils ne comprenaient pas ma détresse et combien j'étais malheureuse, en me voyant ainsi seule, sans secours, pensant à mes chers parents que je croyais bien ne plus revoir.

Bien des gens affairés passaient par là, mais très peu s'arrêtaient pour me montrer quelque compassion. Quelques-uns me disaient de ne pas pleurer, d'autres disaient que l'on ferait mieux de me conduire à un poste de police, mais aucun ne m'offrait de me reconduire à la maison.

Je restai longtemps, longtemps là, sentant toujours plus ma misère. Mais Dieu veillait sur moi, pauvre petite fille perdue, et me préparait un moyen pour me ramener à mes amis.

Un homme à l'air rude s'avança à travers le groupe qui m'entourait et me dit : « Savez-vous le nom de la rue où vous demeurez, petite fille ? »

— Oui, répliquai-je, en essuyant mes larmes ; la connaissez-vous, monsieur ?

— Je la trouverai bien pour vous, répondit-il. Donnez-moi la main et venez avec moi.

Vous pensez peut-être, mes jeunes lecteurs, que je fus bien aise d'aller avec cet homme ; mais, à la vérité, il n'en était pas ainsi. Je craignais que, peut-être, il ne voulut pas faire ce qu'il disait, et, de nouveau de grosses larmes commencèrent à couler de mes yeux.

— Eh bien, dit-il, vous êtes bien longue à vous décider à me donner la main. Ne désirez-vous pas retourner chez vous ?

— Oh oui ! monsieur. Mais... et j'hésitai.

— Ah ! ah ! je vois. Vous n'aimez pas à vous confier à un homme rude comme moi. N'est-ce pas cela, petite fille ?

— Vous êtes si malpropre, dis-je en pleurant.

— Cela se peut ; mais, malgré tout, vous pouvez vous confier à moi. Allons, venez-vous ? continua-t-il, voyant que j'hésitais encore. Si vous ne venez pas, je dois vous abandonner à votre sort.

Eh bien, pensai-je, il ne peut m'arriver rien de pire en allant avec lui ; et, mettant ma main dans la sienne, je répondis : « Je veux aller avec vous, Monsieur ; mais j'espère que vous savez bien le chemin de la rue et que vous voudrez bien m'y conduire. »

— Quelle drôle d'enfant vous faites, dit-il en s'éloignant rapidement avec moi. Mais n'ayez pas peur. Je tiendrai parole ; je vous conduirai chez vous.

Il tint parole et fut plein de bonté. Nous allâmes par un chemin que je ne connaissais pas, nous passâmes dans des ruelles sombres et des endroits bien sales, mais il me conduisit soigneusement, me prenant dans ses bras pour traverser les endroits boueux, et me tenant ferme pour que je ne glisse pas, et bientôt je fus dans les bras de mes chers amis.

Oh ! combien j'étais contente de m'être confiée à ce brave homme. Je n'oublierai jamais la profonde détresse que j'éprouvai en me sentant perdue à Londres, ni mon bonheur quand je vis la maison.

Mais plusieurs années après je fis l'expérience d'une bien plus grande misère, et ensuite d'un beaucoup plus grand bonheur. Savez-vous ce que je veux dire ?

Toute ma vie j'avais été loin de Dieu, et quand enfin je découvris que j'étais perdue, je fus saisie de crainte et ne savais que faire.

Alors j'appris que « le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu, » et je regardai à Lui avec foi.

Cher jeune lecteur, si vous n'avez pas senti que vous êtes perdu, vous ne pouvez pas connaître la joie qui remplit le cœur quand on est trouvé par un Sauveur qui vous aime.

Je vous parlerai maintenant d'une *autre* enfant perdue.

Un dimanche soir, je remarquai un groupe d'hommes, de femmes et d'enfants, autour d'un agent de police. En m'approchant, je vis au milieu du groupe une fillette qui pleurait et sanglotait et, à côté d'elle, une toute petite fille qui pouvait à peine marcher. J'appris bientôt leur histoire. Leurs parents étaient venus récemment habiter un autre quartier éloigné de leur précédente demeure ; l'après-midi les enfants étaient allées pour chercher une école du dimanche, mais l'aînée avait oublié de remarquer le nom de leur nouvelle rue. Elles avaient quitté l'école, mais en vain elles avaient essayé de retrouver leur chemin, et la terrible vérité était devant elles : elles étaient perdues ! Pauvres enfants ! oh ! comme elles soupiraient après la maison ! Qu'elles auraient aimé voir leur mère, entendre la voix de leur père ! Elles

étaient perdues, mais combien elles désiraient d'être sauvées ! Personne de ceux qui les entouraient ne pouvait les aider, et je ne puis pas vous dire comment elles ont retrouvé leur demeure.

Eh bien, mon jeune lecteur, êtes-vous troublé, parce que vous êtes perdu et loin de Dieu ? Désirez-vous vraiment être sauvé ? Alors j'ai pour vous une bonne nouvelle. Mon Sauveur, qui m'a cherchée et sauvée, désire vous avoir aussi près de Lui, près de son cœur. Jésus cherche, et il est aussi Celui qui trouve ceux qui sont perdus. Il vous cherche par ces paroles que vous lisez.

La pauvre mère ne savait pas où étaient ses enfants perdus ; mais Jésus sait tout ce qui vous concerne ; il vous connaît et vous dit : « Venez à moi... je vous donnerai du repos. » Et quel doux repos ! Il prend les petits agneaux dans son sein ; il les entoure de ses bras, et il dit à chacun de ceux qui se confient en Lui : « Je ne te laisserai jamais. » « Personne ne te ravira de ma main. »

Il y en a qui disent qu'ils ont leur propre chemin pour être sauvés et que c'est le bon ; d'autres prétendent qu'il y a bien des chemins et que tous sont bons. Mais la parole de Dieu ne nous parle que d'un seul chemin : c'est Jésus, qui a dit : « Je suis le chemin, ... nul ne vient au Père que par moi. » Si l'on prétend être sauvé autrement que par Jésus et ce qu'il a fait, on va s'éloignant toujours plus de Dieu. Si vous tardez à venir à Jésus, oh ! prenez garde que le terrible jour du jugement ne vous surprenne, et alors il n'y aura plus d'espérance. Vous serez perdu, et ne pourrez plus être trouvé.

Entretiens sur le Livre des Nombres.

III. — LES OFFRANDES, LA CONSÉCRATION DES LÉVITES ET LES TROMPETTES D'ARGENT.

(Chapitres VII-XI, 10.)

LA MÈRE. — Nous continuerons, mon enfant, à voir ce que Dieu nous dit relativement à la marche de son peuple dans le désert.

Après que Moïse eut dressé et sanctifié* le tabernacle avec tous ses ustensiles, les princes d'Israël amenèrent leurs offrandes devant l'Éternel. C'étaient six chariots couverts et douze bœufs. Et l'Éternel dit à Moïse de prendre ces offrandes et de les donner aux Lévites.

SOPHIE. — Qu'est-ce que les Lévites devaient en faire ?

LA MÈRE. — Tu seras bien aise de l'apprendre. Moïse donna deux chariots et quatre bœufs aux Guersonites pour transporter les rideaux et les tapis du tabernacle. Mais il donna les quatre autres chariots et les huit bœufs aux Mérarites qui avaient la plus lourde charge.

SOPHIE. — Je suis bien contente en effet, chère maman, de voir que ces pauvres Lévites ne furent pas obligés de porter ces lourds fardeaux dans le désert où ils auraient été si fatigués.

LA MÈRE. — C'étaient les soins de Dieu pour eux. Dieu ne nous donne jamais quelque chose à faire

* *Sanctifié* veut dire consacré à l'Éternel par l'onction avec l'huile sainte. (Voyez Exode XL.)

sans nous fournir la force et les moyens nécessaires pour l'accomplir *. C'est Lui qui avait mis au cœur des princes de donner ces chariots pour aider les Lévites. Les princes devaient être heureux de voir leurs offrandes agréées de Dieu, pour soulager leurs frères dans leur service, et les Lévites devaient être bien reconnaissants envers l'Éternel et les princes. Ainsi les actions de grâces abondaient, et c'est ce qui plaît à Dieu **.

SOPHIE. — Et les Kéhathites, n'eurent-ils rien ?

LA MÈRE. — Non, les choses saintes devaient être portées sur les épaules. Le jour où l'autel fut oint et consacré, les princes apportèrent d'autres offrandes. Le prince de la tribu de Juda vint le premier et offrit un plat et un bassin d'argent remplis de fine farine pétrie à l'huile pour une offrande de gâteau ; une coupe d'or pleine d'encens ; un jeune taureau, un bélier et un agneau pour l'holocauste ; un bouc en sacrifice pour le péché, et, pour le sacrifice de prospérité, deux taureaux, cinq béliers, cinq boucs et cinq agneaux.

SOPHIE. — C'étaient de magnifiques offrandes, chère maman. Est-ce que chaque prince en fit autant ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Et Dieu prend plaisir à le rappeler dans son livre. Mais il faut te souvenir que Dieu ne regarde pas à la richesse et à l'abondance des offrandes ; il regarde au cœur qui offre. « On est agréable selon ce qu'on a, » dit l'apôtre, et il ajoute : « Dieu aime celui qui donne joyeusement, » de bon cœur, quand même ce ne serait qu'« une coupe d'eau froide. » La pauvre veuve qui jetait dans le trésor du temple, pour le service de l'Éternel, deux petites pièces de monnaie, donnait plus, aux yeux

* Lisez 1 Corinthiens X, 13.

** Lisez 2 Corinthiens IX, 11-15.

de Jésus, que les riches qui mettaient des dons plus abondants*.

SOPHIE. — Je suis bien aise de savoir cela, maman, car je ne suis qu'une enfant et je ne puis donner, ni faire grand'chose.

LA MÈRE. — Le tabernacle ayant été dressé, Moïse y entra pour parler avec l'Éternel.

SOPHIE. — Comment est-ce que l'Éternel parlait avec Moïse ?

LA MÈRE. — Moïse entendait la voix qui s'adressait à lui de dessus le propitiatoire qui était sur l'arche, d'entre les chérubins.

SOPHIE. — Savons-nous ce que l'Éternel disait à Moïse ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. La première chose fut de dire à Aaron d'allumer les lampes du chandelier d'or, afin qu'elles jetassent leur lumière sur le chandelier et éclairassent tout devant elles. Ainsi l'on pouvait voir la beauté du chandelier fait d'après le modèle que l'Éternel avait montré à Moïse.

SOPHIE. — Voudrais-tu me dire, chère maman, ce que cela signifie pour nous ?

LA MÈRE. — Le Seigneur Jésus nous l'explique lui-même. Il disait à ses disciples : « Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » Le chrétien est dans ce monde comme une lumière que Jésus a allumée et qu'il entretient. En se conduisant d'une manière digne de Dieu, saintement et justement, il fait briller cette lumière. Mais ce n'est pas afin que les hommes le louent pour sa bonne conduite, c'est afin qu'ils glorifient Dieu qui l'a sauvé et l'a rendu capable de

* 2 Corinthiens VIII, 12; IX, 7; Matthieu X, 42; Luc XXI, 1-4.

le servir*. Vois par exemple Pierre et Jean. (Actes III.) Ils ont guéri un pauvre boiteux. Toute la foule court à eux et admire. Mais eux disent : « Pourquoi avez-vous les yeux fixés sur nous, comme si nous avions fait marcher cet homme par notre propre puissance ou par notre piété ? Le Dieu de nos pères a glorifié son serviteur Jésus, ... par la foi en son nom, son nom a guéri cet homme. » Tu vois, Sophie, que la lumière de Pierre et Jean, éclaire le chandelier, c'est-à-dire glorifie le Seigneur Jésus, dont le chandelier était la figure. Ainsi si tu t'appliques à faire tout au nom du Seigneur Jésus, tu feras luire ta lumière pour sa gloire.

SOPHIE. — Je comprends, chère maman, et te remercie beaucoup.

LA MÈRE. — Continuons maintenant à voir ce que l'Éternel dit à Moïse. Il lui commanda de purifier les Lévites, afin qu'ils pussent faire leur service au tabernacle.

SOPHIE. — Comment furent-ils purifiés ?

LA MÈRE. — On les aspergea de l'eau de purification, ensuite ils se rasèrent le poil sur tout le corps et lavèrent leurs vêtements. Cela montrait que toute trace de souillure devait être ôtée de dessus eux pour pouvoir servir l'Éternel. Ensuite ils présentèrent un jeune taureau pour l'holocauste, un autre pour le sacrifice pour le péché, et une offrande pour le gâteau. Cela voulait dire qu'ils ne pouvaient être agréés de Dieu qu'en vertu de la bonne odeur de l'holocauste et du gâteau, et parce que la victime pour le péché était faite péché à leur place.

SOPHIE. — C'est la même chose pour nous, n'est-ce pas, maman ? C'est le sacrifice du Seigneur Jésus qui ôte nos péchés et qui nous rend agréables à Dieu.

* Matthieu V, 16 ; 1 Pierre II, 12.

LA MÈRE. — Oui, ma chère enfant. Et c'est ainsi que nous sommes rendus capables de servir Dieu d'une manière qu'il agrée. Après cela, Moïse fit venir les Lévites à l'entrée du tabernacle et y réunit aussi tous les enfants d'Israël. Ceux-ci posèrent leurs mains sur la tête des Lévites, et Aaron offrit les Lévites devant l'Éternel de la part de tous les enfants d'Israël. Ensuite les Lévites posèrent leurs mains sur la tête des jeunes taureaux qui furent offerts l'un en sacrifice pour le péché et l'autre en holocauste. Alors l'Éternel dit des Lévites : « Ils me sont entièrement donnés d'entre les enfants d'Israël ; je les ai pris pour moi à la place de tous les premiers-nés. »

SOPHIE. — Voudrais-tu m'expliquer un peu cela, chère maman ? D'abord, dis-moi pourquoi les enfants d'Israël posent leurs mains sur la tête des Lévites ?

LA MÈRE. — C'était pour montrer que les Lévites prenaient la place des premiers-nés qui appartenaient à l'Éternel, depuis la nuit où Dieu frappa les premiers-nés des Égyptiens et épargna ceux des Israélites. Et les Lévites à leur tour mettent leurs mains sur la tête des jeunes taureaux pour montrer que la vie de ceux-ci est prise à la place de la leur, car comme pécheurs, les Lévites ne pouvaient pas subsister devant l'Éternel sans un sacrifice. C'est ainsi, mon enfant, que Jésus « s'est donné lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité et qu'il purifiât pour lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres * . »

SOPHIE. — Merci, chère maman. Je désire me souvenir que Jésus m'a rachetée pour que je le serve.

LA MÈRE. — Les Lévites devaient servir au tabernacle depuis l'âge de vingt-cinq ans jusqu'à cin-

* Tite II, 14.

quante. Après cela, ils étaient dispensés de ce qui était trop fatigant, mais continuaient à garder le tabernacle et les choses qui s'y trouvaient.

SOPHIE. — Et les sacrificateurs, maman, servaient-ils toute leur vie ?

LA MÈRE. — Oui, il n'y avait pas d'âge assigné pour cesser leur service.

Ainsi s'était écoulée une année depuis que les enfants d'Israël étaient sortis d'Égypte. Le premier mois de la seconde année, l'Éternel rappela à Moïse que les enfants d'Israël avaient à célébrer la Pâque, la fête qui leur rappelait leur délivrance. Ils la célébrèrent donc dans le désert de Sinaï.

SOPHIE. — Ils devaient être bien heureux de se souvenir de toute la bonté de Dieu envers eux.

LA MÈRE. — Je le pense, Sophie. Les chrétiens sont aussi heureux de se souvenir de la mort du Seigneur Jésus pour eux. Ce qui nous montre bien que les enfants d'Israël tenaient à célébrer la fête, c'est que quelques hommes vinrent à Moïse et Aaron, et dirent : « Nous sommes impurs à cause du corps mort d'un homme ; pourquoi serions-nous privés de faire la fête ? » Moïse leur dit : « Attendez ; j'entendrai ce que l'Éternel commandera à votre sujet. » Tu vois, Sophie, que Moïse même ne voulait rien décider sans l'ordre de Dieu.

SOPHIE. — Et qu'est-ce que Dieu dit pour ces pauvres gens ?

LA MÈRE. — L'Éternel dit : « Si un homme est impur à cause d'un corps mort, ou s'il est en voyage, il fera la pâque le second mois, le quatorzième jour. » Mais Dieu ajouta que si quelqu'un de pur ou qui n'était pas en voyage, ne faisait pas la Pâque au temps fixé, il serait retranché du milieu du peuple, parce qu'ainsi il méprisait la bonté de l'Éternel.

SOPHIE. — Dieu se montrait bien bon pour ceux

qui étaient empêchés de manger la Pâque avec les autres. Ils pouvaient tout de même se rappeler ce que Dieu avait fait pour tirer son peuple hors d'Égypte.

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Dieu pourvoit à tout pour nous. Il est possible qu'un chrétien soit empêché de se réunir avec les autres pour adorer Dieu, mais Dieu ne le prive pas pour cela de la bénédiction quand ce qui l'empêche est vraiment légitime. L'important, c'est d'avoir un cœur soumis, toujours prêt à écouter et à faire ce que le Seigneur commande, et nous laisser en tout conduire par Lui. Dans le désert, c'était l'Éternel lui-même qui dirigeait tous les mouvements de son peuple.

SOPHIE. — Comment le faisait-il, chère maman ?

LA MÈRE. — Je vais te le dire. Le jour où le tabernacle fut dressé, la nuée, qui était le signe de la présence de l'Éternel, le couvrit et y demeura. La nuit, elle paraissait comme de feu jusqu'au matin. Quand la nuée se levait de dessus la tente, les enfants d'Israël partaient ; quand elle s'arrêtait, là, ils s'arrêtaient et plantaient leurs tentes, de sorte que c'était au commandement de l'Éternel qu'ils campaient ou partaient. Ainsi ils marchaient et restaient constamment avec Dieu, comme maintenant encore nous devrions le faire.

SOPHIE. — Mais, maman, nous n'avons pas de nuée pour nous conduire.

LA MÈRE. — Tu te trompes, mon enfant. Nous n'avons pas une nuée visible aux yeux de notre corps ; mais Dieu guide, à travers ce monde, ceux qui, par la foi, regardent à Lui. Par sa parole et par son Esprit, il nous enseigne ce qu'il veut que nous fassions, où il veut que nous allions. Et quand nous sommes dociles, nous jouissons de sa présence et il nous fait connaître sa volonté. L'Éternel disait à

David : « Je te guiderai de mon œil, » et c'est ce qu'il veut faire pour nous aussi. Plus un enfant aime son père et sa mère, plus il désire faire ce qui leur plaît et plus aussi il apprend ce qui leur est agréable, même sans qu'ils aient toujours besoin de le dire.

SOPHIE. — Je pense, maman, que si des Israélites étaient restés en arrière quand la nuée marchait, ou eussent voulu continuer leur route quand elle s'arrêtait, ils n'auraient eu ni manne pour se nourrir, ni eau pour boire.

LA MÈRE. — Certainement non, et ils se seraient égarés et auraient péri dans le désert. Et c'est ainsi que si nous suivons notre propre volonté, nous nous égarons et ne saurions être heureux. Ce ne fut pas tout ce que l'Éternel dit à Moïse, relativement à la marche du peuple. Il lui commanda de faire deux trompettes d'argent battu.

SOPHIE. — Que devait faire Moïse de ces trompettes.

LA MÈRE. — C'était pour convoquer l'assemblée et faire partir le peuple. Les sacrificateurs seuls devaient s'en servir. Quand on sonnait de ces trompettes, le peuple devait s'assembler à la porte du tabernacle. Si l'on sonnait d'une seule, ce n'était que les princes et les chefs qui s'assemblaient. Quand les sacrificateurs sonnaient avec éclat, les camps vers l'orient partaient, et, quand ils sonnaient une seconde fois, les camps vers le midi se mettaient en marche.

SOPHIE. — Je comprends cela, maman ; les trompettes avertissaient le peuple jusqu'aux extrémités des camps.

LA MÈRE. — Oui ; et comme les sacrificateurs étaient tout près du tabernacle, ils voyaient les premiers quand la nuée se mettait en mouvement et

alors donnaient le signal du départ. Et comprends-tu ce que cela signifie.

SOPHIE. — Non, maman, mais voudrais-tu me le dire ?

LA MÈRE. — C'est, mon enfant, que pour connaître la pensée de Dieu, ce qu'il veut et aime, il faut vivre près de Lui, c'est-à-dire ne pas laisser courir ses pensées et ses désirs vers toutes sortes de choses vaines et frivoles.

SOPHIE. — Merci, chère maman ; oh ! combien la parole de Dieu nous donne de leçons ! Mais les trompettes ne devaient-elles servir que pour assembler le peuple ou le faire partir ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. L'Éternel dit aussi : « Quand, dans votre pays (le pays de Canaan où ils allaient entrer), vous irez à la guerre contre l'ennemi qui vous presse, vous sonnerez des trompettes avec éclat, et l'Éternel votre Dieu se souviendra de vous, et vous serez délivrés de vos ennemis. » De quelle confiance et de quel courage les enfants d'Israël devaient être remplis, quand ils entendaient le son des trompettes et qu'ils se disaient : « Quelque puissants que soient nos ennemis, ces trompettes nous rappellent que l'Éternel a promis de nous délivrer. » Nous avons aussi à combattre, mon enfant, mais nous pouvons être sûrs que Dieu nous délivrera. L'apôtre Paul était à Corinthe où il combattait pour le Seigneur contre Satan et les idoles, en annonçant l'Évangile, et le Seigneur lui dit : « Ne crains point, mais parle et ne te tais point. » Une autre fois, il était en prison par suite de la haine des Juifs qui voulaient le faire mourir, mais le Seigneur, la nuit, se tint près de lui et lui dit : « Paul, aie bon courage. » Nous pouvons nous rappeler ce vers du cantique :

« Son bras combat pour nous, et nous délivrera. »

Les sacrificateurs sonnaient aussi des trompettes dans les jours de joie, les fêtes et les jours solennels, au commencement des mois, quand les enfants d'Israël offraient leurs holocaustes et leurs sacrifices de prospérité. C'était le témoignage éclatant de la joie du peuple de Dieu.

SOPHIE. — Maman, ces trompettes me rappellent ce qui arrivera quand Jésus viendra nous chercher. Il y aura aussi un son de trompette.

LA MÈRE. — Oui ; il descendra du ciel avec un cri de commandement, avec une voix d'archange et avec la trompette de Dieu, et il réunira tous les siens, les morts ressuscités et les vivants, non point à l'entrée d'un tabernacle terrestre, mais pour les introduire là-haut, auprès de Lui, dans la maison du Père. Oh ! quels transports de joie il y aura alors !



Ce qui se passe dans le ciel

AVANT QUE L'HOMME GLORIFIÉ APPARAISSE
AU MONDE

Nous avons vu, mes enfants, ce qui se passe sur la terre après que Jésus est venu chercher ses bien-aimés, vivants ou ressuscités. Je désire maintenant vous dire ce qui arrivera dans le ciel durant ce temps.

Comment peut-on le savoir ? me demanderez-vous. Nul homme n'aurait pu le découvrir, mais le Seigneur Jésus l'a fait connaître par son ange à Jean, le disciple qu'il aimait, et Jean l'a écrit dans le livre appelé l'Apocalypse, ce qui veut dire *Révélation*.

Jean était dans une île appelée Patmos, lorsque Jésus lui envoya son ange. Il vit une porte ouverte dans le ciel, et entendit une voix qui lui disait : « Monte ici. » Et il fut ravi en esprit et vit les choses qui étaient dans le ciel. N'auriez-vous pas aimé être avec lui ? Oh ! sans doute. Eh bien, mes enfants, vous serez là un jour, vous verrez ces choses et vous en jouirez, si maintenant vous appartenez au Seigneur Jésus.

Jean vit donc d'abord le Seigneur, Dieu, le Tout puissant, l'Éternel, Celui qui a créé toutes choses et qui vit aux siècles des siècles, assis sur un trône dans le ciel. De ce trône sortaient des éclairs, des voix et des tonnerres, pour montrer que ce n'était pas le trône de la grâce, mais celui du jugement. Cependant, on voyait aussi autour du trône un arc-en-ciel, pour rappeler la fidélité de Dieu, et sa miséricorde envers la terre. De plus, Jean vit sept lampes de feu brûlant devant le trône. Elles représentent l'Esprit de Dieu dans sa perfection, éclairant, sondant et jugeant tout. Et enfin une mer de verre, semblable à du cristal, était aussi devant le trône. Que voulait dire cela ? Le verre pur est comme de l'eau solide. Autrefois, devant le tabernacle et devant le temple, il y avait un grand bassin rempli d'eau, où les sacrificateurs se lavaient. Mais, dans le ciel, il n'est pas besoin de se laver. Ceux qui s'y trouvent, sont parfaitement purs, sans souillure, et c'est ce que nous enseigne la mer de verre.

Mais n'y avait-il dans le ciel que Dieu sur son trône ? Non, le ciel n'est pas vide, mes enfants. Jean vit d'abord ceux qui s'y trouveront plus tard. Et qui sont-ils ? Les saints que Jésus viendra prendre avec Lui. Autour du trône de Dieu, Jean vit vingt-quatre autres trônes sur lesquels étaient assis des anciens ou vieillards, vêtus de robes blanches et portant des

couronnes d'or sur leurs têtes. Tels lui apparurent les saints glorifiés.

Mais pourquoi sont-ils représentés comme des vieillards ? Pour montrer, mes enfants, qu'ils sont remplis de sagesse pour comprendre les pensées de Dieu. Chaque saint les comprendra alors parfaitement. Ils sont assis, dans un parfait repos, sans aucune crainte, devant la Majesté divine, ils sont sacrificateurs, ce que désignent leurs vêtements blancs, et ils possèdent la dignité royale. Ils régneront avec Celui qui est assis sur le trône. Quelle glorieuse position, n'est-ce pas, chers enfants ? Eh bien, elle est celle de chaque racheté de Christ, même d'un enfant.

Mais, direz-vous, n'y a-t-il donc que vingt-quatre saints dans le ciel ? Non, mais ce nombre indique le double d'un ensemble complet. Combien de patriarches, fils de Jacob, y avait-il ? Douze. Et combien d'apôtres ? Douze aussi. Tous les saints de l'Ancien Testament et les saints qui auront vécu depuis la Pentecôte jusqu'à la venue de Jésus, seront là dans cette gloire.

Vous aimeriez, sans doute, savoir ce que feront les saints glorifiés. Resteront-ils toujours assis sur leurs trônes ? Oh non ; mais avant de vous dire ce qu'ils feront, il faut que vous sachiez ce que Jean vit encore dans le ciel. Il vit quatre êtres vivants qui représentent la puissance de Dieu comme juge sur la terre. Ils étaient pleins d'yeux tout autour et au dedans, ce qui indique la connaissance parfaite du passé, du présent et de l'avenir. L'un d'eux était semblable à un lion, c'est la force ; un autre, à un veau, c'est la fermeté ; le troisième, avec une face comme celle d'un homme, c'est l'intelligence, et le quatrième était semblable à un aigle qui vole, c'est la rapidité. Connaissance, force, fermeté, intelligence et rapidité, ne sont-ce pas là les qualités qui con-

viennent pour exécuter le jugement divin ? Mais de plus, ces quatre êtres vivants avaient chacun six ailes, et ils célébraient la sainteté parfaite de Dieu, en disant : « Saint, saint, saint, est le Seigneur, Dieu, Tout puissant, celui qui était, et qui est, et qui vient. » Et, en même temps, les anciens, les saints dans la gloire, tombent sur leur face devant Dieu, se prosternent et jettent leurs couronnes devant le trône en disant : « Tu es digne, notre Seigneur et notre Dieu, de recevoir la gloire, et l'honneur, et la puissance ; car c'est Toi qui as créé toutes choses : et c'est à cause de ta volonté qu'elles existaient et furent créées. »

C'est là l'adoration, mes enfants. Quand les saints seront dans le ciel, ils adoreront le Seigneur, le Tout puissant, le Dieu créateur de toutes choses, Celui qui vit aux siècles des siècles. N'aimerez-vous pas vous trouver au milieu de ces adorateurs, et jeter aussi votre couronne devant le trône ?

Il y a une autre question que vous vous faites peut-être. Ne verrons-nous pas le Seigneur Jésus dans le ciel ? Oh ! certainement. S'il n'y était pas, nous ne pourrions pas nous y trouver, et comment, d'ailleurs, y serions-nous heureux sans Lui ? Aussi Jean le vit-il. Et sous quelle forme ? Est-ce dans la gloire ? Sans doute ; il le voit au milieu du trône, au centre de la Majesté divine, entouré des anciens et des quatre êtres vivants, revêtu de la puissance et de la connaissance parfaites, et l'un des anciens le montre à Jean comme étant le Lion de Juda, la racine de David, Celui qui a vaincu. Mais Jean le voit en même temps portant le caractère de l'Homme de douleur, de Celui qui fut attaché sur la croix pour ôter le péché. Il le voit comme un agneau immolé.

Oui, mes enfants, dans la splendeur du ciel, couronné de gloire et d'honneur, notre précieux Sauveur

portera les traces de ses souffrances pour nous ; nous ne pourrons pas contempler sa gloire, sans nous rappeler sa croix et l'amour dont il nous a aimés.

Et autour de Lui, le plus près de Lui, se trouveront les saints glorifiés. Ils tomberont sur leurs faces devant Lui, offrant dans des coupes d'or des parfums, les prières des saints qui seront encore alors sur la terre. Et ayant des harpes dans leurs mains, ils chanteront un cantique à la gloire du Seigneur Jésus, le Sauveur.

C'est encore l'adoration, mes enfants. Les saints, dans le ciel, adoreront le Seigneur Jésus et célébreront ses louanges. Oui, chers enfants sauvés, nous verrons ce divin Sauveur qui a été pour nous dans la souffrance et la mort, et nous chanterons le cantique nouveau : « Tu es digne, car tu as été immolé, et tu as acheté pour Dieu par ton sang, de toute tribu, et langue, et peuple, et nation, et tu les as faits rois et sacrificateurs pour notre Dieu ; et ils régneront sur la terre. »

Mais les saints ne seront pas seuls à adorer Jésus. Les anges, les milliers et milliers d'anges seront à l'entour du trône et des saints, et diront : « Digne est l'Agneau qui a été immolé de recevoir la puissance, et richesse, et sagesse, et force, et honneur, et bénédiction. » Et toutes les créatures sur la terre, sur la mer et sous la terre, se joindront à ces chants de louange et de gloire, et diront : « A Celui qui est assis sur le trône, et à l'Agneau, la bénédiction, et l'honneur, et la gloire, et la force, aux siècles des siècles ! »

Voilà, mes chers enfants, ce qu'il y a dans le ciel, après que Jésus est venu chercher ses bien-aimés, et voilà, à l'égard de Dieu et de Jésus, la sainte occupation des habitants du ciel, tandis que, sur la terre, les hommes poursuivent le cours de leurs

méchancetés. Mais j'ai encore d'autres choses à vous dire touchant le ciel et ceux qui y seront. Ce sera pour une autre fois. En attendant, rappelez-vous que, déjà maintenant, c'est l'heureuse part de tous ceux qui appartiennent à Jésus, fût-ce le plus faible enfant, d'adorer Dieu et l'Agneau, de chanter ses louanges, et de dire avec ravissement : « A Celui qui nous aime et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang ; et il nous a faits un royaume, des sacrificateurs pour son Dieu et Père ; à Lui la gloire et la force aux siècles des siècles ! Amen. »

Le ciel

(Sur la mélodie : *Ici pleurer et souffrir.*)

Les rachetés du Seigneur,	Ils diront, pleins de ferveur :
O grâce, ô gloire, ô bonheur !	Digne, digne es-tu Seigneur,
Seront autour du trône.	D'être exalté sans cesse !
Voyant l'Agneau divin,	Oh ! qu'ils seront heureux !
Ils célébreront sans fin	Dans les saints parvis des
Son amour éternel	[cieux,
Qui respandit dans le ciel.	Toujours avec Jésus,
	Où la mort ne sera plus.

Et, dans ce chœur triomphant,
 On verra tout jeune enfant
 Qui croit à la parole.
 Oui, tous ensemble heureux,
 Près du Sauveur glorieux,
 Dans l'éternel séjour,
 Nous goûterons son amour.



Perdu dans la lande.

« *Je suis le chemin.* » (Jean XIV, 6.)

Un samedi soir, en automne, au moment où le soleil disparaissait derrière une ligne de collines en Ecosse, une diligence s'avancait lentement sur la grande route. Un jeune homme, qui était avec d'autres personnes sur l'impériale, devenait plus sérieux à mesure que les ombres de la nuit s'étendaient, et demanda enfin avec une certaine anxiété au conducteur, dans combien de temps on arriverait.

— Êtes-vous étranger dans ce pays? répondit le conducteur.

— A peu près, dit le jeune homme. Il y a dix ans que je suis absent. Je n'avais que sept ans quand j'ai quitté la maison pour aller demeurer à Londres chez ma grand'mère, et je ne suis jamais revenu avant ce moment-ci. Ma grand'mère est morte, mon père se fait vieux et a besoin de moi dans sa ferme. Il m'a écrit de me faire conduire jusqu'à Ellslie et de faire le reste de la route à pied. Si j'avais pris la diligence du matin, j'aurais pu marcher de jour, mais je me suis levé trop tard et l'ai manquée, et maintenant il fait bien sombre pour trouver le chemin.

— Vous avez raison, dit un marchand de bestiaux assis à côté du jeune homme. Vous ferez mieux de vous arrêter pour la nuit à l'auberge de l'Ours noir; on s'y amuse bien, et demain matin, vous continuerez votre chemin de bonne heure.

— Mais, c'est que l'on m'attend ce soir, et ma mère est très malade et sera inquiète. Je sais qu'il y a un chemin qui traverse la lande depuis l'endroit où nous allons nous arrêter, et qui abrège de plusieurs milles.

-- Oui, oui, dit le conducteur, mais, mon garçon, vous auriez peu de chance de le trouver par une belle matinée d'été, et pas du tout par un sombre soir d'octobre.

— Oh! je pense que je me retrouverai bien, si l'on me met seulement dans le chemin. Je me suis muni d'une petite lanterne, et je me rappelle assez la direction où se trouve notre village.

— Il y a des trous, des fondrières et toutes sortes de difficultés, affirma le conducteur. Votre lanterne! Je vous dis qu'il faut la lumière du jour et, de plus, la connaissance de la route, pour s'en tirer sain et sauf. Plus d'un s'y sont perdus qui avaient une meil-

leure lanterne et une tête plus sage que la vôtre, jeune homme.

— Bah ! arrêtez-vous à l'Ours noir, répéta le marchand de bestiaux. En tout cas, prenez-y un petit rafraîchissement. J'y descends aussi,.... mais, tenez, nous y voilà.

— Prenez garde à la lande ! cria le conducteur comme le jeune homme descendait.

— Prenez la grande route, dit un vieillard. Il y a un peu à monter et cela allonge de quelques milles, mais c'est le plus sûr. Neuf fois sur dix, mon garçon, le grand chemin royal vaut le mieux.

Le jeune homme et son compagnon se mirent à rire de cet avis, et finalement entrèrent ensemble à l'Ours noir. Là, assis près du feu de la salle d'auberge, le jeune homme resta jusqu'à la nuit close, et quand il eut pris plus de bière qu'il n'était nécessaire et perdu deux bonnes heures de temps, il commença à penser à la maison paternelle. Il ne manqua pas de conseillers pour lui dire ce qu'il devait faire. L'aubergiste l'invita à rester, mais, le voyant décidé à partir, il lui indiqua un sentier où il trouverait à mi-chemin un bon gîte s'il se décidait à ne pas arriver ce soir-là. Mais tous se mirent à rire de l'idée de prendre la grande route. Il fallait faire au moins quatre milles de plus et monter tellement qu'il lui faudrait marcher, disaient-ils, toute la nuit.

La fin de tout cela fut qu'il suivit sa propre pensée, et, ayant été mis sur le chemin qui traversait la lande, il commença à faire de son mieux et à marcher le plus vite possible. Mais quelle marche pénible et fatigante ! Quelquefois le pied lui manquait et il enfonçait dans la boue, d'autres fois il trébuchait contre une motte de terre ; puis il se demandait si, après tout, il était dans le bon chemin. Quelquefois il se dirigeait vers une lumière qui semblait vaciller à

quelque distance, mais bientôt il se rappelait ce qu'on lui avait dit des feux follets et reconnaissait qu'il s'égarait. A la fin une terrible tempête de vent et de grêle fondit sur lui, et là, exposé à toute sa violence, dans ce marais désolé, le cœur lui manqua. Il trébucha et tomba, et sa lanterne s'éteignit. Oh ! combien il aurait désiré se trouver sur la grande route, comme il se faisait d'amers reproches d'avoir perdu son temps et écouté la voix des mauvais conseillers ! Qu'allait-il devenir sans lumière, sans guide, loin de la maison de son père ?

Après qu'il eut erré pendant quelque temps, le vent s'étant un peu abattu, il entendit le son d'une clochette de brebis, et il se réjouit en pensant qu'il n'était pas loin d'une demeure humaine. Il suivit la direction du son et vers minuit arriva à la porte d'une pauvre chaumière, une cabane de berger. Il frappa humblement à la porte et le berger sortit.

C'était un vieillard aux cheveux gris, vivant là solitaire avec ses brebis que, de jour, il menait paître sur la colline. Il n'avait d'autre compagnon que son chien, d'autre distraction qu'une vieille Bible et un ou deux bons livres qui avaient appartenu à son père, berger comme lui. Mais il avait un cœur bienveillant, et ne refusa pas de recevoir le pauvre égaré qui fut trop heureux de s'asseoir auprès du feu de tourbe et de partager le maigre repas du berger.

Il raconta son histoire, sa folie, ses peines et ses angoisses. Non seulement il avait perdu son temps et son chemin, mais aussi sa bourse qui, sans doute, lui avait été volée à l'Ours noir. Ainsi le peu d'argent qu'il avait espéré apporter à ses parents avait disparu.

Le berger écouta, puis il lui dit : « Eh bien, mon garçon, de tout cela tâchons de tirer quelque profit. Vous avez perdu votre chemin, c'est sûr ; voyons un

peu comment cela s'est fait. Votre première faute a été de rester trop tard au lit, à Carlisle. Rien de tel que le jour pour voyager. Ensuite vous avez eu tort de suivre l'avis du marchand de bestiaux et de vous arrêter à l'auberge pour flâner. Vous avez perdu là votre temps et votre argent ; la bière et la mauvaise société vous ont fait oublier le but de votre voyage, c'est-à-dire la maison de votre père. Ensuite, au lieu de vous rappeler le sage conseil de prendre la grande route, vous vous êtes vaniteusement fié à votre connaissance du chemin, et vous avez voulu paresseusement vous épargner la peine de monter un peu et de faire quelques milles de plus. Vous pensiez que votre pauvre lanterne avec sa lumière indécise et flottante, pourrait vous conduire à travers une vaste lande, et vous vous êtes égaré. Eh bien, mon cher garçon, tout cela est justement le cas des hommes pécheurs.

» Nous sommes tous éloignés de Dieu, et il nous invite à le chercher de bonne heure, c'est-à-dire à entrer de bonne heure dans la voie qui conduit au ciel. Nous différons d'obéir, nous aimons à jouir des plaisirs du monde, au lieu de nous souvenir de notre Créateur aux jours de notre jeunesse.

» Nous avons un voyage à accomplir. La vie est un voyage. Du berceau à la tombe, il faut marcher en avant. Or nous aimerions bien au delà trouver le ciel ; mais nous aimerions y aller par un chemin facile, qui ne contrarie pas nos goûts. Les collines à gravir nous effraient, nous ne pouvons souffrir le sentier étroit ; nous préférons la lande ; c'est un terrain plat, vaste et ouvert, et il nous semble en conséquence beaucoup plus aisé.

» Nous avons besoin d'un guide pour le ciel. Pour cela encore, combien nous vous ressemblons avec votre lanterne. Nous pensons qu'il suffit de notre

raison, pauvre petite lumière vacillante dont nous sommes si fiers, et nous oublions qu'un seul faux pas peut nous faire tomber, et que de toutes parts les pièges sont semés devant nous. Combien l'on néglige le seul guide assuré, la Bible, pour chercher tout autre moyen de nous conduire !

» Le grand chemin, la route royale, voilà ce que vous auriez dû suivre. De même, il n'y a qu'un seul chemin pour arriver au ciel, le chemin que Dieu a établi, — le salut par Christ. Lui est le chemin, et la vérité, et la vie. Il ne dit pas qu'il est le meilleur chemin, le chemin le plus aisé, mais il dit : « *Je suis le chemin,* » c'est-à-dire le *seul* chemin.

» L'homme aime à essayer de tous les chemins que son imagination lui suggère ; mais à la fin ils lui manquent tous, comme cela a été votre cas ; seulement pour l'âme c'est quelque chose de bien pire que de s'égarer dans une lande pendant une sombre nuit. »

Le jeune homme écoutait attentivement : Voulez-vous dire, demanda-t-il au berger, que le chemin du ciel est ouvert pour *moi* ?

— Assurément, fut la réponse. Vous êtes bienvenu auprès de Jésus-Christ. Vous pouvez entrer par le chemin qu'il a ouvert quand il est mort sur la croix.

— Eh bien, dit le jeune homme, il vaut la peine que j'aie perdu ma bourse et mon chemin en traversant la lande, pour entendre ces choses.

Le matin venu, il prit congé du berger en le remerciant avec effusion, et il porta chez lui la leçon qu'il venait d'apprendre et n'oublia pas ces paroles du Sauveur : « *Je suis le chemin.* »

Avez-vous aussi compris, mes enfants ? Le chemin du ciel, c'est Jésus lui-même ; on y entre en croyant en Lui. Entrez-y donc, mes enfants, entrez-y sans tarder ; il vous est ouvert, et si vous êtes entrés

déjà, eh bien, comme je viens de le faire pour vous, faites de même, invitez les autres à y entrer.



Entretiens sur le Livre des Nombres.

IV. — LE DÉPART

ET LES PREMIERS PAS DANS LE DÉSERT

(*Chapitre X, 11-36.*)

LA MÈRE. — Tout ayant été bien ordonné pour la marche du peuple d'Israël, ils n'avaient plus qu'à se mettre en route à travers le désert pour gagner le pays de Canaan. Te rappelles-tu, Sophie, ce qui devait leur donner le signal du départ ?

SOPHIE. — Oui, maman ; c'était la nuée.

LA MÈRE. — En effet ; eh bien, le vingtième jour du second mois de la seconde année, depuis la sortie d'Égypte, la nuée se leva de dessus le tabernacle, et les enfants d'Israël partirent du désert de Sinaï et allèrent jusqu'au désert de Paran, où la nuée se posa. Et voici l'ordre suivant lequel ils devaient marcher : d'abord partait la bannière du camp de Juda, avec Issachar et Zabulon. Après eux venaient les Guersonites et les Mérarites, portant le tabernacle. Ensuite s'avancait le camp de Ruben, avec Siméon et Gad, et à leur suite, les Kéhathites portant les choses saintes sur leurs épaules. De cette manière, quand on s'arrêtait, les Guersonites et les Mérarites avaient le temps de dresser le tabernacle pour recevoir les choses saintes quand les Kéhathites arrivaient.

SOPHIE. — Je vois, maman, comme tout était bien arrangé pour qu'il n'y eût pas de confusion.

LA MÈRE. — Oui, nous apprenons ainsi que Dieu n'aime pas le désordre, comme l'apôtre Paul l'écrivait aux Corinthiens, en parlant de la manière dont on doit se comporter dans les assemblées chrétiennes*. Pour que l'esprit soit paisible, il est nécessaire qu'il y ait de l'ordre; que chacun et chaque chose soit à la place que Dieu lui assigne.

SOPHIE. — Qu'est-ce qui venait après les Kéhatites?

LA MÈRE. — C'était le camp d'Éphraïm, de Manassé et de Benjamin. Dans un Psaume inspiré par l'Esprit de Dieu, en vue de la détresse où se trouverait un jour le peuple d'Israël, cette circonstance est rappelée. Lis au Psaume quatre-vingt, les deux premiers versets.

SOPHIE (lit). — « Toi qui pais Israël ! prête l'oreille ; Toi qui mènes Joseph comme un troupeau ; Toi qui es assis entre les chérubins, fais reluire la splendeur. Réveille ta puissance au-devant d'Éphraïm, de Benjamin et de Manassé, et viens à notre délivrance. »

LA MÈRE. — Tu vois, mon enfant, le psalmiste rappelle ces jours paisibles et heureux où l'Éternel conduisait et gardait son peuple à travers le désert après l'avoir délivré, et il invoque Dieu pour qu'il le délivre encore par sa même puissance.

SOPHIE. — Et Dieu a-t-il exaucé cette prière ?

LA MÈRE. — Il l'exaucera, mon enfant, quand il rétablira son peuple dans la terre de Canaan. Dieu est fidèle. Il n'oublie pas ses promesses. Mais continuons l'ordre de la marche. A l'arrière-garde venait le camp de Dan avec Aser et Nephthali.

* 1 Corinthiens XIV, 33. Voyez encore à un autre point de vue, 2 Thessaloniens III, 11.

SOPHIE. — Quel magnifique spectacle ce devait être que toute cette multitude, dans un ordre parfait, avec l'Éternel au milieu d'eux !

LA MÈRE. — Oui, Sophie, c'était le peuple de Dieu, et cet ordre, la présence et la direction de Dieu, manifestaient la gloire de l'Éternel aux yeux de tous. Lui seul pouvait ainsi garder, nourrir et désaltérer une telle multitude dans le désert. Aussi la renommée de l'Éternel se répandait-elle au loin*. Mais dans cette première traite des enfants d'Israël, se passe un fait très remarquable.

SOPHIE. — Quoi donc, maman ?

LA MÈRE. — Il y avait parmi les Israélites un homme nommé Hobab, fils du beau-père de Moïse. Il était peut-être resté avec eux depuis que Jéthro était venu faire visite à Moïse**. Moïse, au moment de partir, dit à Hobab : « Viens avec nous au pays que l'Éternel nous a promis. » Mais Hobab répondit : « Non, je n'irai pas. Je retournerai en mon pays, vers ma parenté. » Alors Moïse insista en disant : « Je te prie, ne nous laisse pas ; parce que tu connais les lieux où nous aurons à camper dans le désert ; et tu nous serviras d'yeux. »

SOPHIE. — C'est bien étrange, chère maman ; est-ce que Moïse avait besoin que Hobab lui montrât le chemin, puisque c'était la nuée qui devait le faire ?

LA MÈRE. — Certainement Moïse n'avait pas besoin de Hobab. Il semble qu'il ait oublié en ce moment que Dieu allait avec son peuple et que, par conséquent, les Israélites n'avaient pas à dépendre d'un homme, fût-il le meilleur guide dans le désert. Qui connaissait le mieux le chemin et les endroits où il fallait camper ? Était-ce l'Éternel ou Hobab ?

* Voyez Josué II, 10-11.

** Exode XVIII.

SOPHIE. — Oh ! maman ! c'était l'Éternel.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et pour nous aussi le guide parfait dans ce monde, c'est Dieu par sa Parole et son Esprit. « Ta Parole est une lampe à mon pied et une lumière à mon sentier, » disait le psalmiste ; et l'Éternel dit : « Je l'enseignerai le chemin dans lequel tu dois marcher, je te guiderai de mon œil ».

SOPHIE. — Et que fit Hobab, chère maman ? J'aimerais bien à le savoir.

LA MÈRE. — Cela ne nous est pas dit, mon enfant. Mais ce qui est bien plus important, nous savons ce que Dieu fit. L'arche de l'Éternel lui-même, quitta sa place au milieu du peuple, pour se mettre à leur tête, les conduire et leur chercher un lieu pour se reposer.

SOPHIE. — Quelle bonté de Dieu, chère maman ; il ne voulait pas qu'un homme conduisit son peuple, les enfants d'Israël ; il voulait les conduire Lui-même.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Un homme, même un enfant du désert, aurait pu se tromper ; l'Éternel ne le pouvait pas. En le suivant, on était sûr du chemin. Il montrait ainsi sa tendresse pour ceux qu'il avait rachetés ; il marchait devant eux. N'en est-il pas ainsi pour nous, Sophie ? Ne connais-tu pas quelqu'un qui marche ainsi devant les siens ?

SOPHIE. — Oh oui, maman ; j'y pensais. C'est le bon Berger, qui met ses brebis dehors, qui marche devant elles pour les conduire et qui leur fait entendre sa voix **.

LA MÈRE. — Et sais-tu où il les conduit ?

SOPHIE. — Dans le repos, chère maman, dans la maison de son Père.

* Psaume CXIX, 105 ; XXXII, 8.

** Jean X, 3, 4.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant chérie. Mais dès ici-bas, ce tendre Berger donne à ses brebis le repos du cœur dans son amour. C'est ce que David savait déjà. Il le dit dans le Psaume XXIII. Veux-tu en lire les quatre premiers versets ?

SOPHIE (lit). — « L'Éternel est mon berger ; je ne manquerai de rien. Il me fait reposer dans de verts pâturages ; il me mène à des eaux paisibles. Il restaure mon âme ; il me conduit dans des sentiers de justice, à cause de son nom. Même quand je marcherais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrai aucun mal ; car tu es avec moi : ta houlette et ton bâton ce sont eux qui me consolent. » Que c'est beau, chère maman !

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, tout en Jésus, dans son amour, est d'une beauté parfaite *. Ainsi l'Éternel cherchait lui-même, dans le désert, un lieu convenable où son peuple pût se reposer, et durant leur marche, il étendait sur eux sa nuée pour les protéger de l'ardent soleil. Quelle merveilleuse grâce ! Mais il est le même pour nous.

SOPHIE. — J'aimerais bien savoir ce que Moïse pensa en voyant Dieu se mettre à la tête de son peuple.

LA MÈRE. — Je suis sûre, Sophie, qu'il en fut profondément touché et qu'il n'eut pas de peine à reconnaître combien cela valait mieux que d'être conduit par Hobab. Quand l'arche se mettait en mouvement, Moïse disait : « Lève-toi, ô Éternel ! et que tes ennemis soient dispersés, et que les ennemis s'enfuient de devant toi ! » Il savait que, sous la conduite de Dieu, Israël n'avait à craindre aucun ennemi. Puis, quand l'arche se reposait et que l'Éternel reprenait sa place au milieu de son peuple, Moïse,

* Lisez Psaume XLV, 2 ; Cantique de Salomon V, 16.

heureux de la présence de Dieu au milieu des enfants d'Israël, disait : « Reviens, ô Éternel ! aux dix mille milliers d'Israël ! »

SOPHIE. — Plus tu me racontes ces choses, maman, et plus elles me semblent magnifiques.

LA MÈRE. — Elles le sont en effet, ma chère Sophie. Ce sont les choses magnifiques de Dieu *. Et combien plus grandes et merveilleuses les choses qu'il a accomplies pour nous, son peuple céleste ! Jésus a aboli le péché, annulé la mort et vaincu Satan. Ce précieux Sauveur nous conduit à travers ce monde, et l'Église est l'habitation de Dieu par le Saint-Esprit. Nous pouvons bien chanter :

Jésus, mon Fort et mon Rocher,
 Mon grand Libérateur !
 Quel ennemi peut m'approcher
 Sous ton bras protecteur ?

La délivrance est dans ton bras,
 Et l'amour dans ton cœur.
 Quel bonheur ! toujours tu seras,
 Ma gloire et mon Sauveur !

Ce qui se fera dans le ciel avant l'apparition de l'Homme glorifié.

J'ai essayé de vous montrer, mes chers enfants, ce qu'il y a dans le ciel, après que Jésus y a introduit ses bien-aimés rachetés. Maintenant, vous me demanderez peut-être : Que feront les saints et les

* Actes II, 11.

anges dans ce séjour de gloire et de bonheur? Ils adoreront Dieu et l'Agneau, nous l'avons vu. Mais ne s'occuperont-ils pas d'autre chose, par exemple, de ce qui se passera sur la terre? Oui, mes enfants; tous s'en occuperont, car il s'agit de la gloire et des droits de Dieu et de son Christ ici-bas.

Jean voit d'abord les quatre animaux, appelant successivement les exécuteurs des premiers jugements de Dieu. Ensuite, avant que d'autres jugements ne viennent, Jean voit un ange qui va marquer du sceau de Dieu le front des serviteurs fidèles de Dieu qui sont de la race d'Israël.

Après cela, Jean voit une grande foule d'entre toutes les nations se tenant devant le trône et devant l'Agneau. Ils sont vêtus de longues robes blanches, ils ont des palmes dans leurs mains et disent : « Le salut est à notre Dieu qui est assis sur le trône et à l'Agneau. » Et tous les anges, entendant cela, tombent sur leurs faces et adorent Dieu.

N'aimeriez-vous pas savoir quelle est cette multitude? Jean le désirait aussi. Alors l'un des anciens lui expliqua que ce sont ceux qui auront passé par la grande tribulation, par ces temps terribles de persécution qui auront lieu sur la terre. « Ils ont, » dit l'ancien à Jean, « lavé leurs longues robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau. C'est pourquoi, ils sont devant le trône de Dieu et le servent jour et nuit dans son temple. Ils n'auront plus faim ni soif, parce que l'Agneau les paîtra et les conduira aux fontaines des eaux de la vie, et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux. » Tel sera le bonheur de ceux qui auront été fidèles pendant ce temps de détresse. Que c'est doux, mes enfants, de contempler cette scène de consolation divine envers ceux qui auront tant souffert! Ah! Dieu n'oublie point ceux qui lui sont fidèles.

Mais Jean nous rapporte encore d'autres choses qui se passeront dans le ciel. Les sept anges qui se tiennent devant Dieu; reçoivent sept trompettes. C'est pour proclamer d'une manière éclatante de nouveaux jugements de Dieu sur les hommes méchants et idolâtres, qui, malgré tous les avertissements que Dieu leur aura donnés, ne voudront pas se repentir.

Et, après que le septième ange a sonné de la trompette, on entend dans le ciel de grandes voix annonçant que le royaume du monde de notre Seigneur et de son Christ est venu, et qu'il régnera aux siècles des siècles. Et les vingt-quatre anciens adorent le Seigneur, Dieu, Tout-Puissant.

Alors se passera une autre scène merveilleuse dans le ciel. C'est un combat. Un combat dans le ciel! Quelle chose étrange, pensez-vous. Sont-ce les saints qui combattront? Non, mes enfants, leurs combats auront pris fin. Ce seront les anges qui combattront, ayant à leur tête l'archange Michel. Et contre qui? Contre le dragon, c'est-à-dire Satan et ses anges. Vous vous étonnez, sans doute, que Satan et ses anges puissent être dans le ciel. Quand on pense à cet ennemi de Dieu, on se le figure dans l'enfer. Il n'y est pas encore. La parole de Dieu nous le montre se promenant çà et là sur la terre, et rôdant autour de nous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer. Il est le prince de ce monde, et il agit dans ceux qui n'appartiennent pas au Seigneur. Quand l'évangile est prêché, il est là, cherchant à empêcher d'écouter et à ôter du cœur la parole de Dieu, de peur qu'en croyant on ne soit sauvé. Voilà ce qu'il fait maintenant sur la terre. Oh! quel terrible ennemi, n'est-ce pas? Mais il peut aussi se présenter dans le ciel, devant Dieu, pour accuser les saints et le peuple de Dieu, comme on le voit dans l'histoire de Job et celle du souverain sacrificateur Jéhosuah.

Et la parole de Dieu nous dit que maintenant les chrétiens ont à combattre contre les puissances de méchanceté qui sont dans les lieux célestes.

Mais le Seigneur Jésus ne l'a-t-il pas vaincu ? Oh ! sans doute. Et c'est pour cela, mes enfants, que le chrétien peut lui résister hardiment, et Satan s'enfuit loin de lui ; c'est pour cela aussi, que Satan et ses anges ne seront pas les plus forts dans le combat livré dans le ciel. Ils seront précipités du ciel sur la terre, et une grande voix se fera entendre, disant : « L'accusateur de nos frères, qui les accusait devant notre Dieu jour et nuit, a été précipité ; et eux l'ont vaincu par le sang de l'agneau. »

Vous voyez donc, mes enfants, combien tout ce qui concerne les saints et la gloire de Dieu sur la terre, occupera les pensées et la vie de ceux qui seront dans le ciel.

Comme je vous l'ai dit auparavant, quand Satan aura été précipité sur la terre, il emploiera toute sa ruse et son énergie pour pervertir les hommes et persécuter les saints. Il n'y réussira que trop. Les hommes s'endurciront toujours plus, et ceux qui seront fidèles à Dieu souffriront et seront mis à mort.

Alors Jean voit sept anges sortir de devant la présence de Dieu. L'un des quatre animaux leur donne sept coupes d'or pleines du courroux de Dieu. Ce sont les derniers jugements qui frappent les hommes rebelles, avant que le Seigneur vienne. Ces coupes d'or, mes enfants, représentent la sainte justice de Dieu s'exerçant par le jugement. Quelle chose terrible ! Les hommes auront refusé de recevoir Christ qui a subi le jugement sur la croix à la place de ceux qui croient en Lui, et maintenant la colère de Dieu va être répandue sur eux ! Oh ! mes enfants, ne voulez-vous pas venir à Jésus pour être sauvés de la colère qui vient ?

Les sept anges verseront leurs coupes, et les hommes seront frappés de plaies terribles. A la septième, Babylone sera jugée et détruite, et alors se fait entendre dans le ciel une voix comme celle d'une foule nombreuse, disant : « Alléluia ! Le salut, et la gloire, et la puissance de notre Dieu ! Car ses jugements sont véritables et justes ! » Et une seconde fois, ils disent : Alléluia ! Pourquoi cette foule proclame-t-elle la justice de Dieu ? Parce que Babylone, qui corrompait la terre et versait le sang des saints, a été jugée. Les vingt-quatre anciens et les quatre animaux se joignent à cette foule. Ils tombent sur leurs faces et adorent Dieu, en disant : « Amen ! Alléluia ! » Et une voix sort du trône, disant : « Louez notre Dieu, vous tous ses esclaves, et vous qui le craignez, petits et grands. »

Vous voyez donc combien tout ce qui concerne la gloire de Dieu, occupe les habitants du ciel. Mais quand Babylone a été jugée sur la terre, une scène merveilleuse se passe dans le ciel. Ce n'est plus un combat, ce sont des noces. Et quelles noces ? Qui est l'Époux et quelle est l'Épouse ? Nous allons le voir.

De nouveau, une voix puissante d'une foule nombreuse se fait entendre. Elle dit : « Alléluia ! Car le Seigneur, notre Dieu, le Tout-Puissant, est entré dans son règne. Réjouissons-nous et tressaillons de joie, et donnons-lui gloire ; car les noces de l'AGNEAU sont venues, et sa femme s'est préparée ; et il lui a été donné d'être vêtue de fin lin éclatant et pur, car le fin lin, ce sont les justices des saints. »

Ainsi nous entendons d'abord proclamer dans le ciel l'établissement du royaume de Dieu. C'est ce royaume annoncé dans tout l'Ancien Testament, que Jésus vint pour établir, mais il fut rejeté. Et quel en est le Roi ? Jésus lui-même. C'est Lui qui est le Sei-

gneur, Dieu, Tout-Puissant, le Prince des rois de la terre, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs. Dieu va mettre toutes choses sous ses pieds, à Lui le rejeté, le méprisé, le crucifié. C'est Lui qui est l'Époux glorieux.

Mais il est aussi l'Agneau : son sang a été versé ; il a été immolé. Si les hommes l'ont rejeté et crucifié, Dieu Lui a donné une place sur son trône. Et pendant qu'il était rejeté des hommes, mais sur le trône de Dieu, il s'est formé une épouse, rachetée par son sang. Quelle est-elle ? C'est l'Église, mes enfants, l'Assemblée de Dieu, c'est-à-dire tous les saints depuis le jour de la Pentecôte, jusqu'à leur enlèvement auprès du Seigneur. L'Église qui, sur la terre, a eu part au rejet et au mépris de Christ, l'Église formée pour le ciel par Lui-même, qui l'a aimée et s'est donné pour elle. La voilà dans le ciel. Son vêtement indique la pureté parfaite dont, par grâce, elle est revêtue. Aux acclamations de la foule nombreuse des habitants célestes, elle est reconnue publiquement pour son épouse, unie à Lui de la manière la plus intime, et la joie la plus grande fait tressaillir le ciel.

O mes enfants, ne désirez-vous pas être là ? Cette joie ne fait-elle pas par avance tressaillir vos cœurs ?

Mais d'autres sont aussi là dans la gloire, ayant une part intime dans cette fête et cette joie. Ce sont les conviés au banquet de noces de l'Agneau. Qui sont-ils ? Ce sont les saints de l'Ancien Testament, qui ont attendu Christ, se sont réjouis, comme Abraham, de voir son jour, et qui maintenant, comme Jean-Baptiste, ont une joie parfaite en se trouvant associés à cette fête et en contemplant l'Époux et l'Épouse.

Voilà ce qui se passe dans le ciel, tandis que sur la terre se déchainent le pouvoir et la méchanceté

de Satan. Mais ce n'est plus que pour peu de temps. Le Vainqueur et le Vengeur va bientôt paraître, et la pauvre terre aura aussi sa part de bénédictions. Mais ce ne sera qu'après le jugement des méchants. Nous verrons cela, mes enfants, une autre fois, si le Seigneur n'est pas encore venu.

Louange à Christ.

Nous t'adorons, Seigneur de gloire,
Exalté plus haut que les cieux !
Nous célébrons, Dieu de victoire,
Ton nom à jamais précieux !
 A toi notre hommage,
 A toi d'âge en âge,
La louange dans les hauts lieux !

O Roi des rois, ceint de puissance,
Qui vas paraître en ta beauté !
Tu fus ici dans la souffrance,
Haï de tous et rejeté.
 A toi notre hommage,
 A toi sans partage,
Louange dans l'éternité !

O Jésus, Prince de la vie !
Cloué sur un infâme bois,
Abandonné, dans l'agonie,
Tu souffris la mort de la croix.
 Reçois notre hommage,
 Qu'à toi d'âge en âge,
S'élèvent nos cœurs et nos voix !

Dans ta gloire et celle du Père
 Tu vas paraître en ta splendeur.
 Et dans le ciel et sur la terre,
 Tu régneras, Christ et Seigneur !
 Mais déjà notre âme,
 Jésus, te proclame
 Fils de Dieu, puissant Rédempteur.

De bonnes nouvelles.

« Oh ! j'ai quelque chose de bon à vous dire, » disait, il y a quelque temps, une jeune fille de treize ans à sa monitrice de l'école du dimanche. « Je sais que je suis sauvée, » continua l'enfant ; « je sais que le Seigneur est mort pour ôter mes péchés. Et tout cela m'a été montré aussi clairement que possible, hier soir. Voici le texte qui me l'a fait connaître : « En vérité, en vérité, je vous dis, que celui qui entend ma parole, et qui croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement ; mais il est passé de la mort à la vie. » (Jean V, 24.) Mr X. a montré que qui que ce soit qui croit réellement la parole de Christ a la vie éternelle ; non pas une vie qu'il aura dans une époque à venir, mais la vie éternelle maintenant. Et puisque la parole de Dieu le dit, cela doit être vrai.

» J'ai vu cela clairement, et j'ai compris ce que cela voulait dire. Je crois la parole de Dieu, et j'ai la vie éternelle. Ce mot « a » résonnait tellement à mes oreilles que je ne pouvais me contenir. Il me semblait que je pourrais sauter et chanter de joie, car je comprenais que j'avais la vie éternelle, que jamais, jamais, je ne viendrais en jugement, mais que j'étais déjà passée de la mort à la vie. Je vois maintenant que

le précieux Seigneur Jésus a tout fait pour moi, et je suis si heureuse, si remplie de joie et de paix ce matin, que mon cœur déborde.

» Et je voulais vous le dire à vous la toute première, parce que c'est en vous entendant à l'école du dimanche que j'ai d'abord commencé à penser à ces choses, et à désirer connaître Jésus comme mon Sauveur. Quand vous parliez de Lui et de son amour, que l'on voyait que vous l'aimiez et désiriez tant le voir, j'aurais voulu souvent être comme vous. Et maintenant, je serai si heureuse de le voir ! Oh ! jamais je ne pourrai assez le remercier ! »

La monitrice et sa jeune élève rendirent ensemble grâces au Seigneur Jésus, avec des larmes de joie.

Et maintenant, jeunes lecteur et lectrice, qui avez souvent entendu parler de l'amour de Jésus venu pour vous donner la vie éternelle, au prix de ses souffrances et de sa mort, croyez-vous sa parole ? AVEZ-VOUS, pouvez-vous dire que VOUS AVEZ la vie éternelle ? Et, croyant en Jésus qui vous a tant aimés, vous réjouissez-vous d'une joie ineffable et glorieuse ? Êtes-vous heureux à la pensée qu'il va venir et que vous le verrez ?

La joie de notre jeune amie n'a pas été passagère, comme la rosée qui disparaît aux rayons du soleil. Elle a eu, comme d'autres, à prendre sa part de souffrances, comme un bon soldat de Jésus-Christ (2 Timothée II, 3) ; mais « la joie de l'Éternel a été sa force, » et elle a pu continuer son chemin en se réjouissant dans le Seigneur.

Que ce soit aussi votre précieuse part, mes jeunes lecteurs.



L'heureux délogement du petit Jean P.

Un ami du Seigneur et des enfants, m'envoie pour les jeunes lecteurs de la *Bonne Nouvelle*, le récit suivant. Jean P. était le plus jeune de quatre enfants dont se composait la famille.

Le petit Jean P. n'avait pas encore six ans, lorsqu'il fut amené au Seigneur. C'était un enfant intelligent et d'un caractère aimable ; mais, mes enfants, ces qualités, bonnes pour ce monde, ne nous conduisent pas au ciel. Elles n'en sont pas le chemin : c'est le Seigneur Jésus qui en est le chemin, comme il le dit Lui-même : « Je suis le *chemin*, et la vérité, et la vie ; personne ne vient au Père que par moi. » « Je suis la porte des brebis, » dit-il encore, « si quelqu'un

entre par moi, il sera sauvé. » Celui qui croit en Lui n'est plus perdu ; il est sauvé, il est sur le chemin pour arriver au Père ; il sait qu'il va au ciel.

Tel fut le cas du petit Jean. Avant d'avoir cru au Seigneur Jésus, il était comme sont tous les enfants de leur nature : il ne pensait qu'à s'amuser ; il ne s'occupait pas de Dieu et ne connaissait pas le Sauveur. Tout le désir de sa mère était de lui faire connaître, ainsi qu'à ses autres enfants, le trésor dont elle jouissait elle-même. Je veux parler du Seigneur Jésus, qui est le précieux trésor de tous ceux qui le connaissent. Aussi cette bonne mère saisissait-elle toutes les occasions de parler à ses chers enfants de l'amour de ce bien-aimé Sauveur pour les pauvres pécheurs. Elle leur disait combien il a souffert sur la croix à cause de nos péchés, Lui juste pour nous injustes, afin de nous amener à Dieu. Elle leur parlait aussi du bonheur dont jouiront dans le ciel tous ceux qui croient en Lui.

Le petit Jean écoutait tout cela avec une attention toujours plus grande et le gardait dans son cœur. De plus en plus se montraient clairement l'intérêt et le plaisir qu'il prenait aux choses de Dieu. Lorsqu'il revenait de l'école située à une assez grande distance de chez lui, au lieu de s'arrêter en route comme font volontiers les enfants, il arrivait tout droit à la maison en chantant des cantiques, tenant par la main son frère et ses deux sœurs, dont la plus âgée a onze ans, et qui accompagnaient son chant de leurs voix. Eux aussi, depuis sa mort, ont été convertis au Seigneur et le témoignent, non seulement par leurs paroles, mais dans toute leur conduite.

Arrivé à la maison, la première occupation du petit Jean était encore de chanter les louanges du Seigneur. Son cantique favori était celui qui commence ainsi :

Accords angéliques,
 Chœurs harmonieux,
 Harpes et cantiques,
 Remplissez les cieux.
 Dans l'espace immense,
 Que le chant nouveau
 Toujours recommence
 Autour de l'Agneau.

Comme il était un enfant intelligent, il avait appris de bonne heure à lire couramment, et la lecture était une occupation qu'il aimait beaucoup ; aussi y employait-il tous ses moments de loisir. Mais que lisait-il ? me demanderez-vous. Vous pensez peut-être, mes enfants, qu'il lisait des histoires amusantes, comme on les appelle, des livres qui peuvent satisfaire la curiosité, ou qui nous parlent des choses de ce monde, qui ne sont d'aucune utilité mais plutôt nuisibles pour l'âme. Non, ce n'était rien de tout cela ; il lisait la parole de Dieu avec sa maman et avec ses frères et sœurs.

Mais je veux vous dire un autre trait qui nous montre qu'il était vraiment un enfant de Dieu. Non seulement il prenait plaisir à lire la parole de Dieu, mais c'était pour lui un besoin de prier le Seigneur. Et quand sa mère lui faisait remarquer qu'il avait commis quelque petite inconséquence qui n'était que de l'enfantillage, vite, il allait s'en humilier devant Dieu.

Le petit Jean tomba gravement malade. A la coqueluche vinrent se joindre la rougeole et la scarlatine. Dès le début de sa maladie, il comprit qu'il allait quitter ce monde ; mais il pouvait dire qu'il s'en allait vers son Sauveur, et qu'il serait bien heureux près de Lui. Il aimait beaucoup sa chère maman, mais surtout depuis qu'elle lui avait appris à connaître le Seigneur. Il voulait toujours l'avoir près de lui pour qu'elle le soignât. Néanmoins, quand elle lui

demandait s'il ne regrettait rien dans ce monde et s'il ne lui ferait pas de peine de la quitter : « Non, maman, » répondait-il. « Je m'en vais vers mon Sauveur ; là, je serai bien heureux, toujours heureux avec Lui ; et puis tu viendras m'y retrouver. »

Il souffrait cruellement, tellement qu'on ne pouvait le toucher sans lui arracher des cris de douleur ; mais, avec cela, jamais aucun murmure ni plainte. Il ne pouvait guère parler, mais il répondait toujours avec une pleine assurance qu'il s'en allait vers son Sauveur.

Enfin le jour vint où, sans agonie, il échangea ses souffrances pour le vrai repos près de Jésus.

Nous accompagnâmes sa dépouille mortelle au cimetière de la famille, avec ce doux sentiment que son esprit qui avait laissé son corps de souffrance, s'était envolé auprès de Celui près duquel il désirait tant d'aller.

Et vous, mes chers enfants, avez-vous cru au Seigneur Jésus comme le petit Jean ? Et si vous étiez appelés à déloger de ce monde, comme cela peut arriver au moment même où l'on se croit le plus en santé, pourriez-vous vous réjouir de vous en aller vers le Sauveur ? En avez-vous l'assurance ?

S'il n'en est pas ainsi, vous êtes encore loin de Lui. Or loin de Lui, c'est la condamnation. Venez donc à Lui ; il vous ouvre ses bras. La joie de son cœur, c'est de vous recevoir ; il vous dit à vous qui hésitez : « Pourquoi ne voulez-vous pas venir à moi pour avoir la vie ? » Venez donc à Lui sans tarder. Il veut vous donner sa grâce et sa paix, et si Dieu trouvait bon de vous retirer de ce monde avant que le Seigneur Jésus soit venu, vous pourriez dire en toute assurance, comme le petit Jean : « Je m'en vais vers mon Sauveur où je serai bien heureux. »

Entretiens sur le Livre des Nombres.

LES PREMIERS MURMURES

(*Nombres XI.*)

SOPHIE. — Je pense, chère maman, que les enfants d'Israël poursuivirent joyeusement leur route à travers le désert, suivant l'arche et heureux à la pensée d'arriver bientôt en Canaan.

LA MÈRE. — C'est ce qu'ils auraient dû faire, Sophie, car ils avaient l'Éternel avec eux et pour eux. Mais voici ce qui arriva. Le peuple se plaignit de la fatigue, et l'Éternel l'entendit et sa colère s'embrasa, et le feu de l'Éternel consuma quelques-uns d'entre eux.

SOPHIE. — C'était bien mal à eux de se plaindre ainsi, justement quand Dieu marchait devant eux pour leur chercher une place de repos.

LA MÈRE. — Sans doute, mon enfant ; mais c'est là depuis le commencement la triste histoire du cœur de l'homme. Il n'est pas content de ce que Dieu lui donne. C'est comme Adam, qui n'était pas satisfait d'avoir tout le paradis terrestre à sa disposition. Il pensait que Dieu lui faisait tort en lui refusant l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Mais sais-tu ce que doit dire un chrétien, quelle que soit sa position ?

SOPHIE. — Je pense, maman, qu'il doit être toujours satisfait.

LA MÈRE. — Oui, Sophie. L'apôtre Paul en prison ne se plaignait pas, mais disait : « J'ai appris à être content dans les circonstances où je me trouve. » * L'amour de Jésus lui suffisait.

* Philippiens I, 11.

SOPHIE. — Ils durent être bien effrayés, quand le feu de l'Éternel en consuma quelques-uns.

LA MÈRE. — J'en suis sûre. Ils surent qu'ils avaient péché, et que Dieu qui était au milieu d'eux les entendait quand ils se plaignaient dans leurs tentes, et qu'il ne pouvait laisser passer le mal sans le reprendre. Dieu entend aussi tout ce que nous disons et même il connaît nos plus secrètes pensées *.

SOPHIE. — Oh ! maman, je sens qu'il doit en voir souvent de mauvaises en moi, et aussi qu'il doit entendre des paroles qui ne sont pas bonnes. Mais punit-il maintenant comme autrefois ?

LA MÈRE. — Ma chère Sophie, nous sommes bien heureux que Dieu ne laisse rien passer de mal chez les siens sans le reprendre. Si nous sommes attentifs, il nous avertit par sa Parole et par son Esprit quand nous avons pensé, dit ou fait quelque chose de mal. Alors nous ne pouvons être heureux jusqu'à ce que nous lui ayons confessé notre faute. Mais si nous sommes légers, insoucians, ne nous inquiétant pas d'avoir fait, dit ou pensé ce qu'il ne peut approuver, il nous châtie par des épreuves diverses. Et « c'est pour notre profit, afin que nous participions à sa sainteté ** . »

SOPHIE. — Et que firent les Israélites quand ils virent ce feu qui les consumait ?

LA MÈRE. — Ils s'adressèrent à Moïse, qui pria l'Éternel, et le feu s'éteignit. Dieu leur faisait grâce quand ils se repentaient.

SOPHIE. — Ils devaient être bien reconnaissants.

LA MÈRE. — Peut-être dans le moment ; mais, hélas ! cela ne dura pas longtemps. Il y avait parmi eux un grand amas de gens sortis avec eux d'Égypte.

* Hébreux IV, 12, 13.

** Hébreux XII, 10.

Ceux-là se mirent à regretter toutes les bonnes choses qu'il y avait en Égypte, et qui ne se trouvaient pas dans le désert. On comprend cela pour ces gens. Mais ce qu'il y a de bien triste, c'est que les enfants d'Israël suivirent leur exemple, se lamentant et disant : « Qui nous fera manger de la chair ? Il nous souvient du poisson que nous mangions en Égypte pour rien ; des concombres et des melons et des oignons. Maintenant nos yeux ne voient rien que manne. »

SOPHIE. — Oh ! qu'ils étaient ingrats et méchants, n'est-ce pas, maman ? La manne leur venait du ciel, de Dieu lui-même ; que pouvait-il y avoir de meilleur ?

LA MÈRE. — Sans doute. Et de plus, ils oubliaient dans quel terrible esclavage ils étaient en Égypte et comment Dieu les en avait tirés.

SOPHIE. — Est-ce que Dieu envoya encore le feu pour les consumer ?

LA MÈRE. — Non ; mais sa colère s'embrasa extrêmement contre eux. Moïse aussi fut fort affligé, et il dit à l'Éternel : « Pourquoi as-tu fait ce mal à ton serviteur que tu aies mis sur moi le fardeau de tout ce peuple ? Je ne puis moi seul porter tout ce peuple, car il est trop pesant pour moi. »

SOPHIE. — Mais Moïse n'était pas seul, n'est-ce pas ? Dieu était avec lui.

LA MÈRE. — Sans doute, mon enfant. Mais dans les difficultés, nous oublions facilement que Dieu nous a dit : « Je ne te laisserai pas ; je ne t'abandonnerai point ; » et qu'il nous invite à rejeter tout notre fardeau sur Lui * ; et que, s'il nous donne une tâche à accomplir, il fournit aussi la force nécessaire. Mais pensons aussi combien le cœur de Moïse devait être attristé, en voyant la méchanceté de ce

* Hébreux XIII, 5 ; 1 Pierre V, 7.

peuple que l'Éternel comblait de biens. Il se sentait tout à fait impuissant pour le conduire et le maintenir dans la soumission à Dieu, mais toutefois, il aurait dû penser que l'Éternel était puissant pour faire ce que lui ne pouvait pas.

SOPHIE. — J'aimerais bien savoir ce que l'Éternel répondit à Moïse.

LA MÈRE. — Il ne lui fait point de reproches, mais il lui dit : « Assemble-moi soixante et dix hommes que tu sais être des anciens du peuple, et les amène au tabernacle, et ils se tiendront là avec toi. Et je descendrai et je parlerai là avec toi. Et j'ôterai de l'Esprit qui est sur toi, et je le mettrai sur eux, afin qu'ils portent avec toi le fardeau du peuple. »

SOPHIE. — C'était bien bon de la part de l'Éternel de répondre ainsi à Moïse, mais est-ce que Moïse ne perdait pas ainsi quelque chose ?

LA MÈRE. — Certainement. Il aurait mieux valu pour lui avoir l'Éternel seul avec lui, que d'avoir soixante et dix hommes pour l'aider. L'Esprit qui était sur Moïse était une force suffisante, sans qu'il fût nécessaire de la partager avec les anciens, ce qui ne l'augmentait pas. Mais en cela, nous voyons la tendresse de l'Éternel. Il condescend à aider son serviteur qui était fidèle dans toute sa maison *.

SOPHIE. — Mais l'Éternel ne s'occupait-il pas aussi du peuple qui avait murmuré ?

LA MÈRE. — Oui ; il dit à Moïse : « Dis au peuple : Sanctifiez-vous pour demain, et vous mangerez de la chair. Vous n'en mangerez pas un jour, ni deux jours, mais un mois entier, jusqu'à ce que vous l'ayez en dégoût, parce que vous avez méprisé l'Éternel qui est au milieu de vous, et que vous avez pleuré devant lui, disant : Pourquoi sommes-nous sortis d'Égypte ? »

* Hébreux III, 2, 5.

SOPHIE. — Oh ! maman, comment une telle chose pouvait-elle se faire ?

LA MÈRE. — Tu parles comme Moïse, mon enfant, et comme les disciples, plus tard, au Seigneur Jésus *. Moïse dit à l'Éternel : « Il y a six cent mille hommes de pied dans ce peuple, et tu as dit : Je leur donnerai de la chair, et ils en mangeront durant un mois entier ! Leur égorgera-t-on du menu et du gros bétail, afin qu'il y en ait assez pour eux ? ou assemblera-t-on tous les poissons de la mer pour eux, afin qu'il y en ait assez ? » Mais ne comprends-tu pas, Sophie, que c'était un manque de foi chez Moïse lorsqu'il raisonnait ainsi ? N'était-ce pas douter de la parole et de la puissance de l'Éternel ? N'aurait-il pas dû dire : « Celui qui donne chaque jour du pain du ciel à tout ce peuple, peut bien aussi lui donner de la viande pendant un mois entier, s'il le veut ? »

SOPHIE. — C'est bien vrai, chère maman, je n'y avais pas pensé. Mais est-ce que Dieu fait des reproches à Moïse pour avoir manqué de foi ?

LA MÈRE. — Oui ; mais c'est avec beaucoup de douceur. On voit combien Dieu aime et supporte ses chers serviteurs. Il lui dit : « La main de l'Éternel est-elle raccourcie ? Tu verras maintenant si ce que je t'ai dit arrivera ou non. » Alors Moïse alla dire au peuple les paroles de l'Éternel ; puis il rassembla les soixante et dix hommes d'entre les anciens du peuple et les amena à l'entrée du tabernacle. Alors l'Éternel descendit dans la nuée, ôta de l'Esprit qui était sur Moïse et le mit sur les anciens, et aussitôt que l'Esprit fut sur eux, ils prophétisèrent.

SOPHIE. — Qu'est-ce que cela veut dire : « prophétiser ? » Est-ce annoncer des choses à venir ?

LA MÈRE. — Les prophètes annonçaient bien, en

* Matthieu XV, 33.

effet, des choses à venir ; mais « prophétiser » veut dire exprimer les choses que l'Esprit mettait dans leur pensée. Ils devenaient ainsi la bouche de Dieu.

SOPHIE. — Est-ce aussi ce que faisaient les prophètes dont il est parlé dans les Actes et les épîtres ?

LA MÈRE. — Je le pense, mon enfant. Il y avait deux de ces anciens choisis par Moïse, qui ne s'étaient pas trouvés au tabernacle, mais étaient restés dans le camp, et là, l'Esprit vint sur eux et ils prophétisèrent aussi. Alors quelqu'un courut le rapporter à Moïse, et Josué, le serviteur de Moïse, jaloux de la gloire de son maître, et pensant peut-être que puisque ces deux n'étaient pas venus au tabernacle, ils n'avaient pas le droit de prophétiser, dit : « Mon seigneur Moïse, empêche-les. »

SOPHIE. — Et est-ce que Moïse le leur défendit ?

LA MÈRE. — Oh ! non. Moïse ne pensait pas à lui-même ; il comprenait que ce serait très mal de ne pas reconnaître l'œuvre de l'Esprit de Dieu chez d'autres, et il était au contraire plein de joie de voir qu'un grand nombre y avaient part ; aussi dit-il à Josué : « Plût à Dieu que tout le peuple de l'Éternel fût prophète, et que l'Éternel mit son Esprit sur eux. » *

SOPHIE. — Comme c'était beau de la part de Moïse de n'être pas jaloux.

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; le fidèle serviteur ne pense qu'à la gloire de son Maître et se réjouit de tout ce qui y contribue.

SOPHIE. — J'aimerais bien que tu me dises comment Dieu donna de la chair à manger à cette grande multitude.

LA MÈRE. — L'Éternel fit lever un vent qui amena des caillles de devers la mer, et elles s'abattirent sur le camp et autour du camp, jusqu'à une journée de

* Lisez Actes XI, 17.

marche de distance. Il y en avait environ la hauteur de deux coudées (un mètre) sur la terre.

SOPHIE. — Quelle prodigieuse quantité ! Cela montrait bien la puissance de Dieu. C'est comme lorsque le Seigneur Jésus nourrissait cinq mille hommes avec cinq pains et deux poissons, et qu'il faisait venir tant de poissons autour de la barque de Pierre. Mais que firent-ils de tant d'oiseaux ?

LA MÈRE. — Ils se mirent à les amasser tout ce jour-là, toute la nuit et encore le lendemain, et ils les étendirent autour du camp pour les sécher au soleil.

SOPHIE. — Je pense qu'ils furent reconnaissants envers Dieu, et qu'ils le remercièrent bien de leur avoir envoyé toute cette viande, au lieu de les punir de leurs plaintes.

LA MÈRE. — Hélas ! mon enfant, ce qui suit nous montre que non, et qu'ils ne se repentirent pas de leurs murmures, qu'ils ne furent pas touchés de la bonté de Dieu, et qu'ils ne songèrent qu'à satisfaire leur grossière gourmandise. Mais alors la colère de l'Éternel s'embrasa contre eux, et il les frappa d'une fort grande plaie. Nous ne savons pas quelle fut cette plaie, mais le Psalmiste dit : « Il leur donna ce qu'ils avaient demandé, mais il envoya la consommation dans leur corps ; » et l'apôtre Paul dit aussi : « Quelques-uns d'eux ont murmuré et ils ont péri par le destructeur. » *

SOPHIE. — Quelle triste chose, chère maman.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Au lieu d'entrer dans le beau pays de Canaan, comme ils en exprimaient l'espoir dans le beau cantique de délivrance, après avoir passé la Mer Rouge **, ils tombent morts dans

* Psaume CVI, 15 et 1 Corinthiens X, 10.

** Exode XV, 13, 17.

le désert. Et on ensevelit là le peuple qui avait convoité et on donna à ce triste lieu un nom qui devait rappeler le souvenir du péché du peuple et du jugement de Dieu.

SOPHIE. — Quel nom lui donna-t-on ?

LA MÈRE. — On l'appela Kibroth-Hattaava, ce qui veut dire : « les sépulcres de la convoitise. » Et nous avons dans cette histoire un exemple frappant de ce que dit l'apôtre Jacques : « La convoitise ayant conçu, enfante le péché ; et le péché étant consommé, produit la mort. » * Après cela le peuple quitta cet endroit, témoin de sa folie, et s'en alla à Hatséroth.

L'apparition en gloire du Fils de l'homme.

Vous rappelez-vous, mes enfants, quel est le dernier événement dont nous avons parlé comme se passant dans le ciel ? C'est la célébration des noces de l'Agneau, et la joie ineffable qui éclate à ce sujet dans les parvis célestes.

Sur la terre, hélas ! les hommes, malgré tous les avertissements de Dieu, auront persévéré dans leur méchanceté et se seront toujours plus endurcis dans leur incrédulité. Les rois de la terre, séduits et entraînés par le dragon, Satan ; par la bête, le dernier chef de l'empire latin, et par le faux prophète, l'Antichrist, rassembleront leurs armées pour le grand jour du combat de Dieu, le Tout-puissant. Ils se lèveront et consulteront ensemble contre l'Éternel et contre Jésus, son Oint, disant : « Rompons leurs liens, et jetons loin de nous leurs cordes. » Ils ne voudront se soumettre ni à Dieu, ni à son Christ.

* Jacques I, 15.

Pour assurer leurs desseins, ils marcheront contre Jérusalem. Je vous ai dit que les Juifs seront alors de retour dans leur pays et qu'ils auront bâti un temple à Jérusalem. Beaucoup d'entre eux seront dans l'incrédulité, auront suivi l'Antichrist, et accepté l'alliance de la bête, mais au milieu d'eux se trouvera un résidu fidèle qui aura été persécuté, et qui soupirera en criant à l'Éternel et en attendant la délivrance.

Et voilà que les rois de la terre, la bête et le faux prophète, rassemblent leurs armées pour détruire la ville sainte, sur laquelle Dieu n'a pas cessé d'avoir les yeux. Dieu aura repris ses voies envers son peuple ; il le châtiara encore une fois, à cause de ses péchés, mais malheur à ceux qui lui feront la guerre. C'est contre Dieu même que marchent ces armées, pour anéantir si possible toute trace de son nom et de son culte. Cela vous semble bien terrible, n'est-ce pas, mes enfants ? Mais jetez les yeux autour de vous, demandez à vos parents, et ils vous diront combien déjà il y en a de ces hommes qui voudraient bannir jusqu'au nom et à la pensée de Dieu. Ils préparent les voies à ces temps sombres, où Satan exercera son empire sur ceux qui n'auront pas voulu maintenant recevoir l'évangile de la grâce.

Quand ces formidables armées auront ainsi envahi la Judée et entouré Jérusalem, il y aura, pour ce pauvre peuple juif, un temps de détresse sans égale. « Si ces jours-là n'eussent été abrégés, » dit le Seigneur Jésus, « nulle chair n'eût été sauvée ; mais à cause des élus, ces jours-là seront abrégés. »

Représentez-vous ces ennemis de Dieu, acharnés à détruire le reste des saints, et tout vestige du culte à rendre à Dieu ; voyez-les avec toute la puissance des engins de guerre actuels, sans doute encore perfectionnés, et avec toute la science militaire. Ils seront là, réunis en masse sous des chefs puissants

et habiles ; l'un, que les hommes, dans leur enthousiasme, auront adoré comme un dieu, l'autre, qui aura fasciné les hommes par sa ruse. Ils ne douteront pas de leur réussite. Qui pourrait résister à leur unanimité et à leur puissance ? Ils croiront bien en avoir fini pour jamais avec ce Dieu qui les gêne.

Et en effet, Dieu permettra qu'ils remportent un succès apparent. Jérusalem sera prise, la moitié des habitants faits captifs, une autre partie s'enfuira, et Dieu leur ménagera une retraite en leur ouvrant un chemin à travers la montagne des Oliviers, que sa puissance séparera en deux, comme autrefois, il fendit les eaux de la Mer Rouge.

Mais quand les ennemis de Dieu et de son peuple croiront être arrivés à bout de leurs desseins, le moment du jugement divin sera là. Ils penseront n'avoir plus qu'à jouir du fruit de leur triomphe, et ils diront « paix et sûreté, » mais alors une ruine subite fondra sur eux, comme autrefois sur Sodome et Gomorrhe, et ils n'échapperont point.

Oh ! quel moment solennel, mes enfants ! Aussi subit et inattendu que terrible ! Le ciel s'ouvre, non plus pour laisser passer le chœur des anges disant : « Paix sur la terre ; » non plus pour que le regard de Dieu s'abaisse avec délices sur son Fils bien-aimé ; non plus pour qu'Étienne, le saint martyr, voie le Fils de l'homme à la droite de Dieu. Non ; c'est pour livrer passage à ce Fils de l'homme qui, sur la terre, a été méprisé, rejeté et crucifié, mais que Dieu a couronné de gloire et d'honneur. « Le voici qui vient avec les nuées, » dit la parole de Dieu, « et **TOUT ŒIL LE VERRA**, et ceux qui l'ont percé ; et toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de lui. » Oui, il viendra avec puissance et une grande gloire : dans sa gloire, dans celle du Père et des saints anges.

Écoutons, mes enfants, comment la Parole nous décrit cette apparition du Seigneur Jésus-Christ :

« Je vis le ciel ouvert, » dit l'apôtre Jean, « et voici un cheval blanc, et celui qui est assis dessus appelé FIDÈLE ET VÉRITABLE, et il juge et combat en justice. Et ses yeux sont comme une flamme de feu ; et sur sa tête il y a plusieurs diadèmes ; et il porte un nom écrit que nul ne connaît que Lui seul ; et il est vêtu d'un vêtement teint dans le sang ; et son nom s'appelle LA PAROLE DE DIEU. Et les armées qui sont dans le ciel, le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues de fin lin, éclatant et pur. Et une épée aiguë à deux tranchants sort de sa bouche, afin qu'il en frappe les nations, et il les paîtra avec une verge de fer... Et il a sur son vêtement et sur sa cuisse un nom écrit : ROI DES ROIS, ET SEIGNEUR DES SEIGNEURS. »

Qui est celui qui apparaît ainsi dans son appareil de guerrier invincible et triomphant ? C'est Jésus. Tel il descendra du ciel et ses pieds se poseront sur la montagne des Oliviers, d'où il était monté au ciel, à la vue des douze apôtres. Maintenant il revient sur la terre avec tous ses saints. Les anges de sa puissance sont aussi là, prêts à exercer la vengeance et à exécuter le jugement contre ceux qui ne connaissent pas Dieu, et contre ceux qui n'obéissent pas à l'évangile. La présence glorieuse du Seigneur arrêtera les impies vainqueurs et les frappera de terreur. Les saints persécutés lèveront la tête : ce sera la fin de leurs douleurs.

Ce combat suprême, mes chers enfants, ne sera pas comme ces batailles ordinaires dont l'issue est plus ou moins douteuse. Satan et l'homme pourraient-ils un moment subsister devant l'éclat de l'avènement de Christ ? Il ne lui faudra pas longtemps pour accomplir sa victoire. Qui pourrait résister à sa puis-

sance ? Le souffle de sa bouche suffit pour anéantir ses ennemis.

La bête et le faux prophète, ces deux méchants hommes, instruments de Satan, seront pris et jetés vifs dans l'étang de feu et de soufre, subissant ainsi immédiatement le châtement d'une destruction éternelle de devant la présence du Seigneur. Le reste, je veux dire les rois qui les auront suivis, avec leurs armées, seront frappés de mort par l'épée aiguë qui sort de la bouche du vainqueur. Qu'est-ce que cette épée ? C'est la parole de jugement qu'il prononcera contre eux. Ah ! cette parole de Jésus qui maintenant vivifie ceux qui l'écoutent et produit la vie éternelle, cette même parole fera entendre le jugement de mort. Chers enfants, écoutez maintenant la voix si tendre de la grâce qui vous appelle, de peur que vous n'ayez à entendre un jour la voix du jugement. Hélas ! ceux qui tomberont ainsi morts en ce jour du combat de Dieu, le Tout-puissant, se relèveront mille ans plus tard pour entendre leur jugement final devant le grand trône blanc.

Et ces temps sont proches ! Oh ! chers jeunes amis, hâtez-vous de chercher votre refuge auprès de Jésus. Fuyez, fuyez la colère qui vient. Quelle terreur saisira à ce moment les nations ! Quel soulagement pour les saints ! « Cessez, » dira Jésus Jéhova aux nations, « reconnaissez que je suis Dieu : je serai exalté parmi les nations, je serai exalté par toute la terre. » Et les saints répondront : « L'Éternel des armées est avec nous ; le Dieu de Jacob nous est une haute retraite. » En effet, l'Éternel, le Dieu d'Israël, sera intervenu en leur faveur d'une manière mille fois plus éclatante qu'autrefois, en Égypte, quand il détruisit l'orgueilleux Pharaon.

Mais, mes enfants, ce ne sera que le premier acte du jugement de Dieu contre le monde impie. La ré-

volte ouverte, audacieuse, et à main armée, aura été anéantie. Mais tous les méchants, vivant encore sur la terre, n'auront pas été jugés. Il en restera qui n'auront pas été pour Christ dans ces scènes finales, qui n'auront pas prêté l'oreille aux avertissements de Dieu et à la parole des témoins de la vérité. Ceux-là doivent avoir leur tour.

Après le combat et la victoire, le Fils de l'homme venu dans sa gloire avec tous les anges, s'assiéra sur le trône de sa gloire. Toutes les nations seront alors rassemblées devant Lui ; non pas les morts, mais les nations des vivants. Ce sera alors le jugement des vivants, dont il est souvent parlé dans l'Écriture. Le jugement des morts ressuscités aura lieu bien longtemps après.

Vous vous souvenez, mes enfants, que je vous ai dit que, pendant le temps où la bête régnera et où les hommes l'adoreront, il y aura de fidèles témoins d'entre les Juifs qui lui refuseront cet hommage et qui annonceront l'évangile du royaume. Les saints alors subiront une cruelle persécution. Personne ne pourra acheter ni vendre, à moins d'avoir une marque sur le front ou sur la main droite, savoir, le nom de la bête ou le nombre de son nom. Tous ceux qui n'auront pas voulu adorer l'image de la bête, devront être mis à mort. De quelle patience et de quelle foi les saints n'auront-ils pas besoin ! Ils seront persécutés, poursuivis, jetés en prison, mis à mort.

Or, quand les nations seront rassemblées devant le trône de gloire de Jésus, le Fils de l'homme, elles auront à rendre compte de la manière dont elles auront agi envers les saints et les messagers de Dieu, si chers à Jésus, qu'il les appelle ses frères. Les uns auront reçu leur message et cru Dieu, et loin de les repousser et de les mépriser, ils les auront accueillis, nourris, vêtus, visités dans leurs prisons. En ce jour

solennel de jugement, le Roi, Jésus, les ayant placés à sa droite, reconnaîtra ce qu'ils auront fait à ses frères comme lui ayant été fait à lui-même, et il leur dira : « Venez, les bénis de mon Père ; héritez du royaume qui vous est préparé dès la fondation du monde. »

Mais pour ceux qui, sans avoir marché dans une révolte ouverte contre Dieu, n'auront montré qu'indifférence pour son message et ses appels, qui, par conséquent, n'auront point accueilli, ni soulagé ses messagers persécutés, prouvant ainsi leur insouciance et leur incrédulité envers le Roi lui-même, oh ! que leur sort sera terrible. Ils auront mieux aimé leurs aises sur la terre, ils auront craint la bête et le faux prophète, au lieu de craindre Dieu, ils auront eu honte de prendre parti pour Jésus et les siens persécutés ; ils recevront alors la rétribution qui leur sera due. Ils entendront ces paroles foudroyantes sortir de la bouche du Roi : « Allez-vous-en loin de moi, maudits, dans le feu éternel qui est préparé pour le diable et ses anges. »

Chers jeunes amis, faites bien attention à cela. Ce n'est pas seulement l'incrédulité ouverte, le blasphème et l'impiété scandaleuse qui appellent le jugement de Dieu. Vivre pour soi et pour la terre, ne pas se soucier de l'évangile, être timide, avoir honte de Jésus et des siens, dénote aussi un cœur incrédule. Or celui qui ne croit pas au Fils n'a pas la vie.

Ainsi, après cette séance solennelle de jugement, le sort final des uns et des autres sera fixé pour jamais : « Ceux-ci, » dit le Seigneur, « s'en iront dans les tourments éternels, et les justes, dans la vie éternelle. »

Après le jugement des vivants, s'établira sur la terre le royaume du monde de notre Seigneur et de son Christ ; l'Éternel sera roi sur toute la terre,

S'il plaît à Dieu, mes enfants, nous parlerons une autre fois de ces temps de bénédictions.

L'amour de Jésus

Pourrions-nous ici-bas ou sonder ou comprendre
Toute la profondeur de l'insondable amour
Du divin Rédempteur, de ce Sauveur si tendre,
Qui, pour nous, descendit du céleste séjour ?

Tu faisais, ô Jésus, les délices du Père ;
C'est en Toi qu'il prenait sa joie et son plaisir.
Tu quittas tout, Seigneur, tu vins sur cette terre,
Pour chercher des pécheurs, les sauver, les bénir.

Tu fus le méprisé, le rejeté des hommes,
Un homme de douleurs, persécuté de tous ;
Et tu t'es abaissé plus bas que nous ne sommes,
Toi, le Juste et le Saint, devins péché pour nous.

De ton cœur part ce cri, sur la croix du Calvaire :
« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avoir abandonné ? »
Tu remets ton esprit entre les mains du Père,
Ton œuvre est achevée et Satan détrôné.

L'éternité, Jésus, ne sera pas trop grande
Pour louer ton beau Nom, célébrer ton amour.
Alors nous t'offrirons notre parfaite offrande
A toi, l'Agneau divin ! Oh ! quel glorieux jour !

R. M.

Que connaissez-vous ?

Un chrétien âgé, blanchi au service de son Maître, s'entretenait un jour avec un jeune homme rempli de lui-même et de toute la science qu'il avait acquise dans les écoles.

— Sans doute, Monsieur, disait le jeune homme, vous êtes familier avec tel auteur et vous connaissez bien ses œuvres ?

— Non, répliqua le vieillard, je ne les connais pas.

Plusieurs autres sujets furent mis en avant par son interlocuteur, et à chaque question posée, la réponse était : « Je ne les connais pas. »

Lassé de cette réponse toujours la même et oubliant le respect dû aux cheveux blancs, le jeune homme s'écria :

— Mais alors, Monsieur, que connaissez-vous ?

— Jeune homme, fut la réponse sérieuse, je connais Celui, lequel connaître est la vie éternelle.

Quelle science humaine vaut celle-là ? Et elle peut être le partage du plus jeune, du plus faible, du plus ignorant. Lecteur, la possédez-vous ?

O divine faveur ! trésor inestimable !

Nous connaissons Jésus et sa main charitable.

Dans sa grâce il nous prit du milieu des pécheurs,

Pour consacrer à Dieu de vrais adorateurs.

O Dieu ! tu l'as donné dans ton amour immense !

Il a tout accompli pour notre délivrance :

Il est notre justice et notre sainteté,

Sa vie est notre vie, et pour l'éternité.



Cinquante lieues à pied pour avoir une Bible.

« L'entrée de tes paroles illumine,
donnant de l'intelligence aux simples. » (Psaume CXIX, 130.)

Chers enfants, je place sous vos yeux le récit suivant, afin que, par la grâce de Dieu, vous appreniez à apprécier la puissance et la valeur de sa Parole.

Peu de temps après la fondation de la Société biblique de Londres, de grands efforts furent faits pour établir un dépôt de Bibles dans une des villes de France. Si grande était alors l'opposition contre la libre introduction des Écritures en France et en Italie, qu'un voyageur anglais raconte que sa Bible lui fut prise à la visite douanière, et ne lui fut rendue qu'après beaucoup de démarches et sur la promesse qu'il dut faire de ne point la prêter, ni la

laisser à qui que ce fût, lorsqu'il retournerait en Angleterre.

Grâces à la persévérance et à l'aide amicale de quelques personnes bien disposées en faveur de la Société biblique, un dépôt fut enfin établi à Nantes, et les livres furent confiés aux soins d'un pasteur protestant.

Quelque temps après, une Bible tomba entre les mains d'un homme qui exerçait la profession de mendiant ambulat. Ses connaissances dépassaient celles des autres personnes de sa classe, et, trouvant dans ce livre des choses inconnues aux habitants des villes et villages qu'il traversait, il se mit à en faire un objet de trafic. Il lisait pour une petite rémunération, aux gens des hameaux et des chaumières où il s'arrêtait, quelques morceaux de ce livre inconnu.

Par un beau soir d'été, il arriva à la porte d'un sabotier, vieillard d'un aspect vénérable, et lui demanda la charité.

— Vous me demandez la charité ? répondit le vieillard ; j'aurais autant besoin que vous qu'on me la fasse.

— Eh bien, dit le mendiant, si vous ne voulez pas me faire l'aumône, donnez-moi un sou, et en revanche je vous lirai un chapitre dans la Bible.

— Dans quoi ?

— Dans la Bible.

— Qu'est-ce que cela ? Je n'en ai jamais entendu parler.

— Oh ! c'est un livre qui parle de toutes sortes de choses touchant Dieu.

Le vieillard donna un sou, et le mendiant, s'étant assis sur une grande pierre près de la fenêtre, prit son livre et se mit à lire.

Il l'avait ouvert au troisième chapitre de l'évangile de Jean ; ce chapitre qui, disait un chrétien, avait été, à sa connaissance, le moyen pour amener à la

vie spirituelle non moins de vingt-six personnes. Le mendiant lisait bien, et le pauvre sabotier écoutait, ravi d'étonnement. Le sujet lui apparaissait avec tout le charme et la fraîcheur d'une chose nouvelle, son esprit tout entier était absorbé par ce qu'il entendait, et tandis que le mendiant lisait : « Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle, » le vieillard pouvait à peine retenir son émotion. Puis vinrent à la fin ces paroles : « Celui qui croit au Fils a la vie éternelle, mais celui qui désobéit au Fils ne verra pas la vie; mais la colère de Dieu demeure sur lui. » Là, le lecteur s'arrêta.

— Continuez, continuez, s'écria le vieillard, ne vous arrêtez pas.

— Non, je ne lis qu'un chapitre pour un sou.

Le pauvre sabotier paya un autre sou, et la lecture continua; mais bientôt l'homme s'arrêta de nouveau.

— Oh! continuez, dit encore le vieillard, ne vous arrêtez pas si vite, mon ami, continuez.

— Non, non, dit le mendiant, je ne lis qu'un chapitre pour un sou. Donnez-moi un autre sou, et je vous lirai un autre chapitre.

Un troisième sou fut donné, et le vieillard, assis à sa fenêtre, ne laissa pas échapper un seul mot. Le chapitre fut bientôt fini et il n'y avait plus de sous dans la bourse du pauvre sabotier, mais s'approchant du lecteur, il lui dit :

— Oh! dites-moi, je vous en prie, où vous vous êtes procuré ce livre?

Le mendiant dit qu'on le lui avait donné, et indiqua le nom du pasteur et de la ville, puis il poursuivit sa route, emportant le livre dont le contenu avait rempli d'étonnement l'esprit du vieux sabotier. Le livre était parti, mais non pas le message qu'il avait apporté, et qui avait trouvé le chemin du cœur

du vieillard. Jour et nuit, il pensait à ces paroles : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui, ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. » Quand il se levait le matin, elles étaient dans son esprit, et le soir, en se couchant, il les entendait retentir dans son cœur.

Un matin, c'était environ quinze jours après le passage du mendiant, le vieillard se leva de bonne heure, et dit à son fils :

— Mon garçon, tu prendras soin de la boutique ; je m'en vais à Nantes.

— A Nantes, père ! Comment ! Un homme âgé comme toi aller à Nantes ! Il y a plus de vingt-cinq lieues.

— Oui, je le sais. Mais il faut que j'aille à Nantes, et j'y irai.

Le vieillard partit, appuyé sur son bâton. Arrivé à la ville, il trouva bientôt la maison du pasteur chez lequel était le dépôt des Bibles.

— Que désirez-vous, mon ami ? lui demanda le pasteur.

— Monsieur, fut la réponse, on m'a dit que vous aviez un livre qui parle de tout ce qui concerne Dieu.

— Vous voulez dire la Bible ?

— Oh ! oui, monsieur ; c'est cela, c'est bien cela ; et je voudrais en avoir une.

— C'est bien, mon ami ; et que pouvez-vous donner pour en avoir une ?

— Payer, monsieur ? dit le vieillard.

— Oui ; car nous ne donnons pas les livres.

— Je ne puis rien payer, monsieur. Mais vous en avez donné une à un mendiant, et je suis aussi pauvre que lui.

— D'où venez-vous, mon ami ?

Le vieillard nomma l'endroit, que le pasteur connaissait.

— Comment êtes-vous venu ?

— A pied, monsieur.

— Et comment vous proposez-vous de retourner ?

— A pied aussi.

— Comment ! un homme âgé comme vous aurait fait plus de cinquante lieues pour avoir une Bible !

— Oui, monsieur ; et je me trouverai bien récompensé de ma peine, si j'en ai une.

— Eh bien, mon ami, vous en aurez certainement une. Comment la désirez-vous ? Je pense que vous aimerez un grand caractère ? Vous savez bien lire, n'est-ce pas ?

— De ma vie je n'ai appris à lire, monsieur.

— Vous ne savez pas lire ! Mais alors que ferez-vous du livre ?

— Oh ! monsieur, donnez-moi le livre ; car, voyez-vous, j'ai une fille qui sait lire, et il y a encore trois autres personnes dans le village qui savent lire aussi.

Le pasteur, frappé du sérieux et de l'ardent désir du vieillard, lui donna la Bible, et le sabotier, la saisissant avec bonheur, reprit le chemin de son hameau. De retour chez lui, il montra la vérité de ce proverbe : « Ce que l'on veut, on le peut. » Il ne savait pas lire, mais il invita ceux qui savaient lire à venir chez lui, et à lui lire à haute voix, à tour avec sa fille. Or le vieux sabotier était un homme de bon sens et doué d'une bonne mémoire, et comme il entra dans son sujet de tout son cœur, il fit de rapides progrès dans la connaissance des Écritures, et bientôt en sut par cœur plus d'un passage. Il écoutait avec sérieux et recevait avec simplicité de cœur, et heureux fut l'effet produit en lui, comme le montrera la suite de son histoire.

Environ six mois après la visite du sabotier à Nantes, un coup violent frappé à la porte fit tressaillir, un jour, le pasteur qui avait le dépôt des Bibles. Il se hâta d'aller voir qui s'annonçait avec

tant d'énergie, et, à sa grande surprise, il se trouva en face de son vieil ami.

— C'est vous ? dit-il. Que désirez-vous, mon ami ?

— Oh ! monsieur, tout va mal pour moi, tout va mal.

— Vraiment, et comment cela ?

— La Bible me le dit, monsieur.

— Que vous dit-elle donc ?

— Elle dit que je suis dans un tout à fait mauvais chemin. Je suis un misérable pécheur, monsieur ; j'ai prié toute ma vie la vierge Marie, et elle avait besoin d'un Sauveur tout autant que moi.

— Comment ! C'est vous, un catholique romain, qui me dites cela ! Qui vous l'a appris ?

— Il est dit dans le livre qu'elle se réjouissait en Dieu son Sauveur, — son Sauveur, monsieur. Vous voyez donc bien qu'elle avait besoin d'un Sauveur tout comme moi. Mais on m'a dit, monsieur, que vous autres protestants, vous avez une religion toute conforme à la Bible.

— C'est vrai, mon ami, nous désirons nous conformer à la Bible. Mais, avant d'admettre quelqu'un parmi nous, nous examinons ce qu'il croit.

— Examinez, examinez. Je suis un vieillard de passé soixante et dix ans, et je ne sais pas quel sera encore le nombre de mes jours. Par conséquent, le plus tôt sera le mieux.

Le pasteur, tout réjoui de voir la ferveur du bon vieillard, convoqua les principaux membres de la congrégation. Quand le vieillard fut introduit, sa taille élevée et sa figure encadrée de longs cheveux blancs, lui donnaient une apparence si vénérable, que l'attention de tous fut vivement attirée. Selon la coutume, celui qui présidait l'assemblée adressa au vieillard quelques questions dans le but de constater sa connaissance des vérités divines.

— Que savez-vous de Jésus-Christ, mon ami ? lui demanda-t-il.

Le vieillard répondit : « La Parole a été faite chair ; elle a habité parmi nous, et nous avons contemplé sa gloire — comme la gloire du Fils unique du Père, pleine de grâce et de vérité. »

— C'est bien ; et que dites-vous de la mort de Christ ?

— « Le sang de Jésus-Christ purifie de tout péché. »

— Et quels sont les privilèges des disciples de Jésus-Christ ?

— « Il n'y a aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ, qui marchent, non selon la chair, mais selon l'Esprit. »

— Très bien, très bien ; et dites-nous, mon ami, quel est le devoir de celui qui croit en Christ ?

— « Vous n'êtes point à vous-mêmes ; car vous avez été rachetés par prix. Glorifiez donc Dieu en votre corps et en votre esprit, qui appartiennent à Dieu. »

— Si tels sont vos sentiments, mon ami, vous avez été évidemment enseigné de Dieu, et nous ne pouvons hésiter un seul instant à vous admettre au milieu de nous et à vous souhaiter la bienvenue comme à un frère.

Le vieillard fut donc reçu en due forme dans l'Église réformée de France, et suivant l'usage, on lui remit un écrit constatant son admission. En le recevant, il dit : Voudriez-vous avoir la bonté, monsieur, de me l'envelopper ?

Le pasteur plia donc le papier et l'enveloppa dans une grande affiche tirée d'un tas de vieux papiers.

Quand le sabotier fut de retour chez lui, comme tout ce qui était imprimé lui inspirait du respect, il se fit lire l'affiche qui enveloppait son certificat.

Plusieurs mois se passèrent et, pour la troisième fois, le vieillard arriva chez le pasteur de Nantes.

— Eh bien, mon ami, vous voici de nouveau ? lui dit celui-ci.

— Oui, monsieur, je suis venu exprès.

— Exprès pour quoi ?

— Pour la réunion, monsieur. Le papier dit qu'il y a une réunion aujourd'hui, et ce disant, il déroulait l'affiche devant le pasteur.

— Ah ! je vois ce que c'est ; j'ai causé l'erreur. C'est bien le jour et le mois, mais non pas l'année ; car, je suis bien fâché de l'avouer, mais voilà quatorze ans que nous n'avons pas eu de réunion, à cause de l'opposition. Mais nous en aurons une aujourd'hui, dussions-nous n'en avoir jamais d'autre.

On apprit bientôt l'arrivée du bon vieillard, on se rassembla, et il fut résolu que la réunion annuelle, si longtemps interrompue, serait rétablie. L'année suivante le sabotier se trouva encore là, l'année d'après aussi, insistant toujours sur la nécessité de répandre la parole de Dieu, comme étant le meilleur moyen de tirer les hommes de l'erreur et de les amener à la connaissance de Jésus-Christ, le Sauveur. Ainsi le zèle et la fidélité de cet homme âgé, pauvre et ignorant selon le monde, agissait sur toute l'assemblée.

Au troisième anniversaire, ce vénérable chrétien fut encore présent, mais avant que le quatrième n'arrivât, il fut appelé pour aller près du Seigneur.

Jeune lecteur, qui possèdes la Bible, qui peux la lire, permets-moi de t'adresser deux ou trois questions.

L'apprécies-tu comme ce vieillard le faisait ? La lis-tu assidûment ?

L'as-tu laissée pénétrer dans ton cœur, cette semence incorruptible, la vivante et permanente parole de Dieu, qui a la puissance de sauver ton âme ?

As-tu à cœur de la faire connaître à d'autres ?

Entretiens sur le Livre des Nombres.

LE PÉCHÉ DE MARIE ET D'AARON

(Nombres XII.)

SOPHIE. — Je voudrais, chère maman, te faire une question touchant les anciens qui prophétisaient. Est-ce que l'Éternel leur parlait de la même manière qu'à Moïse ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Moïse était particulièrement favorisé comme fidèle serviteur de l'Éternel. Ce qui suit nous le montre, et tu y verras comment Dieu lui parlait. Marie et Aaron parlèrent contre Moïse à l'occasion de sa femme qui n'était pas de la race d'Israël.

SOPHIE. -- Pourquoi donc ? Étaient-ils jaloux d'elle ?

LA MÈRE. — Ils ne comprenaient pas la grâce de Dieu et montraient le même esprit que nous voyons, du temps des apôtres, chez les Juifs qui ne pouvaient pas souffrir que cette grâce s'étendit même aux païens *. Ils auraient voulu que les bénédictions de Dieu fussent pour eux seuls.

SOPHIE. — Heureusement, chère maman, que Dieu avait d'autres pensées, sans cela que serions-nous devenus ?

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie. Le cœur de l'homme est petit et étroit ; celui de Dieu est large. Il est riche envers tous ceux qui l'invoquent, et il veut que tous soient sauvés **.

SOPHIE. — Qu'est-ce que Marie et Aaron dirent contre Moïse ?

* 1 Thessaloniens II, 15, 16 ; Actes XIII, 45-47.

** Romains X, 12, 13 ; 1 Timothée II, 4.

LA MÈRE. — Voici leurs paroles : « L'Éternel n'a-t-il parlé que par Moïse ? n'a-t-il pas aussi parlé par nous ? »

SOPHIE. — Ils pensaient peut-être aux anciens qui avaient prophétisé.

LA MÈRE. — C'est possible ; mais en parlant ainsi ils cherchaient à rabaisser l'autorité de Moïse ; et c'est toujours un grand mal, mon enfant, de méconnaître l'autorité de ceux à qui Dieu l'a confiée.

SOPHIE. — Est-ce que le peuple les entendit ?

LA MÈRE. — Cela est très probable, et tu peux penser que c'était donner un bien mauvais exemple que de parler contre celui que l'Éternel avait choisi et établi pour être le conducteur de son peuple. Dieu dit aussi à son peuple d'aujourd'hui : « Obéissez à vos conducteurs et soyez soumis, car ils veillent sur vos âmes, comme ayant à rendre compte ; afin qu'ils fassent cela avec joie, et non en gémissant, car cela ne vous serait pas profitable. » L'apôtre Paul écrivait aux Thessaloniens : « Nous vous prions, frères, de connaître ceux qui travaillent parmi vous, et qui sont à la tête parmi vous dans le Seigneur, et qui vous avertissent, et de les estimer très haut en amour à cause de leur œuvre »*.

SOPHIE. — Moïse ne fut-il pas bien fâché contre son frère et sa sœur ?

LA MÈRE. — Non ; la parole de Dieu nous dit qu'il était très doux, plus que tous les hommes qui étaient sur la face de la terre. Il ne leur fit aucun reproche.

SOPHIE. — C'est bien beau, chère maman. Je voudrais bien être comme lui et ne pas répondre quand on me taquine. Moïse me rappelle le Seigneur Jésus, qui ne répondait rien à ceux qui l'outrageaient.

LA MÈRE. — Mais il y a quelqu'un qui prend en main la cause de ceux à qui l'on fait tort ; quelqu'un

* Hébreux XIII, 17 ; 1 Thessaloniens V, 12, 13.

qui avait entendu les paroles de Marie et d'Aaron, et qui savait parfaitement tout ce qui se faisait dans le camp.

SOPHIE. — Oh ! c'est l'Éternel, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, et soudain il dit à Moïse, et à Aaron, et à Marie : « Sortez, vous trois, vers le tabernacle d'assignation. »

SOPHIE. — Comme Marie et Aaron durent avoir peur ! Mais je suis sûre que Moïse était bien tranquille ; il n'avait rien fait de mal.

LA MÈRE. — Ils allèrent donc tous les trois, et l'Éternel descendit dans la colonne de nuée et appela Aaron et Marie. Ils s'approchèrent, et l'Éternel leur dit : « Écoutez mes paroles : S'il y a un prophète parmi vous, moi l'Éternel, je me ferai connaître à lui en vision, je lui parlerai en songe. Il n'en est pas ainsi de mon serviteur Moïse, qui est fidèle dans toute ma maison. Je parle avec lui bouche à bouche, et il voit la ressemblance de l'Éternel. Et pourquoi n'avez-vous pas craint de parler contre mon serviteur ? »

SOPHIE. — Je vois maintenant quelle différence il y avait dans la manière dont Dieu parlait à Moïse et aux autres. Combien Moïse était heureux d'être ainsi admis près de Dieu. Et combien l'Éternel aimait son cher serviteur, parce qu'il était fidèle. Moïse ne disait rien, et Dieu prenait sa défense. Ne penses-tu pas qu'il devait être bien consolé en entendant les paroles de l'Éternel ? J'aimerais aussi être fidèle, mais je ne suis qu'une enfant.

LA MÈRE. — Un enfant peut être fidèle dans les choses qu'il a à faire, si petites soient-elles. Et un jour viendra où ceux qui auront bien servi le Seigneur entendront sa voix leur dire : « Bien, bon et fidèle esclave, tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup : entre dans la joie de ton maître. » *

SOPHIE. — Dieu dit-il autre chose à Marie et à Aaron ?

LA MÈRE. — Non ; mais sa colère s'embrasa contre eux et il s'en alla ; et la nuée se retira de dessus le tabernacle.

SOPHIE. — Ils devaient être bien fâchés et repentants d'avoir ainsi parlé contre leur frère.

LA MÈRE. — Ils se turent en la présence de l'Éternel et ne cherchèrent pas à s'excuser ; mais quand Aaron regarda Marie après que la nuée fut partie, voilà, elle était toute couverte de lèpre.

SOPHIE. — Quel châtement terrible !

LA MÈRE. — Oui ; elle dut comprendre quel grand péché elle avait commis, et nous pouvons voir par là combien Dieu juge sévèrement ceux qui parlent mal contre ses fidèles serviteurs. Ils sont punis aussi sévèrement que Guéhazi, le serviteur d'Élisée, qui était avare et menteur, et que le roi Hozias qui avait osé entrer dans le temple. Dieu a dit : « Ne touchez pas à mes oints et ne faites pas de mal à mes prophètes. » *

SOPHIE. — Est-ce que Marie resta lèpreuse ?

LA MÈRE. — Non ; l'Éternel eut compassion d'elle. Quand Aaron la vit dans ce triste état, il fut tout effrayé et dit à Moïse : « Ah ! mon seigneur ! ne mets pas, je te prie, sur nous ce péché, par lequel nous avons agi follement et par lequel nous avons péché. »

SOPHIE. — Mais que pouvait faire Moïse ?

LA MÈRE. — Rien par lui-même, mais il cria à l'Éternel, disant : « O Dieu ! je te prie, guéris-la, je te prie. »

SOPHIE. — Oh ! maman, c'était bien beau de la part de Moïse. Il n'était pas du tout fâché contre Marie. Et il dit deux fois : « je te prie. » On voit comme il désirait qu'elle fût guérie.

* 2 Rois V ; 2 Chroniques XXVI, 16-21 ; Psaume CV, 15.

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Il avait l'Esprit de Christ qui, quand il souffrait, ne menaçait pas ; au contraire, lorsqu'on le clouait sur la croix, il intercédait pour ses meurtriers et disait : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Et tu sais, mon enfant, qu'il nous a laissé un modèle pour que nous suivions ses traces. Jésus disait à ses disciples : « Priez pour ceux qui vous font du tort et qui vous persécutent. » *

SOPHIE. — Je désire beaucoup, chère maman, avoir aussi ce même esprit de patience et de pardon.

LA MÈRE. — Dieu te le donnera, mon enfant, si tu le lui demandes et si tu as devant tes yeux le Seigneur Jésus. Etienne, en voyant le Seigneur dans la gloire, pardonnait à ceux qui le tuaient et priait pour eux.

SOPHIE. — Je suis bien sûre que Dieu exauça la prière de Moïse.

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Dieu entend les prières des siens, et Marie dut sa guérison à celui-là même contre qui elle avait parlé. Mais l'Éternel voulut qu'elle eût le temps de réfléchir au péché qu'elle avait commis et, en même temps, que tout le peuple sût que Dieu n'avait pas laissé passer impunément le tort fait à son serviteur. Marie, sur l'ordre de l'Éternel, dut demeurer sept jours enfermée hors du camp.

SOPHIE. — Je pense qu'elle fut bien humiliée et repentante.

LA MÈRE. — Nous pouvons l'espérer, Sophie. Dieu châtie les siens pour leur profit, et même le pauvre peuple d'Israël, maintenant dispersé pour avoir rejeté Jésus, mais pour qui Jésus a prié, sera guéri et rétabli dans sa terre, lorsque le temps marqué pour son châtement sera achevé **.

* 1 Pierre II, 21-24 ; Luc XXIII, 34 ; Matthieu V, 44.

** Ésaïe XL, 2.

Marie demeura donc sept jours hors du camp, et le peuple ne partit pas jusqu'à ce qu'elle y fut rentrée. Après cela, ils continuèrent leur voyage et vinrent camper au désert de Paran :

Le royaume de l'Homme qui fut autrefois rejeté

Le Seigneur Jésus, après avoir anéanti les audacieux ennemis qui auront rassemblé leurs armées contre Lui, et après avoir jugé les nations, établira sur la terre son règne de gloire, de justice, de paix et de bénédiction. Il y aura bien encore quelques tentatives faites contre le peuple de Dieu qui habitera en paix dans son pays. Ainsi certains peuples du Nord, sous la conduite de Gog, prince de Rosh, de Mésec et de Tubal, viendront pour s'emparer des richesses d'Israël. Mais ils tomberont sous le jugement de l'Éternel, et toutes les nations de la terre saisies de crainte, se soumettront quand il dira : « Cessez et connaissez que je suis Dieu. »

Il y a eu plusieurs grands empires sur la terre ; vous apprenez cela dans vos histoires, mes enfants. Vous avez entendu parler des empires de Nébucadnetsar, de Cyrus, d'Alexandre le Grand, et de celui des Romains ; mais aucun n'est à comparer avec celui du Seigneur Jésus qui s'étendra sur tout le globe, remplacera tous ceux qui l'ont précédé et ne sera suivi par aucun autre.

N'aimeriez-vous pas, mes enfants, savoir ce que sera ce royaume du Fils de l'homme ? La parole de

Dieu nous le fait connaître dans sa magnificence, et j'essaierai de vous le montrer.

La première grande bénédiction, c'est que Satan ne pourra plus exercer sa pernicieuse influence sur la terre, pendant la durée de ce règne. « Je vis un ange, » dit l'apôtre Jean, « descendant du ciel, ayant la clef de l'abîme et une grande chaîne dans sa main. Et il saisit le dragon, le serpent ancien qui est le diable et Satan, et le lia pour mille ans ; et il le jeta dans l'abîme et l'enferma ; et il mit un sceau sur lui, afin qu'il ne séduisît plus les nations, jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis ; après cela, il faut qu'il soit délié pour un peu de temps. »

Ces mille ans sont la durée du règne de Christ. Quel bonheur pour les hommes, quand ce terrible ennemi sera lié, lui, l'adversaire, le séducteur, menteur et meurtrier dès le commencement ! Cela ne changera pas les cœurs ; il faudra encore naître de nouveau et recevoir la vie de Dieu ; mais il ne sera plus là pour ôter la parole de Dieu du cœur quand elle sera annoncée ; il ne rôdera plus comme un lion rugissant, cherchant qui il peut dévorer ; il ne pourra plus, par ses ruses, égarer les cœurs. Il ne sera plus le prince de ce monde ; c'est le Prince de vie qui régnera. Oh ! quel heureux temps pour toutes les nations !

Mais il y a une nation sur laquelle Dieu a toujours les yeux. Savez-vous quelle elle est, mes enfants ? Ce sont les Juifs. Bien que dispersés et méprisés, à cause de leurs péchés, ils n'ont jamais cessé, dans la pensée de Dieu, d'être son peuple. Revenus dans leur pays, ils auront passé par de terribles jours de détresse avant l'apparition du Seigneur. Ils auront crié vers l'Éternel qui les aura délivrés. Mais qui reconnaîtront-ils dans leur Libérateur ? Précisément ce

Jésus qu'autrefois leurs pères ont rejeté et crucifié. « Ils regarderont vers moi qu'ils ont percé, » dit l'Éternel. Oh ! quelle profonde douleur saisira leurs âmes, quand ils penseront à leur longue incrédulité et au crime affreux dont leurs pères se sont rendus coupables ! Leur douleur sera telle qu'est celle d'une mère qui a perdu son fils unique.

L'Esprit de grâce et de supplications sera répandu sur eux. Touchés de componction, ils imploreront la miséricorde divine. Comme David autrefois, ils s'écrieront : « O Dieu, Dieu de mon salut, délivre-moi de tant de sang ! » Et Dieu répondra à leurs prières.

Ils verront que ce même Jésus, que leurs pères ont crucifié et qui disait alors : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font, » est Celui qui a aboli le péché par le sacrifice de lui-même et qu'à cause de Lui, Dieu déclare à son peuple qu'il ne se souviendra plus de leur péché et pardonnera leur iniquité. Quelle allégresse remplira alors leurs pauvres cœurs ! Leur deuil sera changé en joie et leurs pleurs en chants de louanges.

Ils s'empresseront de nettoyer leur pays de toute trace d'idolâtrie ; ils ne souffriront plus les faux prophètes et se sépareront de toute impureté. Et Dieu mettra sa loi au dedans d'eux et l'écrira dans leur cœur. Chacun n'enseignera plus son prochain ou son frère, en disant : Connaissez l'Éternel, car ils le connaîtront tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand. Et de même que Joseph fut reconnu par ses frères, ils reconnaîtront Jésus comme le roi d'Israël et s'écrieront comme autrefois les disciples : « Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au Fils de David ! »

Ainsi s'accompliront les promesses de Dieu et les paroles de l'ange à Marie, touchant le petit enfant qui naquit à Bethléem et fut couché dans une crèche ;

« Tu enfanteras un fils et tu appelleras son nom Jésus. Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut ; et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; et il régnera sur la maison de Jacob à toujours, et il n'y aura pas de fin à son règne. »

Oh ! quelle merveilleuse histoire que celle de cet homme parfait qui, venu d'abord comme un pauvre petit enfant, grandit dans l'humiliation, fut rejeté et crucifié, puis ressuscita et monta au ciel ! Et c'est Lui qui en reviendra avec gloire pour régner comme roi d'Israël sur ces pauvres Juifs et dans cette ville de Jérusalem qui n'avait pas voulu le recevoir. Là il sera roi de justice et roi de paix ; rempli de majesté, il sera assis et dominera sur son trône et sera sacrificeur étant sur son trône.

Où sera placé son trône ? Dans Jérusalem, la ville du grand Roi. Cette ville tant de fois prise et saccagée sera alors rebâtie avec une magnificence sans égale, remplie d'une population nombreuse et entourée de la protection de Dieu, comme d'une muraille de feu. Écoutez ce que dit l'Écriture à l'égard de cette cité chérie de Dieu : « Les ruisseaux de la rivière réjouiront la ville de Dieu, qui est le saint lieu des demeures de l'Éternel. Dieu est au milieu d'elle ; elle ne sera point ébranlée. Ce qui se dit de toi, cité de Dieu, ce sont des choses glorieuses. » L'Éternel lui dit : « Tu appelleras tes murailles SALUT, et les portes LOUANGE ; » « Jérusalem sera appelée ville de vérité et son nom sera : *L'Éternel est là.* »

Et dans cette ville sainte, sera rebâti le temple de l'Éternel, selon les directions divines que nous trouvons dans un prophète. Ce qui en fera la splendeur, c'est que le trône de l'Éternel s'y trouvera de nouveau. Après les péchés des Juifs, Nébucadnetsar détruisit le temple de Salomon ; mais auparavant, comme nous l'apprend le prophète Ézéchiël, la gloire de l'É-

ternel avait quitté le temple et la ville, et depuis elle n'y était point revenue. Mais alors, les péchés d'Israël seront pardonnés, le Roi, Fils de David, sera là, et la gloire de l'Éternel reviendra dans ce nouveau temple. Comme signe de la présence de l'Éternel, Ésaïe le prophète dit : « L'Éternel créera sur toute l'étendue du mont de Sion et sur ses assemblées, une nuée de jour avec une fumée, et une splendeur de feu flamboyant de nuit, car la gloire se répandra partout. L'Éternel lui sera pour lumière éternelle et son Dieu pour sa gloire. »

Telle sera Jérusalem, la joie de toute la terre, la ville des fêtes solennelles, séjour tranquille, tabernacle qui ne sera point transporté, car c'est là que l'Éternel se montrera magnifique pour son peuple.

(A suivre.)

« Il est mort pour moi »

Il y a quelques mois que, me rendant à l'école du dimanche, je fus arrêté par un petit garçon qui me dit : « O monsieur, George H. est très malade ; voudriez-vous venir le voir ? »

Je promis d'y aller. A l'école nous recommandâmes George au Seigneur, puis je me rendis près de lui, accompagné de l'une des monitrices.

La mère de Georges vint nous ouvrir. Elle nous dit qu'il avait perdu connaissance, que depuis plusieurs jours il ne reconnaissait personne et qu'il ne voyait plus. « Oh monsieur ! » dit la pauvre mère en pleurant, « le médecin a dit qu'il ne peut vivre plus de deux ou trois jours ! »

George n'avait que neuf ans ; il s'appliquait beaucoup à l'école et était déjà bien avancé pour son âge.

Pauvre petit ! Combien nous souffrions de l'entendre respirer péniblement ! Nos cœurs étaient navrés de voir sa figure, autrefois si rayonnante à nos services pour les enfants, et maintenant si changée. De silencieuses prières s'élevaient de nos cœurs pour lui.

Il avait été un de nos meilleurs élèves à l'école du dimanche. Je me rappelais le jour où, trois ans auparavant, n'étant encore qu'un petit garçon de six ans, il était venu se faire inscrire. Et dix mois après, l'école étant terminée, il était resté pour me dire : « Je voudrais en savoir plus touchant Jésus. » La conversation avait été bénie ; George comprit et crut ce jour-là, l'amour de Jésus pour lui, et comment ce précieux Sauveur l'avait sauvé et lavé de tous ses péchés.

La parole de Dieu dit : « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits » (Matthieu VII, 20) ; et George, par la grâce et la miséricorde du Seigneur, montrait dans sa vie et sa conduite, la puissance vivifiante de Christ. Oh ! qu'il serait à désirer qu'il y en eût davantage de ces petits soldats de Christ ! En êtes-vous un, mon jeune lecteur ?

Ces pensées traversaient mon esprit, tandis que j'étais près du lit de ce faible agneau de Christ.

La monitrice qui m'accompagnait s'efforça de parler à l'enfant, mais à toutes ses questions, il n'y avait aucune réponse : aucun signe qui indiquât qu'il reconnût personne.

— Mon chéri, lui dit-elle, est-ce que tu souffres ?

Point de réponse, mais un faible gémissement.

— M. R. est venu te voir. Te souviens-tu de M. R. ?

Pas un mot ne sortit de ses lèvres. Alors je dis à la jeune dame :

— Demandez-lui s'il connaît Jésus ?

Elle prit la petite main de George dans la sienne, et lui dit :

— Mon chéri, sais-tu ce que Jésus a fait pour toi ?
Sa figure s'illumina, et il dit lentement, mais distinctement : — « Il est mort pour moi. »

Sa mère ne put retenir sa surprise ; mais ce furent les seules paroles intelligibles qu'il prononça jusqu'au moment où, le mercredi matin, il s'en alla vers Celui qui l'avait aimé, qui était mort pour lui, et lui avait préparé une place là-haut, dans la maison du Père.

Quel témoignage de la grâce du Seigneur ! George connaissait Jésus, et la personne du Sauveur était devant lui à cette heure de souffrance. « Il est mort pour moi ! » La pensée de cet amour subsistait quand toute autre chose s'était évanouie. Il ne pouvait plus reconnaître même sa mère ; mais il connaissait Jésus, et c'était pour l'éternité. Oh ! quelle douceur dans ce nom de Jésus ! Mon cher jeune lecteur, le connaissez-vous, l'appréciez-vous, pouvez-vous dire avec un cœur profondément pénétré de l'amour de Jésus : « Il est mort pour moi » ?

Qu'il est doux, ton nom, ô Jésus !
Toi, ma seule espérance.
Qui croit en Toi n'est pas confus :
Précieuse assurance !

Ta grâce demeure à jamais,
Sûre ainsi que ta vie :
Sur elle se fonde ma paix,
En toi je me confie.

Bientôt je verrai dans les cieux
Ta radiieuse face ;
Ton amour, Sauveur précieux !
Là me garde une place.



Entretiens sur le Livre des Nombres.

LE BON PAYS MÉPRISÉ

(Chapitres XIII, XIV)

SOPHIE. — Tu m'as dit, maman, qu'après le péché de Marie et d'Aaron, les enfants d'Israël allèrent camper au désert de Paran. Étaient-ils encore bien loin du pays de Canaan ?

LA MÈRE. — Non, mon enfant, ils en étaient tout près. Et l'Éternel dit à Moïse : « Envoie des hommes pour reconnaître le pays de Canaan que je donne aux enfants d'Israël. Vous enverrez un homme de chaque tribu. » Ainsi Moïse choisit douze hommes pour les envoyer. Je te dirai le nom de deux d'entre eux. L'un était Caleb, de la tribu de Juda ; l'autre, de la tribu d'Éphraïm, était Josué, le serviteur de Moïse.

SOPHIE. — Que devaient-ils faire dans le pays de Canaan ?

LA MÈRE. — Moïse leur dit : « Vous verrez quel est ce pays-là, et quel est le peuple qui l'habite ; s'il est fort ou faible ; s'il est en petit ou en grand nombre ; s'il habite dans des tentes ou des villes closes. Vous verrez si le pays est bon ou mauvais, si le terroir est gras ou maigre, s'il y a des arbres ou non. Ayez bon courage, et prenez du fruit du pays. » C'était alors le temps des premiers raisins.

SOPHIE. — Mais, chère maman, n'étaient-ils pas sûrs que Dieu voulait leur donner un bon pays ?

LA MÈRE. — Certainement, car il le leur avait dit. Dieu voudrait-il donner quelque chose de mauvais à son peuple ? Mais si l'Éternel dit à Moïse d'envoyer ces hommes pour examiner le pays, c'est que les enfants d'Israël l'avaient demandé, comme nous le lisons dans un autre livre de la Bible. Il y avait de l'incrédulité dans leur cœur. Ils ne se fiaient pas à la parole de l'Éternel, et l'Éternel consent à ce qu'ils s'assurent par leurs yeux que c'était un excellent pays.

SOPHIE. — C'est certainement ce que trouvèrent les hommes que Moïse avait envoyés, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Tu vas le voir. Ils parcoururent le pays, et arrivèrent à une ville nommée Hébron. Là ils virent des géants, fils d'un homme nommé Hanak. Te rappelles-tu que nous avons déjà parlé de Hébron dans l'histoire d'Abraham, quand il était étranger au pays de Canaan, et que Sara sa femme venait de mourir ?

SOPHIE. — Oui, maman. C'est là qu'il acheta une pièce de terre avec une caverne, pour y enterrer Sara. C'est là aussi qu'il fut enterré par ses deux fils Isaac et Ismaël.

LA MÈRE. — C'est bien cela. De là, les douze hom-

mes allèrent dans une riche vallée, où ils coupèrent un sarment de vigne avec une grappe si lourde qu'ils étaient deux à la porter avec une perche.

SOPHIE. — Quelle grappe magnifique. Ils pouvaient être sûrs que le pays était bon.

LA MÈRE. — Oui ; c'était un exemple de la richesse du pays que l'Éternel donnait à son peuple. Les envoyés d'Israël appelèrent cet endroit Nahal Escol, c'est-à-dire la vallée de la grappe. Ils cueillirent aussi des figes et des grenades pour les apporter à leurs frères.

SOPHIE. — Restèrent-ils bien longtemps ?

LA MÈRE. — Quarante jours, après lesquels ils revinrent vers les enfants d'Israël et leur montrèrent les magnifiques fruits du pays, en disant : « Véritablement, c'est un pays décollant de lait et de miel. »

SOPHIE. — Cela montrait bien aux enfants d'Israël que Dieu ne les avait pas trompés. Je pense qu'ils se sentirent tout encouragés et prêts à entrer dans ce bon pays.

LA MÈRE. — Hélas ! non, Sophie ; tout le contraire arriva à cause de leur incrédulité. Ils avaient mis en doute la bonté de l'Éternel, maintenant ils n'eurent pas confiance en sa puissance. Les envoyés ajoutèrent : « Il y a seulement ceci : que le peuple est robuste, les villes sont fortifiées et très grandes ; nous y avons aussi vu des géants, enfants de Hanak. »

SOPHIE. — C'était vrai, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, mais en parlant ainsi, ils cherchaient à effrayer et à décourager le peuple. Josué ni Caleb ne partageaient point leur incrédulité et leur lâcheté, et Caleb dit : « Montons hardiment, et possédons ce pays-là, car certainement nous serons les plus forts. »

SOPHIE. — Oh ! le brave Caleb ! Il avait confiance en Dieu,

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et c'est là le secret de la force. Mais les autres hommes dirent : « Nous ne saurions monter contre ce peuple-là ; car il est plus fort que nous. Tous ceux que nous y avons vu sont des gens de haute stature. Nous y avons aussi vu des géants, et nous ne paraissions auprès d'eux que comme des sauterelles. »

SOPHIE. — Oh ! maman ; j'espère bien que les enfants d'Israël n'écouteront pas ces méchants hommes. N'avaient-ils pas avec eux l'Éternel qui les avait délivrés de Pharaon et les avait fait passer à travers la mer Rouge ? L'Éternel était plus fort que les géants.

LA MÈRE. — Oui, c'est bien là ce qu'ils auraient dû penser, et c'est ce que nous devrions toujours penser devant les difficultés. Pour Dieu il n'y a pas de difficultés : toutes choses lui sont possibles *. Mais les pauvres enfants d'Israël oublièrent l'Éternel pour ne voir que les géants et les villes fortes. Tout le peuple se mit à jeter des cris et à pleurer et à murmurer contre Moïse et Aaron : « Plût à Dieu, » disaient-ils, « que nous fussions morts dans ce désert ou en Égypte ! Pourquoi l'Éternel nous a-t-il conduits vers ce pays-là pour y tomber par l'épée ? Nos femmes et nos petits enfants seront en proie. Ne nous vaudrait-il pas mieux retourner en Égypte ? » Et ils ajoutèrent : « Établissons-nous un chef et retournons en Égypte. »

SOPHIE. — Oh ! maman, c'est affreux ! Quelle ingratitude de leur part ! Ils oublient tout ce que Dieu a fait pour eux, et ils l'accusent de vouloir leur malheur. Et puis ils rejettent Moïse qui avait été si bon pour eux et veulent aller se remettre en esclavage.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, c'est là où conduit

* Marc X, 27.

l'incrédulité. Tel est le méchant cœur de l'homme ; il doute toujours de la bonté de Dieu et de sa puissance.

SOPHIE. — Que fit Moïse ? Ne fût-il pas extrêmement affligé ?

LA MÈRE. — Certainement ; mais que pouvait-il faire ? Dans leur douleur, Moïse et Aaron tombèrent sur leurs faces devant le peuple. Alors Josué et Caleb, extrêmement attristés, mais remplis de hardiesse, déchirèrent leurs vêtements, et seuls contre tout ce peuple, ils dirent : « Le pays par lequel nous avons passé, est un fort bon pays. Si nous sommes agréables à l'Éternel, il nous fera entrer en ce pays-là et nous le donnera. Seulement ne soyez point rebelles contre l'Éternel, et ne craignez point le peuple de ce pays-là, car leur protection s'est retirée de dessus eux, et l'Éternel est avec nous. »

SOPHIE. — Qu'ils étaient courageux et que j'aime ces deux hommes ! Ils avaient confiance en l'Éternel, et ils n'avaient pas peur, eux. Mais est-ce que le peuple ne les écouta pas ?

LA MÈRE. — Loin de là ; toute l'assemblée parla de les lapider.

SOPHIE. — Mais, maman, l'Éternel ne vint-il pas au secours de Moïse, d'Aaron, de Josué et de Caleb ?

LA MÈRE. — La gloire de l'Éternel apparut à tous les enfants d'Israël sur le tabernacle d'assignation, et il dit à Moïse : « Jusqu'à quand ce peuple me méprisera-t-il ? Jusqu'à quand ne me croira-t-il pas ? Je le détruirai ; et je te ferai devenir un peuple plus grand et plus fort qu'il n'est. »

SOPHIE. — Les Israélites l'auraient bien mérité ; est-ce que Moïse n'eut pas le désir de devenir ainsi le père d'un grand peuple ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Moïse ne pensait point du tout à lui-même. Il n'avait à cœur que la gloire

de l'Éternel et le bien du peuple qu'il aimait malgré toute sa méchanceté. Tu le verras par ce qu'il répondit à l'Éternel : « Mais les Égyptiens, » dit-il, « en entendront parler (car par ta force tu as fait monter ce peuple du milieu d'eux), et ils le diront aux habitants de ce pays, qui ont entendu que toi, ô Éternel, tu étais au milieu de ce peuple, que tu te faisais voir face à face, que ta nuée se tenait sur eux, et que tu marchais devant eux dans une colonne de nuée, le jour, et dans une colonne de feu, la nuit. Quand tu auras fait mourir tout ce peuple, ils diront : Parce que l'Éternel ne pouvait pas faire entrer ce peuple au pays qu'il avait juré de leur donner, il les a fait mourir au désert. Je te prie donc maintenant que la puissance du Seigneur soit magnifiée, comme tu as parlé, disant : L'Éternel est lent à la colère et grand en bonté, pardonnant l'iniquité et la transgression. Pardonne, je te prie, l'iniquité de ce peuple, selon la grandeur de ta bonté, comme tu as pardonné à ce peuple depuis l'Égypte jusqu'ici. »

SOPHIE. — Quelle belle prière, maman ! Moïse oublie encore tout ce que le peuple a dit contre lui.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Moïse vivait près de Dieu. Il connaissait ses pensées, l'aimait et se confiait en Lui de tout son cœur. Aussi il ne veut pas que les autres peuples puissent rien dire contre la gloire et le nom de l'Éternel, et pour implorer sa miséricorde et sa patience envers le peuple, il s'appuie sur ce que Dieu même a dit. Oh ! combien Moïse est ainsi plus heureux que s'il avait pensé à lui-même. Aussi Dieu apprécie-t-il son cher serviteur, il a égard à sa prière et il lui répond : « J'ai pardonné selon ta parole. » Quelle gloire pour Moïse.

SOPHIE. — Le peuple devait bien trembler en attendant d'apprendre cette bonne nouvelle ?

LA MÈRE. — Dieu lui pardonnait, mon enfant ; il

L'avait dit ; cependant, à l'égard de son gouvernement, sa gloire devait être maintenue. Il ne peut tenir le coupable pour innocent, et c'est pourquoi Dieu ajoute : « Quant à tous ces hommes qui ont vu ma gloire et les signes que j'ai faits en Égypte et au désert, et qui m'ont tenté par dix fois et n'ont pas obéi à ma voix, ils ne verront pas le pays. Mais parce que mon serviteur Caleb a été animé d'un autre esprit et a persévéré à me suivre, je le ferai entrer au pays où il a été, et sa postérité le possédera en héritage. »

SOPHIE. — Et Josué, maman, ne devait-il pas aussi entrer au pays ?

LA MÈRE. — Sans doute, Sophie, mais comme conducteur du peuple. Après cela, l'Éternel ajouta : « Retournez demain en arrière, et reprenez le chemin de la mer Rouge. »

SOPHIE. — Dieu voulait-il donc les faire retourner en Égypte ?

LA MÈRE. — Non, mon enfant, cela n'était pas possible, mais l'Éternel dit à Moïse et à Aaron qu'il ferait à ces hommes incrédules suivant qu'ils avaient parlé, et que tous ceux qui avaient été dénombrés depuis l'âge de vingt ans et au-dessus et qui avaient murmuré, mourraient dans le désert, excepté Josué et Caleb. L'Éternel dit aussi qu'il ferait entrer dans le pays justement leurs petits enfants desquels ils avaient dit qu'ils seraient en proie, mais que pour eux ils erreraient dans le désert durant quarante ans jusqu'à ce qu'ils fussent tous morts. Et pour leur faire voir immédiatement l'effet du jugement de Dieu, les dix hommes qui avaient décrié le pays furent frappés de mort devant l'Éternel.

SOPHIE. — Leurs petits enfants avec Josué et Caleb n'entrèrent pourtant pas tout de suite dans le pays ?

LA MÈRE. — Non ; ils restèrent dans le désert et

souffrirent ainsi du péché du peuple. Mais ils apprirent à connaître dans le désert, durant ces quarante années, les soins merveilleux de l'Éternel, étant nourris, abreuvés et protégés par Lui *.

SOPHIE. — Je pense que les enfants d'Israël furent bien attristés en entendant ce que Moïse leur annonça de la part de l'Éternel.

LA MÈRE. — En effet ; ils menèrent un fort grand deuil, mais leur cœur n'était pas réellement humilié, ni soumis, ni attristé d'avoir déshonoré Dieu. Le lendemain, s'étant levés de bon matin, ils dirent : « Nous monterons au lieu dont l'Éternel a parlé, car nous avons péché. »

SOPHIE. — N'avaient-ils pas raison de vouloir réparer leur faute ?

LA MÈRE. — Ce n'était pas la réparer, mais l'aggraver par une désobéissance, car l'Éternel ne leur avait pas dit de faire cela, tout au contraire. Ils auraient dû se soumettre au châtement que Dieu leur infligeait et rentrer au désert. Aussi Moïse leur dit-il : « Pourquoi transgressez-vous le commandement de l'Éternel ? Cela ne réussira pas. Ne montez pas, car l'Éternel n'est pas au milieu de vous. Vous serez battus par vos ennemis. » C'est comme s'il leur avait rappelé les propres paroles de leurs envoyés : Ce peuple est plus fort que nous.

SOPHIE. — Est-ce qu'ils crurent Moïse, cette fois ?

LA MÈRE. — Hélas ! non. Ils furent aussi incroyables qu'auparavant. Ils s'obstinèrent à aller contre les ennemis, mais l'arche de l'alliance de l'Éternel et Moïse ne bougèrent point du camp. Alors les pauvres Israélites firent la triste expérience que seuls ils n'avaient aucune force. Ils furent battus et mis en déroute.

* Lisez Deutéronome VIII.

SOPHIE. — Je vois, maman, que Dieu n'est avec nous que si nous sommes obéissants.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, mais avec Lui nous sommes toujours plus que vainqueurs.

Le royaume de l'Homme qui fut autrefois rejeté

(Suite et fin de la page 118)

Voyons maintenant ce que sera le peuple d'Israël lui-même sous le règne du Seigneur. Vous savez, mes enfants, qu'au temps de Roboam, fils de Salomon, dix tribus se séparèrent et formèrent le royaume d'Israël. Elles furent emmenées en captivité par le roi d'Assyrie, à cause de leur idolâtrie, et jamais ne rentrèrent dans leur terre. Où se trouvent-elles ? On l'ignore, mais Dieu le sait : il saura les retrouver et les ramènera dans leur pays, et là elles seront de nouveau réunies à Juda sous la domination du même Roi, Jésus, fils de David.

Le pays qu'habiteront les douze tribus sera beaucoup plus étendu qu'il n'a jamais été, et sera partagé entre elles. Les villes seront rebâties ; une population nombreuse les remplira. On y vivra dans une paix profonde. Partout on entendra les chants de l'allégresse ; la voix des jeunes gens et des jeunes filles retentira en accents joyeux et les places seront remplies d'enfants jouant ensemble ; et chacun se reposera sous sa vigne et sous son figuier. Quel tableau de paix et de bonheur, sans aucun sujet de crainte de la part d'aucun ennemi !

La terre sera alors d'une fertilité extraordinaire, car il n'y aura plus de malédiction. L'Éternel répan-

dra d'en haut sa bénédiction, et ainsi s'accompliront ces paroles d'un Psaume : « Tu couronnes l'année de ta bonté, et les sentiers distillent la graisse. Ils distillent sur les pâturages du désert, et les collines se ceignent d'allégresse. Les prairies se revêtent de menu bétail, et les plaines sont couvertes de froment ; elles poussent des cris de triomphe : oui, elles chantent. » Et ailleurs, pour montrer la succession non interrompue des récoltes, le prophète dit : « Le laboureur atteindra le moissonneur, et celui qui foule les raisins atteindra celui qui jette la semence ; et les montagnes distilleront le moût, et tous les cotéaux en découleront. » Plus de famine, plus de disette, sous ce règne du Seigneur.

Écoutez encore, mes enfants, un fait bien remarquable qui caractérisera cette époque bienheureuse : les bêtes sauvages elles-mêmes auront perdu leur férocité. Deux fois, le prophète Ésaïe le dit : « Le loup demeurera avec l'agneau, et le léopard gitera avec le chevreau ; le veau et le lionceau, et le bétail qu'on engraisse, seront ensemble, et un petit enfant les conduira. La jeune vache paîtra avec l'ourse, leurs petits giteront ensemble, et le lion mangera du foin comme le bœuf. Et l'enfant qui tette s'ébattra sur le trou de l'aspic, et l'enfant qu'on sèvre mettra sa main au trou du basilic. » Sous la domination du Seigneur, le dernier Adam, il en sera dans la création comme aux jours d'Éden, avant que le premier Adam n'eût péché. Ne sera-ce pas merveilleux ? Mais cela ne conviendra-t-il pas bien à la présence de Celui qui est venu pour détruire les œuvres du diable ?

Vous rappelez-vous la vie extraordinairement longue des patriarches avant le déluge ? Elle atteignait presque à mille ans. Il en sera de même durant le règne du Seigneur. Écoutez encore ce que dit à ce sujet le

prophète Ésaïe : « Je m'égayerai donc sur Jérusalem, et je me réjouirai sur mon peuple, et on n'y entendra plus de voix de pleurs, ni de voix de clameurs. Il n'y aura plus désormais aucun enfant né depuis peu de jours, ni aucun vieillard qui n'accomplisse ses jours, car celui qui mourra âgé de cent ans sera encore jeune; mais le pécheur âgé de cent ans sera maudit. Ils ne bâtiront pas des maisons pour qu'un autre y habite; ils ne planteront pas des vignes pour qu'un autre en mange le fruit; car les jours de mon peuple seront comme les jours des arbres, et mes élus perpétueront le travail de leurs mains. » Vous voyez donc que la mort ne frappera que le pécheur obstiné, et n'eût-il que cent ans, il sera encore jeune; mais que la règle sera la vie et non la mort, puisqu'on ne laissera pas son bien à d'autres, comme il arrive maintenant, et qu'il n'y aura plus de pleurs de deuil. Y aura-t-il donc encore des pécheurs? demanderez-vous. Hélas! le cœur de l'homme n'aura pas été changé; on aura besoin, comme maintenant, du salut par le sang de Christ; mais la justice régnera et, chaque matin, nous dit un Psaume, le Roi retranchera du pays le méchant, c'est-à-dire celui qui volontairement ne voudra pas se soumettre à son autorité.

A cette époque de gloire, il y aura encore sur la terre des nations diverses avec leurs gouvernements et leurs rois. Mais entre tous ces peuples, les pauvres Juifs, depuis si longtemps méprisés et persécutés, occuperont le premier rang, comme le dit Moïse : « Il sera à la tête et non à la queue. » Les rois et les nations rechercheront leur alliance en disant : « Nous irons avec vous, car nous avons entendu que Dieu est avec vous. » Comme le dit un autre prophète, en parlant à Jérusalem : « Les fils des étrangers rebâtiront tes murailles, et leurs rois seront employés à ton service. Tes portes seront continuellement ou-

vertes ; elles ne seront fermées ni nuit ni jour, afin que les forces des nations te soient amenées, et que leurs rois y soient conduits. Car la nation et le royaume qui ne te serviront point périront. Même les enfants de ceux qui t'auront affligée, viendront vers toi en se courbant ; et tous ceux qui te méprisaient, se prosterneront à la plante de tes pieds, et t'appelleront la ville de l'Éternel, la Sion du Saint d'Israël. Au lieu que tu as été délaissée et haïe, je te mettrai dans une élévation éternelle, et ta joie sera de génération en génération. »

Telle sera la gloire de la nation d'Israël ; « aux derniers jours, la montagne de la maison de l'Éternel sera affermie au sommet des montagnes, et elle sera élevée au-dessus des coteaux. »

Mais Israël, au milieu duquel habitera le Seigneur, ne sera pas seulement honoré par les nations, et une cause de bénédictions matérielles pour elles. Il sera aussi employé pour la bénédiction spirituelle des peuples. D'Israël, il est dit : « Tous les enfants seront enseignés de l'Éternel, » « et quant à ton peuple, ils seront tous justes ; » la loi de Dieu sera au dedans d'eux, écrite dans leur cœur ; ils connaîtront tous l'Éternel. De cette nation bénie sortiront des messagers qui iront de lieu en lieu annoncer la gloire de l'Éternel. Ce seront les missionnaires d'alors, et, par leur moyen, la connaissance de l'Éternel remplira toute la terre, comme le fond de la mer est couverte par les eaux.

Ainsi, mes enfants, toutes les nations du monde participeront aussi à la bénédiction apportée par la présence de Jésus. C'est ce que dit Dieu par la bouche du prophète Ésaïe, en parlant de la gloire du Seigneur : « C'est peu de chose que tu me sois serviteur pour rétablir les tribus de Jacob et pour délivrer les captifs d'Israël ; c'est pourquoi je t'ai donné pour lumière

aux nations, afin que tu sois mon salut jusqu'aux bouts de la terre. Ainsi a dit l'Éternel, le Rédempteur, le Saint d'Israël, à la personne méprisée, à celui qui est abominable dans la nation, au serviteur de ceux qui dominent : Les rois le verront et se lèveront, et les principaux aussi, et ils se prosterneront devant Lui. » Voilà, mes enfants, quelle sera la gloire de Jésus de Nazareth.

Et quel sera l'effet de la prédication des missionnaires juifs ? L'idolâtrie disparaîtra de la surface de la terre, et tous les peuples reconnaîtront et adoreront l'Éternel, le vrai Dieu. « Venez, » diront les peuples, « montons à la montagne de l'Éternel, à la maison du Dieu de Jacob ; et il nous instruira de ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers ; car la loi sortira de Sion, et la parole de l'Éternel sortira de Jérusalem. » « Ainsi plusieurs peuples et de puissantes nations viendront rechercher l'Éternel des armées à Jérusalem et y supplier l'Éternel. » « Depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant, son nom sera grand parmi les nations. »

Alors s'accomplira la promesse faite à Abraham : Toutes les nations de la terre seront bénies en ta semence. Or la semence d'Abraham, c'est-à-dire sa postérité, c'est Christ.

D'ailleurs, mes enfants, le Seigneur Jésus n'est pas seulement le Christ, fils de David, roi d'Israël, et la semence d'Abraham. Il est aussi le Fils de l'homme, et comme tel, il reçoit un empire qui doit s'étendre sur toute la terre ; toutes choses dans la création sont mises sous ses pieds, afin qu'il domine et répande la bénédiction sur tout. Le prophète Daniel, après que Dieu lui eut montré les quatre grands empires qui devaient se succéder sur la terre, dit : « Je regardais encore dans les visions de la nuit, et voici comme le Fils de l'homme, qui venait avec les

nuées des cieux ; et il vint jusqu'à l'Ancien des jours et se tint devant Lui. Et il lui donna la seigneurie, et l'honneur et le règne : et tous les peuples, les nations et les langues le serviront : sa domination est une domination éternelle qui ne passera point, et son règne ne sera point dissipé. » Tel sera l'empire du Fils de l'homme autrefois méprisé et crucifié, et c'est pourquoi nous avons vu que son front porte plusieurs diadèmes, et qu'il porte le titre de Roi des rois, et Seigneur des seigneurs.

Mais combien son règne sera différent de celui de ces grands conquérants qui ont ensanglanté et dévasté la terre ! « Voici, » est-il dit de lui, « un Roi régnera en justice, et les princes présideront avec équité. Et ce personnage sera comme le lieu auquel on se retire à couvert du vent, et comme un asile contre la tempête ; comme sont les ruisseaux d'eaux dans un pays sec, et l'ombre d'un gros rocher en une terre altérée. » La justice pour faire droit à chacun, la protection, le rafraîchissement et le repos, oh ! ce sera toujours le même Jésus qui disait : « Venez à moi, et je vous soulagerai. »

Et il sera aussi Roi de paix. « Il exercera le jugement parmi les nations et reprendra plusieurs peuples : ils forgeront de leurs épées des hoyaux, et de leurs hallebardes des serpes ; une nation ne lèvera plus l'épée contre l'autre, et elles ne s'adonneront plus à la guerre. Mais chacun s'assiéra sous sa vigne et sous son figuier, et il n'y aura personne qui les épouvante. »

Tel sera le règne du Seigneur, mes enfants, et cette période de paix, de bonheur, de bénédiction, où les soupirs de la création auront cessé, durera mille ans. C'est en la voyant d'avance, que le Psalmiste s'écrie : « L'Éternel règne ; que la terre s'égayé, que les îles nombreuses se réjouissent ! Dites parmi

les nations : L'Éternel règne ! Aussi le monde est affermi, il ne sera pas ébranlé. Il exercera le jugement sur les peuples avec droiture. Que les cieus se réjouissent, et que la terre s'égaye ; que la mer bruie, et tout ce qui la remplit ; que les champs se réjouissent et tout ce qui est en eux ! Alors tous les arbres de la forêt chanteront de joie, devant l'Éternel ; car il vient ; car il vient pour juger la terre : il jugera le monde avec justice, et les peuples selon sa fidélité. »

Et nous, mes enfants, nous pouvons répéter ces versets du cantique :

Tout mon cœur s'enflamme
Lorsque je te vois,
Des yeux de mon âme,
O grand Roi des rois !
Régner en puissance
Sur tout l'univers,
Et, par ta présence,
Briser tous les fers.

Ta tendresse extrême
Remplira les cœurs
Des saints, dont toi-même
Essuiras les pleurs.
Aux aimables rives
L'Agneau les paîtra,
Le fleuve d'eaux vives
Les abreuvera.

Seigneur ! quand sera-ce
Que ces temps heureux
Où luira ta face
Comblent nos vœux ?
Ton épouse crie :
« Viens, Prince de paix !
» Viens, Prince de vie,
» Régner à jamais ! »



Repentance sur le lit de mort

Je désire placer devant vous ce récit véritable, mes jeunes amis, pour vous montrer combien il est dangereux de renvoyer la conversion au moment de la mort, même quand on serait assuré d'avoir sa pleine connaissance.

J'étais, dit l'auteur du récit, un jeune garçon d'environ quatorze ans, lorsqu'un dimanche j'entendis le pasteur dire à peu près ces paroles :

« Mes frères, ce matin, juste avant le service, je fus appelé auprès d'une pauvre femme, membre de cette congrégation, et qui était mourante. Je lui parlai très sérieusement de son âme, et elle écouta avec grande attention. Quand je lui montrai le danger de rencontrer Dieu sans être pardonnée, elle implora sa miséricorde, et peu d'instant après elle expira. Je crois qu'elle fut exaucée et pardonnée, et qu'elle est allée au ciel. »

Je puis ne pas rapporter les paroles expresses du prédicateur, mais l'impression qu'elles me laissèrent fut qu'un homme pouvait vivre comme il lui plaisait, et que, pourvu que sur son lit de mort *il implorât la miséricorde de Dieu*, il serait pardonné et irait au ciel. Encore assis dans le temple, je me dis : « C'est comme cela que je veux faire, et, en attendant, je jouirai de la vie. » Et c'est ce que je fis en effet, prenant part à tous les plaisirs qui se présentaient devant moi. Quand quelque avertissement sérieux m'était adressé et que l'on plaçait sous mes yeux la possibilité d'être jeté en enfer, j'étais tout à fait choqué et je me disais : « Non, non ; *j'implorerai la miséricorde de Dieu sur mon lit de mort.* »

Les années s'écoulèrent ; j'entrai dans l'armée, et

en 1870 je fus envoyé aux Indes avec mon régiment. Je menais une vie d'insouciance et d'indifférence à l'égard de Dieu, m'efforçant d'oublier l'éternité qui était devant moi. Cependant, je ne pouvais empêcher cette pensée de monter parfois dans mon cœur : « Quelle sera la fin d'une telle vie ? » Mais Satan aussitôt me fournissait cette réponse : « Sur mon lit de mort, je crierai à Dieu. »

J'aimais beaucoup la chasse, et toutes les fois que j'en avais le temps, j'y allais avec mes amis. Durant la première année de mon séjour dans les Indes, j'obtins un congé de quelques jours. Je partis pour me livrer à mon divertissement favori, mais ayant été mouillé pendant la chasse, je retournai dans mon quartier, atteint d'une maladie violente.

Je demeurais alors dans la même maison qu'un des médecins de l'armée avec lequel j'étais intimement lié. Il vint me voir pour me prescrire quelque médicament convenable à mon état, mais je m'aperçus qu'en me regardant, son air devenait très sérieux, et je lui dis :

— Que pensez-vous de mon état, G. ? Dites-moi franchement si vous croyez que je vais mourir. Je désire le savoir.

Avec quelque hésitation, G. me dit :

— Pour vous dire la vérité, je crois que vous êtes si mal, que si dans une heure il n'y a pas un mieux décidé, vous serez probablement mort dans deux ou trois heures.

— Merci, répondis-je. Maintenant, veuillez me laisser seul et revenez me voir dans une heure.

G. sortit. « Le temps auquel j'ai si souvent pensé, est venu, » dis-je en moi-même. « C'est le moment pour moi d'implorer la miséricorde de Dieu. »

J'avais regardé à ma montre quand G. me quitta. Après être resté tranquille durant quelques minutes

pour recueillir mes pensées, je regardai l'heure. Un quart d'heure avait déjà passé. Je fus saisi, mais me répétant : « Maintenant, il me faut implorer Dieu, » je me recouchai.

Mes pensées s'envolèrent vers ma famille en Angleterre ; je me demandai ce que diraient ceux que j'aimais quand ils apprendraient ma mort, puis je regardai de nouveau ma montre. Il ne me restait que vingt minutes ! Dans ma profonde détresse, j'essayai de penser comment il fallait s'adresser à Dieu pour implorer sa miséricorde, mais rien ne me venait. Je retombai sur mon oreiller, et saisi d'horreur je vis que la faiblesse produite par ma maladie était telle que je ne pouvais suffisamment recueillir mes pensées pour m'adresser à Dieu.

Je pus encore une fois regarder à ma montre. Il restait encore deux ou trois minutes avant que l'heure fût écoulée. Je pensai que bientôt je perdrais conscience de moi-même. Dans un effort désespéré, je me mis à genoux, et j'essayai comme dernière ressource de dire la prière du Seigneur. Je commençai : « Notre Père, qui es.... » mais ce fut tout ce que je pus dire. J'étais trop malade pour me rappeler ce qui suivait, et je retombai sur mon lit, plein d'angoisse, pleinement convaincu que *c'était trop tard d'implorer la miséricorde de Dieu sur mon lit de mort.*

Il plut à Dieu, dans sa grâce, de me rendre la santé et les forces. Quelques années après je retournai en Angleterre. Me trouvant une fois à la campagne, je fus invité à assister à une prédication de l'Évangile. J'y entendis annoncer un salut plein et gratuit. Le prédicateur, un de mes parents, insista sur ce point, que « Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, » et que si quelqu'un vient à Christ comme pécheur, croyant en Lui et se confiant en Lui, à l'instant même Christ le reçoit, quelque

coupable et vil qu'il soit, et qu'il lui donne la vie éternelle. « Maintenant, » s'écria-t-il en terminant, « maintenant est le temps favorable. »

Soudain, mon esprit fut traversé par cette pensée : « Quelle folie de tarder pour accepter cet appel si plein d'amour ! » Par grâce, je vins à Christ en ce moment, et depuis j'ai joui de la certitude de mon salut parfait pour le temps et pour l'éternité.

Cher jeune lecteur, le même salut t'est gratuitement offert ; tu es invité à venir puiser l'eau de la vie.

Après avoir lu cette histoire, oserais-tu risquer le salut de ton âme immortelle en attendant, pour venir à Christ, d'être atteint par la maladie ou couché sur ton lit de mort ?

« C'EST MAINTENANT LE TEMPS AGRÉABLE ; C'EST MAINTENANT LE JOUR DU SALUT. »

« AUJOURD'HUI, SI VOUS ENTENDEZ SA VOIX, N'ENDURCISSEZ PAS VOS CŒURS. »

Viens à Jésus, il t'appelle,
Il t'appelle AUJOURD'HUI !
Trop longtemps tu fus rebelle :
AUJOURD'HUI, viens à Lui.

Il pardonne, il pardonne,
Il pardonne AUJOURD'HUI,
Reçois le salut qu'il donne :
AUJOURD'HUI, viens à Lui.

« Voilà ce qu'il me faut. »

Un pauvre Hindou, tourmenté dans sa conscience, désirait savoir comment ses péchés pourraient être effacés. Il alla vers l'un des prêtres de sa religion, qui, ne connaissant pas lui-même Dieu, ni la voie

de la paix et de la miséricorde, dit au pécheur que ses souffrances seules pouvaient effacer ses péchés ; et voici le cruel supplice qu'il lui indiqua comme devant apaiser sa conscience troublée : « Otez vos sandales, » lui dit-il, « plantez-y des pointes de fer, puis en marchant avec ces sandales, vous ferez quatre cent quatre-vingts milles (160 lieues), et vos péchés seront effacés. »

Que le cœur de l'homme est cruel, n'est-ce pas ? Et quelle est sa folie de croire que le cœur de Dieu est semblable au sien ! Il n'en est pas ainsi, béni soit-il ! Dieu eut compassion du pauvre Hindou, et le fleuve de sa miséricorde coula vers lui, même dans ce pays de ténèbres. Il ne faisait que commencer son terrible voyage, quand la douleur et la fatigue l'obligèrent à s'arrêter sous un arbre. Dieu avait vu les pieds saignants du pauvre patient et son cœur troublé et accablé sous le poids de ses péchés, et il lui envoya son message de grâce au lieu même où il était assis.

Un missionnaire vint sous le même arbre, et se mit à annoncer l'évangile à ceux qui se trouvaient là. Son texte était : « Le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de tout péché. » (1 Jean I, 7.) Le pauvre et ignorant Hindou écouta et Dieu lui ouvrit l'intelligence et le cœur, de sorte que le missionnaire n'avait pas fini, qu'il se leva et s'écria : « *Voilà ce qu'il me faut ; c'est ce dont j'avais besoin ;* » et ôtant aussitôt ses sandales, il les jeta loin.

Chers amis, vous avez entendu parler souvent de Jésus mort pour vos offenses, et dont le sang purifie parfaitement de tout péché ; avez-vous dit comme l'Hindou : « *Voilà ce qu'il me faut,* » et avez-vous saisi pour vous-mêmes la grâce qui apporte le salut ?

Entretiens sur le Livre des Nombres.

LA RÉBELLION DE CORÉ

(Chapitres XV, XVI)

LA MÈRE. — Nous avons vu la dernière fois, ma chère Sophie, comment le peuple que l'Éternel avait choisi, se rebella contre Lui et méprisa le bon pays ; ce que je veux te dire aujourd'hui, en premier lieu, te montrera qu'en dépit de tout, Dieu reste le même dans ses desseins de grâce. Il avait dit : « Je ferai entrer vos petits enfants dans le pays que vous avez méprisé, et Josué et Caleb y entreront aussi ; » et maintenant il dit à Moïse : « Parle aux enfants d'Israël et leur dis : Quand vous serez *entrés* au pays où vous devez demeurer, lequel je vous donne. »

SOPHIE. — Je pense, maman, que Dieu voulait ainsi leur donner la certitude qu'il leur avait pardonné, et qu'il les amènerait certainement dans ce pays.

LA MÈRE. — Oui ; et ce qu'il dit à Moïse pour eux montre envers eux la plus grande grâce. Il lui dit : « Quand vous voudrez faire une offrande de bonne odeur, celui qui la fera, offrira la quatrième partie d'un hin de vin pour l'aspersion. » Or, si tu te rappelles, le vin est l'expression de la joie ; il devait y avoir de la joie quand ils offriraient leurs sacrifices de bonne odeur. Ensuite, il y a une autre preuve de la grâce de Dieu s'étendant à tous et pas seulement aux enfants d'Israël ; c'est qu'il y aurait une même loi pour l'étranger qui séjournerait parmi eux. Il pourrait aussi offrir des sacrifices de bonne odeur et se réjouir devant l'Éternel. « Il en sera de l'étranger comme de vous en la présence de l'Éternel. »

SOPHIE. — Chère maman, c'est bien beau. Je vois

que, devant la grâce de Dieu, il n'y a pas de différence. Il veut nous bénir tous.

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. Et l'Éternel pourvoit encore à autre chose. Après leur avoir dit qu'ils devraient, quand ils mangeraient du pain du pays, présenter d'abord un gâteau en offrande à l'Éternel, il ajoute ce qu'ils devraient faire quand ils auraient péché par ignorance, c'est-à-dire sans savoir que ce qu'ils faisaient était mal.

SOPHIE. — Mais, chère maman, comment puis-je reconnaître une chose mauvaise que j'ai faite par ignorance ?

LA MÈRE. — Chère Sophie, si nous désirons sérieusement faire la volonté de Dieu, il nous fera connaître les fautes que nous commettons d'abord par ignorance. Pour cela, il se sert des avertissements de nos parents et des chrétiens qui nous montrent, dans notre conduite, des choses qui ne sont pas selon Dieu. Puis il nous faut veiller et nous appliquer à l'étude de la parole de Dieu qui nous fait connaître ses pensées. « Comment un jeune homme rendra-t-il pure sa voie ? Ce sera en y prenant garde selon ta Parole. »

SOPHIE. — Merci, maman, pour ton explication. Je vois que nous ne devons pas nous excuser d'avoir mal fait, en prétextant notre ignorance.

LA MÈRE. — Non, Sophie, et c'est une chose très sérieuse. David disait à l'Éternel : « Qui est-ce qui comprend ses erreurs ? Purifie-moi de mes fautes cachées ! » Il sentait bien que la sainteté de Dieu ne peut supporter aucun mal.

SOPHIE. — Que devaient donc faire ceux qui avaient commis une faute par ignorance ?

* Psaume CXIX, 9.

** Psaume XIX, 12.

LA MÈRE. — Ils devaient offrir des sacrifices pour leur péché qui leur était ainsi pardonné.

SOPHIE. — Et nous, chère maman, qu'avons-nous à faire, quand nous nous apercevons que nous avons fait par ignorance quelque chose qui n'est pas bien ?

LA MÈRE. — Il nous faut le confesser immédiatement à Dieu, mon enfant. Il a dit : « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner et nous purifier de toute iniquité. * » Mais il y avait d'autres péchés dont l'Éternel parle à Moïse ; ce sont ceux commis par fierté, c'est-à-dire volontairement, en bravant Dieu pour ainsi dire, en se rebellant ouvertement contre lui. Pour une personne ayant agi ainsi, soit d'Israël, soit étrangère, aucun sacrifice ne pouvait être offert, elle devait être mise à mort. « Il a outragé l'Éternel, il a méprisé la parole de l'Éternel, il a enfreint son commandement. »

SOPHIE. — C'est une chose bien terrible, chère maman. Est-ce qu'il y a un exemple d'une telle personne ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, dans le chapitre même que nous lisons. Un homme fut trouvé qui ramassait du bois un jour de sabbat. On l'amena à Moïse et à Aaron et à toute l'assemblée, et on le renferma jusqu'à ce que l'Éternel eût dit ce qu'il fallait lui faire. Et l'Éternel dit : « On punira de mort cet homme-là, toute l'assemblée le lapidera hors du camp. » Et c'est ce qui fut fait. Il avait péché, non par ignorance, mais volontairement, en méprisant le commandement de l'Éternel **.

* 1 Jean I, 9.

** Voir comme application aux Juifs qui rejetaient volontairement Christ, Hébreux X, 26-30, c'était après la descente du Saint-Esprit. Comparez aussi Luc XXIII, 34. Ils pouvaient alors être sauvés, s'ils écoutaient et recevaient l'évangile. (Actes III, 14-19.)

SOPHIE. — Chère maman, les Israélites devaient avoir bien soin de se rappeler les commandements de l'Éternel.

LA MÈRE. — Nous aussi, mon enfant. Et voici ce que Dieu, dans sa grâce, ordonna à Moïse pour que les enfants d'Israël se souvinsent de ses commandements et qu'ils les fissent : « Parle aux enfants d'Israël et leur dis : Qu'ils se fassent des franges aux coins de leurs vêtements, et qu'ils y mettent un cordon de bleu. » En le voyant, ils devaient se souvenir de ce que Dieu demandait d'eux et le faire, au lieu de suivre les désirs de leur propre cœur.

SOPHIE. — Et nous, chère maman, devrions-nous porter des cordons de bleu à nos vêtements ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Le chrétien possède le Saint-Esprit qui tourne ses pensées vers Jésus dans le ciel. Le bleu est la couleur céleste, le chrétien appartient au ciel où est Jésus, et dans les moindres détails de sa vie, même pour le manger et le boire, nous devons nous le rappeler et faire tout « au nom du Seigneur Jésus. * »

SOPHIE. — Je pense, chère maman, que les enfants d'Israël devaient être bien reconnaissants de tous les soins que Dieu prenait pour qu'ils fussent obéissants, et qu'ils s'y appliquaient de tout leur cœur.

LA MÈRE. — Hélas ! mon enfant, si Dieu ne le change pas, dans sa grâce, le méchant cœur de l'homme reste toujours le même. Et c'est encore ce que j'ai à te montrer maintenant dans une nouvelle et triste histoire de rébellion. Coré était un de ces Kéathites qui portaient les choses saintes, mais qui s'éleva dans son esprit, voulant une position plus haute que celle que Dieu lui avait donnée. Il s'associa avec

* Colossiens III, 17; 1 Corinthiens X, 31.



Dathan et Abiram, et On de la tribu de Ruben, et avec deux cent cinquante hommes des principaux d'Israël. Ils s'assemblèrent contre Moïse et Aaron et dirent : « C'en est assez ! car tous ceux de l'assemblée sont saints, et l'Éternel est au milieu d'eux, pourquoi vous élevez-vous au-dessus de l'assemblée de l'Éternel ? » Ainsi Coré qui avait sa place de service que l'Éternel lui avait assignée, s'élevait contre le sacrificateur et le médiateur que Dieu avait établis.

SOPHIE. — C'était bien mal, il aurait dû être content de la place que Dieu lui donnait *. Moïse dut être bien attristé.

LA MÈRE. — Sans doute. Il parla à Coré et à ceux qui étaient avec lui et leur dit : « Demain l'Éternel fera connaître qui est à lui, et qui est saint ; et celui qu'il a choisi, il le fera approcher de lui. Prenez des encensoirs ; Coré et toute son assemblée, et demain, mettez-y du feu et placez de l'encens dessus devant l'Éternel, et il arrivera que l'homme que l'Éternel aura choisi, celui-là sera saint. C'en est assez, fils de Lévi. » Moïse dit aussi à Coré : « Est-ce peu de chose pour vous que le Dieu d'Israël vous ait séparés, en vous faisant approcher de lui pour faire le service du tabernacle et qu'il t'ait fait approcher toi et tous tes frères ? Et vous recherchez aussi la sacrificature ! C'est pourquoi, vous vous êtes rassemblés contre l'Éternel. Aaron, qui est-il, que vous murmuriez contre lui ? »

SOPHIE. — Et que dit Moïse à Dathan et Abiram ?

LA MÈRE. — Il les envoya appeler, mais eux refusèrent de venir en l'accusant de s'être établi dominateur sur eux, et de les avoir tirés d'un bon pays pour les faire mourir au désert.

SOPHIE. — Ah ! maman, c'était bien leur faute. Et Coré et les autres firent-ils le lendemain ce que Moïse avait dit ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Ils osèrent venir, dans leur rébellion, avec leurs encensoirs, du feu et de l'encens, et même Coré réunit toute l'assemblée contre Moïse et Aaron à l'entrée du tabernacle.

SOPHIE. — Pauvres Moïse et Aaron, les voilà encore tout seuls contre ce méchant peuple.

LA MÈRE. — Non, Sophie, pas tout seuls ; car la

* Lisez Romains XII, 3-8.

gloire de l'Éternel apparut à toute l'assemblée, et l'Éternel dit : « Séparez-vous du milieu de cette assemblée, et je les consumerai en un instant. » Mais ils tombèrent sur leurs faces et dirent : « O Dieu ! un seul homme a péché, et l'irriteras-tu contre toute l'assemblée ? »

SOPHIE. — Qu'ils sont bons, Moïse et Aaron ! Les voilà encore qui prient pour le méchant peuple.

LA MÈRE. — Alors Moïse, sur le commandement de l'Éternel, dit au peuple : « Éloignez-vous des tentes de ces méchants hommes, et ne touchez à rien de ce qui leur appartient, de peur que vous ne périssiez dans tous leurs péchés. » Et ils obéirent et se retirèrent d'auprès des tentes de Coré, de Dathan et d'Abiram. Mais ces deux derniers sortirent comme pour braver Moïse, et se tinrent à l'entrée de leurs tentes avec leurs femmes, et leurs fils, et leurs petits enfants. Alors Moïse dit : « A ceci vous connaîtrez que l'Éternel m'a envoyé et que je n'ai rien fait de moi-même. Si l'Éternel crée une chose nouvelle, et que la terre ouvre sa bouche et les engloutisse avec tout ce qui est à eux, vous saurez que ces hommes ont méprisé l'Éternel. »

SOPHIE. — Quel moment terrible ! Dathan et Abiram auraient bien dû se repentir.

LA MÈRE. — C'étaient aussi des hommes qui péchaient par fierté. Ils méprisaient et bravaient le jugement qui les menaçait, comme font aussi de nos jours tant d'hommes. Et le jugement vint. Comme Moïse achevait de parler, la terre s'ouvrit sous leurs pieds et les engloutit avec ce qui était à eux, et tous les hommes qui étaient à Coré. Et ils descendirent tout vifs dans le gouffre et la terre les couvrit. Et tout Israël, terrifié, s'enfuit à leurs cris, s'écriant : « De peur que la terre ne nous engloutisse, » car ils sentaient bien qu'ils avaient péché en écoutant ces rebelles.

SOPHIE. — Ce devait être bien saisissant. Et les deux cent cinquante hommes furent-ils aussi engloutis ?

LA MÈRE. — Non. Ils avaient méprisé la sacrificature d'Aaron, prétendant être aussi saints que lui, et Dieu choisit ce moyen pour leur montrer quel était celui qu'il avait choisi. Tandis qu'ils offraient l'encens, le feu vint de la part de l'Éternel et les consuma.

SOPHIE. — Combien les Israélites devaient être saisis de crainte !

LA MÈRE. — Oui, puisqu'ils ne voulaient pas croire et obéir, Dieu devait les juger. Mais, en même temps, dans sa bonté, il voulait leur laisser des signes qui leur rappelaient ses jugements, afin qu'ils apprirent à les éviter. Il ordonna donc à Éléazar de prendre les encensoirs des hommes qui avaient été consumés, et d'en faire des plaques pour couvrir l'autel. C'était pour rappeler aux enfants d'Israël qu'aucune personne qui ne serait pas de la famille d'Aaron, ne devait s'approcher pour offrir l'encens, c'est-à-dire pour être sacrificateur.

SOPHIE. — Chère maman, nous voyons combien Dieu était patient avec ce méchant peuple.

LA MÈRE. — En effet, il est patient envers tous. Mais l'homme exerce toujours cette patience en se montrant incorrigible.

SOPHIE. — Est-ce que les enfants d'Israël recommencèrent à murmurer ?

LA MÈRE. — Le lendemain même. Toute l'assemblée murmura contre Moïse et Aaron, disant : « Vous avez fait mourir le peuple de l'Éternel. »

SOPHIE. — Mais, maman, c'était absurde. Ils avaient bien pu voir que c'était l'Éternel qui avait ouvert la terre et envoyé le feu. Moïse et Aaron n'auraient pu faire cela.

LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant. Mais je te l'ai

dit : le méchant cœur de l'homme est incorrigible, incrédule et rebelle. Que faire de cette assemblée qui toujours murmurait ? La gloire de l'Éternel apparut encore. Le jugement était de nouveau suspendu sur leur tête. L'Éternel parla à Moïse et, encore une fois, dit : « Retirez-vous, et je les consumerai en un moment. » Alors de nouveau Moïse vint au secours de ce pauvre peuple. Il dit à Aaron : « Prends l'encensoir, mets-y du feu de dessus l'autel et de l'encens ; et porte-le promptement sur l'assemblée, et fais propitiation pour eux, car la plaie a commencé. » C'est ce que fit Aaron, il se tint entre les morts et les vivants, et la plaie s'arrêta. Ainsi le sacrificateur que l'on avait méprisé est celui qui sauve le peuple. Mais un grand nombre avaient péri.

SOPHIE. — C'est une bien triste histoire que celle du peuple ; mais c'est beau de voir Aaron s'employer ainsi pour arrêter le jugement.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et c'est ainsi que maintenant Jésus est dans le ciel notre grand souverain sacrificateur pendant que nous traversons ce monde*.

SOPHIE. — Maman, je voudrais encore te faire une question. Tu as dit que le cœur de l'homme est incorrigible. Je sens que c'est bien vrai, je retombe si souvent dans les mêmes fautes ; mais que faut-il donc faire ?

LA MÈRE. — L'apôtre Paul nous montre un homme qui a appris de Dieu qu'en lui n'habite aucun bien. Il a lutté pour faire le bien, et il voit que le mal est plus fort que lui. Alors il s'écrie : « Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? » Et la réponse est : « Je rends grâces à Dieu, par Jésus-Christ notre Seigneur. » C'est Dieu qui délivre par Christ de la puissance du péché, en nous don-

* Hébreux VII, 25-27.

nant une nouvelle vie, et alors nous sommes plus que vainqueurs *.

La sainte cité où se trouve le trône de Dieu et de l'Agneau.

Je vous ai parlé, mes enfants, de la terre bénie et heureuse sous le règne du Seigneur Jésus, je veux vous dire maintenant quelque chose du ciel durant ces temps de bénédictions.

Jésus ne régnera pas seul. Quelqu'un lui sera associé et régnera avec Lui. Qui est-ce? C'est l'Église, mes enfants. Et qu'est-ce que l'Église? C'est l'ensemble de tous les saints, qui ont été et seront sur la terre depuis le jour où le Saint-Esprit est descendu jusqu'au moment où le Seigneur reviendra. Et si vous êtes sauvés, chers enfants, vous faites partie de l'Église et vous régnerez avec Jésus.

Vous avez entendu parler plus d'une fois de la sainte cité avec ses rues d'or et ses portes de perle, et vous avez sans doute pensé que c'était là le ciel, l'habitation des saints. Non, mes enfants, la cité est bien dans le ciel, mais c'est l'Église associée au règne de Christ qui est représentée sous cette image.

Vous me demanderez peut-être pourquoi l'Église est ainsi représentée. Vous savez bien qu'une ville comme Paris, par exemple, n'est pas seulement un amas de maisons, mais l'ensemble des habitants, la demeure de ceux qui gouvernent et où ils déploient la gloire de leur position. Ainsi, mes amis, sous le règne de Christ, l'Église sera le siège céleste du

* Romains VII, 18, 24, 25; VIII, 1-11, 36.

gouvernement divin ; le trône de Dieu et de l'Agneau s'y trouvera, et en elle Christ manifesterà sa gloire aux yeux du monde entier, comme il l'a dit : « La gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée. » C'est pourquoi il est dit aussi des chrétiens qu'ils se glorifient dans l'espérance de la gloire de Dieu.

Dès les jours de Caïn, les hommes ont bâti des cités sur la terre ; autrefois, Ninive la superbe et Babylone la grande, aujourd'hui, Paris, Londres et tant d'autres. Ces villes sont des monuments de la puissance et de l'orgueil des hommes. Là leur activité se déploie à la recherche et dans la poursuite des richesses, du luxe et des plaisirs. Oh ! que de péchés et de maux elles ont abrité et elles abritent ! Convoitise des yeux, convoitise de la chair et orgueil de la vie, tout ce qui n'est pas du Père, mais du monde, y trouve sa satisfaction.

Il en est tout autrement de la cité céleste. Elle est le monument de la grâce et de l'amour de Dieu. C'est Lui qui en est l'architecte et le créateur. Il en a conçu le plan et il l'a exécuté. Tout en elle est digne de Lui.

Les cités des hommes tombent. Leur éclat, leur puissance, leur grandeur et leur gloire s'évanouissent pour jamais. Où sont, mes enfants, Babylone et Ninive ? Enfouies dans la poussière. Où seront dans l'avenir les grandes villes qui dominant sur de vastes pays et dont le nom remplit la terre ? Elles tomberont à leur tour. Mais la cité céleste a des fondements inébranlables ; Dieu lui-même les a posés. C'est la cité du Dieu vivant ; elle est stable à jamais ; elle subsistera durant l'éternité. Quel bonheur d'appartenir à cette cité-là, n'est-ce pas ?

Voyons donc, mes enfants, ce que l'Esprit de Dieu nous dit de cette cité merveilleuse, et comment il nous en décrit les beautés.

C'est un ange qui la montra à l'apôtre Jean. Mais existe-t-elle donc déjà, direz-vous ? Oui, mes enfants, elle existe dans la pensée de Dieu. Et ce que Dieu a pensé et résolu, il l'exécute infailliblement. Il réunit maintenant, par sa grâce, les matériaux de la cité céleste : ce sont les pécheurs sauvés, et l'Esprit de Dieu montra à Jean la cité telle qu'elle sera dans la gloire.

Un ange vint donc vers lui et lui dit : « Viens, je te montrerai l'épouse, la femme de l'Agneau. » Et Jean, ayant été emporté en esprit sur une haute montagne, vit la sainte cité, Jérusalem, descendant d'auprès de Dieu, ayant la gloire de Dieu. Son luminaire, c'est-à-dire la lumière qui l'éclairait, était semblable à une pierre très précieuse, comme à une pierre de jaspé cristallin. Or le jaspé, mes enfants, est la figure employée pour représenter la gloire de Dieu.

Vous voyez par là que l'Église est sainte, sans tache ; du ciel, sans rien de terrestre ; divine dans son origine et possédant la gloire de Dieu, qu'elle répandra sans aucune ombre, avec un éclat d'une pureté parfaite. Et d'où lui vient cette position glorieuse ? De Jésus, qui l'a aimée, qui s'est donné pour elle, qui l'a mise à part et formée pour le ciel, et qui lui a donné la gloire que Lui-même avait reçue du Père. Oh ! qu'il est grand l'amour de Christ pour l'Église !

Pourquoi l'Église est-elle appelée Jérusalem ? Parce qu'elle sera le centre céleste du gouvernement de Dieu, de même que la Jérusalem terrestre en sera le centre ici-bas. Celle-ci est la ville du grand Roi ; dans la Jérusalem céleste sera le trône de Dieu et de l'Agneau.

La cité que vit Jean était bâtie en carré, sa longueur était aussi grande que sa largeur. Cela veut

dire qu'elle était parfaite dans sa forme comme dans ses dimensions. Une grande et haute muraille l'entourait. Qu'est-ce que cela signifie ? La sécurité parfaite dans laquelle se trouvera l'Église dans la gloire. La célèbre Babylone avait une muraille de 80 kilomètres de tour, de 117 mètres de haut et de 30 mètres d'épaisseur. Il semblait qu'une ville ainsi fortifiée n'avait aucun ennemi à redouter, et cependant elle est tombée ; il n'en reste que poussière. Mais quelle puissance pourra renverser une muraille que Dieu lui-même a élevée ? Oh ! que l'on est bien à l'abri quand c'est Dieu qui protège.

Pour entrer dans la ville et pour en sortir, il y avait douze portes : trois à l'orient, trois au nord, trois au midi et trois à l'occident. Elles regardaient donc vers les quatre parties de l'univers. Cela ne nous rappelle-t-il pas, chers enfants, cette parole du Seigneur Jésus : « Et il en viendra d'orient et d'occident, et du nord et du midi ; et ils s'assiéront dans le royaume de Dieu ? » De toutes les nations, Dieu a tiré des rachetés pour former l'Église, et dans les jours du règne de Jésus, vers toutes les nations couleront par l'Église les bénédictions du ciel.

Mais l'Église dans le ciel, la Jérusalem d'en haut, sera en rapport direct et intime avec Israël, le peuple de Dieu sur la terre, avec la Jérusalem d'en bas. La cité terrestre aura aussi douze portes qui porteront les noms des douze fils d'Israël *. Il en sera de même dans la cité céleste. Ses douze portes porteront les mêmes noms.

Aux portes de la ville, Jean vit douze anges. Les anges, quelle que soit leur excellence, n'entrent pas dans la cité céleste ; ils n'en font pas partie. Ils sont maintenant, nous dit la parole de Dieu, des esprits

* Ézéchiel XLVIII, 31-34.

administrateurs, envoyés pour servir en faveur de ceux qui vont hériter du salut, et quand l'Église est dans le ciel, ils conservent vis-à-vis d'elle ce même caractère de serviteurs : ils sont aux portes comme des gardiens. Vous voyez donc, mes enfants, que chanter : « Je voudrais être un ange, » c'est désirer beaucoup moins que ce qu'il a plu à Dieu, dans sa grâce, de donner même au moindre enfant qui croit en Jésus. Les anges n'ont pas été rachetés par le précieux sang du Sauveur, voilà pourquoi ils ont une place inférieure à celle de l'Église.

Vous savez que quand on bâtit une muraille, on l'établit sur des fondements, sur des pierres grandes et solides. La muraille de la sainte cité avait aussi douze fondements, sur lesquels étaient écrits les noms des douze apôtres de l'Agneau. Vous vous rappelez qu'ils furent appelés par Jésus, qu'ils le suivirent dans son chemin d'opprobre de la part du monde et persévérèrent avec Lui dans ses épreuves. Ensuite, il se montra à eux après être ressuscité, et ils le virent monter au ciel. Puis quand il leur eut envoyé le Saint-Esprit, ils se mirent à annoncer l'évangile, selon l'ordre que le Seigneur leur avait donné. C'est ainsi qu'ils sont devenus les fondements de l'Église, et ils conservent, dans le ciel, cette place glorieuse.

Tels sont les traits qui frappèrent Jean tout d'abord, lorsque la cité lui fut montrée. En effet, quand on approche d'une ville, ce qui attire en premier lieu les regards, c'est sa forme, son étendue et son aspect général. Mais à mesure que l'on avance, on a une vue plus distincte de ce qu'elle est. C'est ainsi que Jean vit ensuite, et nous fait connaître, la beauté parfaite des diverses parties de la cité céleste, beauté qui répond si bien à la gloire et à la grandeur de Celui qui l'a créée. — Nous en parlerons une autre fois, mes enfants, si Jésus n'est pas venu prendre

avec soi ceux qui doivent faire partie de cette glorieuse cité. *Êtes-vous de ce nombre, mon cher jeune lecteur ?*

Le désappointement de Marie.

Une chose chagrinaît parfois la petite Marie. Elle trouvait que sa robe et son chapeau n'étaient pas aussi jolis que ceux de ses compagnes. Mais bien que souvent elle eût désiré d'être plus élégamment vêtue, elle n'en disait rien, car Marie était une enfant soumise, et elle pensait que sa maman savait mieux qu'elle ce qui lui convenait.

Un jour, sa maman lui dit qu'elle lui achèterait un chapeau neuf. Marie en fut d'abord toute réjouie, mais quand le chapeau arriva, elle ne le trouva pas tel qu'elle se l'était figuré, des larmes remplirent ses yeux, et elle s'en alla tout doucement dans sa chambre où elle donna cours à son chagrin.

Sa mère la suivit et lui demanda la cause de ses larmes. « Oh ! » dit Marie en sanglotant, « il n'est pas si bien arrangé que ceux des autres. »

La maman prit la petite fille sur ses genoux et lui dit : « Ma chère enfant, la vraie beauté n'est pas du tout dans les beaux habits bien arrangés, mais dans notre ressemblance avec le Seigneur Jésus. Tu ne seras réellement et parfaitement belle que quand tu le verras, alors tu lui seras semblable. Il va bientôt venir, Marie ; papa et maman iront avec Lui, et toi, te prendra-t-il aussi ? »

Je ne sais pas ce que Marie pensa en ce moment ; que pensent pour elles-mêmes mes jeunes lectrices ? Se souviennent-elles que Pierre a dit : « Votre parure ne doit pas être une parure extérieure, qui consiste

à avoir les cheveux tressés, et à être paré d'or et habillé de beaux vêtements, mais l'homme caché du cœur (Jésus), dans l'incorruptibilité d'un esprit doux et paisible qui est d'un grand prix devant Dieu ? »

Mais voici ce que je sais encore de Marie. Environ deux ans plus tard, elle racontait à sa tante, dans une lettre, un rêve qu'elle avait fait. Il lui avait semblé voir le Seigneur Jésus venant sur les nuées. « Oh ! tante, » disait-elle, « Il était si beau ! Il avait un vêtement tout blanc, et Il tenait des petits enfants dans ses bras et sur son sein, et moi, j'étais si heureuse. Je me croyais dans le ciel, quand je me suis éveillée. »

Ce n'était qu'un rêve, mais Marie ajoutait : « Chère tante, je suis sûre maintenant que j'irai avec Lui quand il viendra, car j'ai cru en Lui et il m'a lavé de tous mes péchés dans son précieux sang. »

Et vous, chers jeunes lecteurs et lectrices, où en êtes-vous ? Attendez-vous avec bonheur et assurance le moment de voir Jésus ? Désirez-vous Lui être semblables ? Il vient bientôt, ne l'oublions jamais. Si vous pensez vraiment et du cœur à son retour, si vous le désirez, je suis sûr que vous n'aurez pas de plus grand désir que de chercher à Lui plaire, et que vous ne rechercherez pas ce qui peut satisfaire vos propres goûts et vos propres pensées. Vous direz avec le cantique :

O Seigneur ! quand je pense à toi,
A ta parfaite grâce,
Mon cœur brûle au dedans de moi
De te voir face à face.

Veuille, ô Jésus, mon Rédempteur,
M'animer d'un saint zèle !
Fais qu'à jamais ton serviteur
Te demeure fidèle.

Le témoignage rendu à Christ par un jeune Japonais.

Je désire, mes chers jeunes lecteurs, placer devant vous le récit suivant fait par un jeune homme qui, venu des confins de l'extrême Orient pour acquérir, à Londres, la science humaine, y trouva ce qu'il n'y cherchait pas : la connaissance du seul vrai Dieu et de Jésus-Christ son Fils, et ainsi passa de la mort à la vie éternelle. Oh ! qu'elles sont merveilleuses les voies de l'amour de Dieu pour sauver les âmes !

« Le 17 décembre 1880, après un voyage de près de 18,000 kilomètres, de l'extrémité orientale à l'extrémité occidentale de la terre, je me trouvai au centre de cette grande capitale. Deux ans se sont écoulés, et le même étranger, qui alors était « sans Christ » et ne connaissait rien du « joyeux message » envoyé du ciel, se voit maintenant au milieu de vous pour parler de Celui qui nous est si précieux.

» Le Sauveur si doux, si humble, si pur, n'avait pour moi rien qui fit que je le désirasse. J'étais plongé dans le péché. Je ne connaissais pas Celui qui, dans son amour, invite tous les pécheurs à venir à Lui. Mais Lui a eu pitié de moi. Il n'a cessé jour et nuit de m'appeler à Lui.

» Je rencontrai certains livres écrits par des hommes incrédules contre la sainte Bible et contre le christianisme et je les lus avidement. En même temps, je me joignis à une société qui se réunissait tous les quinze jours, le dimanche soir, dans le but de passer d'une manière agréable et profitable « ces tristes soirées. »

» Tout cela était l'œuvre du diable, mais bientôt

cette œuvre fut détruite par Celui qui est supérieur à tout, en amour aussi bien qu'en puissance.

» Après un certain temps s'éleva en moi le désir de chercher à connaître par moi-même quelle sorte de livre était la Bible contre laquelle j'avais tant entendu et lu. Je lus d'abord les quatre évangiles, chapitre après chapitre. Ce qui n'était d'abord que pure curiosité, fit bientôt place à un intérêt réel et à un désir croissant d'apprendre davantage. Je continuai avec les épîtres, et poursuivis ma lecture dans un esprit soumis, cherchant à connaître la vérité et rien que la vérité. Je lus ainsi en peu de temps tout le Nouveau Testament.

» Je commençai alors l'Ancien Testament, mais je n'avais pas achevé de le lire lorsque Dieu ouvrit mes yeux en me faisant entendre cette précieuse parole : « Vous, tous les bouts de la terre, regardez vers moi, et soyez sauvés. » Je regardai à Jésus, et je trouvai en Lui *mon* Sauveur. Je rendis grâces à Dieu et pus me réjouir d'une « joie ineffable et glorieuse. »

» Dans le Christ Jésus, j'ai trouvé le vrai Fils de Dieu, descendu ici-bas pour y être « l'homme de douleurs et sachant ce que c'est que la langueur, » et pour y mourir d'une mort ignominieuse, afin de pouvoir amener à son Père, votre Père et le mien, de pauvres pécheurs perdus. En vérité : « Il a été navré pour nos forfaits et froissé pour nos iniquités. » Oh ! que ferons-nous afin de le remercier pour cette œuvre de dévouement et d'amour ?

» Ma conversion, comme il arrive souvent, se fit par degrés. La troisième fois que j'allai entendre Monsieur M., il nous dit : « Qui d'entre vous, veut être pour Jésus ? » Moi (ou plutôt Lui dans moi-même) je levai la main et je m'écriai : « Je le veux. »

» Oh ! quel moment que celui de la décision, — le commencement d'une nouvelle existence !

» Quand je fus rentré dans ma chambre, après avoir rendu grâces à Dieu, j'écrivis dans mon journal : « Jusqu'à ce jour j'étais mort. Aujourd'hui je naquis de nouveau. Dès ce jour, puissé-je être prêt à combattre sous la bannière de Christ contre Satan et ses armées. »

Dernières paroles du petit Johnny

Johnny avait six ans et deux mois, lorsqu'il tomba soudainement malade. Ses parents firent vite chercher leur médecin. Quand celui-ci eut vu le cher petit, il le trouva dans un état désespéré et dit aux parents qu'il n'y avait aucun espoir qu'il pût vivre. La pauvre mère fondit en larmes et dit : « Oh ! Johnny, mon cher petit Johnny, où t'en vas-tu ? »

L'enfant la regarda sérieusement, puis il dit : « Tu es ma maman sur la terre, » et se tournant vers son père : « Tu es mon papa sur la terre ; mais *je vais vers mon Père dans le ciel* » Et, reposant sa tête sur l'oreiller, il ajouta : « Maman, ne pleure pas ; ne pleure pas à cause de moi. »

Le docteur, qui était un chrétien, ne put s'empêcher de s'écrier : « Vous êtes une heureuse mère ! » Et en effet, bien que le cœur de la mère semblât près de se briser en se séparant de son enfant bien-aimé, elle ne pouvait que bénir Dieu pour la sainte et simple assurance qu'il donnait au cher petit.

Quelques heures après, Johnny était auprès du Seigneur.

Mon cher jeune enfant, êtes-vous prêt comme lui,

et si la mort vous ôtait subitement à vos chers parents, pourriez-vous leur laisser pour consolation suprême : « Je vais vers mon Père dans le ciel ? »



Confiance en Dieu.

Pourquoi crains-tu, mon âme? Au fort de la souffrance,
Le Seigneur n'est-il pas ton appui, ton soutien?
Élève en haut les yeux; il est ta délivrance,
Il ne te laisse point. Mon âme, ne crains rien.

Si je dois traverser la douleur et l'épreuve,
Ta Parole, ô Seigneur! devient un vrai trésor
Duquel des flots d'amour débordent comme un fleuve....
N'est-ce pas au creuset que l'on raffine l'or?

Mon âme étant ainsi par Toi purifiée,
Peut louer ton grand Nom avec un saint transport.
C'est Toi, mon Dieu Sauveur, qui l'a justifiée,
Et bientôt avec Toi j'entrerai dans le port.

De plus en plus mon âme est aussi détachée
De la terre, où je suis étranger, voyageur.
Je suis bourgeois des cieus, et ma vie est cachée
Avec le Christ en Dieu. Quel repos pour mon cœur!

Non, je ne craindrai rien. Ni Satan, ni le monde,
Nul ne peut me ravir des bras du bon Berger.
Là je savoure en paix sa tendresse profonde;
Là je suis pour toujours à l'abri du danger.

R. M.





Le jeune soldat Siméon.

Siméon avait des parents chrétiens, qui souvent lui avaient parlé de son âme et du bonheur qu'il y a de connaître le Seigneur. Mais bien qu'il se conduisit sagement, il n'y avait eu, pendant longtemps, aucune manifestation qu'il fût sauvé. J'avais été conduit, pour annoncer l'évangile, dans l'endroit qu'habitent ses parents, et ce fut chez eux que je logeai.

Des réunions d'évangélisation commencèrent dans les localités voisines, et Siméon prenait plaisir à m'y accompagner. Il profitait ainsi de la lecture et de l'explication de la parole de Dieu. Parfois, chemin faisant, il m'ouvrait son cœur et me faisait part de l'état de son âme. Je pouvais me réjouir en voyant que l'œuvre du Seigneur se faisait en lui ; mais, malgré tous les besoins qu'il éprouvait, il ne pouvait pas encore dire : « J'ai la paix par notre Seigneur Jésus-Christ, » il ne pouvait pas se réjouir dans la certitude qu'il était sauvé.

Siméon devait faire son service militaire, et il attendait de jour en jour la feuille de route qui lui assignerait le lieu où il aurait à se rendre. Il désirait obéir à la loi, mais ce qui le préoccupait, c'était la pensée de se trouver au milieu de compagnons mondains et incrédules, sans rencontrer peut-être une seule personne avec qui s'entretenir du Seigneur. Cela l'attristait profondément. « Combien j'aurai besoin, » se disait-il, « que ce bon et tendre Sauveur se manifeste à mon âme et qu'il me garde. »

Vous le voyez, notre jeune ami était comme le centenaire Corneille qui était pieux et désirait servir Dieu, mais ne connaissait pas le salut. Siméon avait bien compris qu'une fois au service, il ne pourrait pas vivre comme les autres et chercher à s'amuser. Bien que n'étant pas encore arrivé à pouvoir dire : « Je suis sauvé, » il sentait qu'il avait à rendre témoignage à la vérité qu'il connaissait, et cela nous montre que le Seigneur agissait en lui.

Le jour vint où il fallut partir et rejoindre son régiment. Là, il ne tarda pas à rencontrer les difficultés qu'il avait entrevues.

Il se vit bientôt sollicité par ses jeunes camarades à se joindre à eux pour s'amuser un peu, comme on dit. Mais éprouvant plus que jamais dans son âme

le besoin d'être près du Seigneur et d'être gardé par Lui, il refusa toutes les invitations et exprima son intention de vivre selon la piété.

Vous comprenez bien que la persécution ne manqua pas de l'atteindre et que les moqueries de tout genre ne lui furent pas épargnées.

« Tu as donc été élevé par quelque vieux curé ou dans un couvent, » lui disait l'un, « que tu ne veuilles pas l'amuser avec nous ? » « Allons donc, » disait un autre, « il n'est pas si dévot qu'il veut le paraître ; moi, je l'ai entendu jurer. » « Ce n'est pas vrai, » répondait un troisième, « il est bien trop dévot pour cela, » et ainsi de suite.

Voilà comment le pauvre Siméon fut en butte aux railleries de ses camarades, et vous pouvez être sûrs, mes enfants, que c'est une chose extrêmement pénible de vivre ainsi tous les jours, et on peut dire même toutes les nuits, au milieu de l'opposition du monde. Aimerez-vous y être ? Et comment la rencontreriez-vous ? Sauriez-vous être persécuté pour l'amour de Christ ?

Siméon souffrait d'autant plus qu'il ne jouissait pas de la paix ; toutefois il fut fortifié par le Seigneur qui est plein de miséricorde. Il put demeurer ferme malgré tous les opprobres, et bientôt le Seigneur lui fit goûter combien il est bon. Je vais vous dire comment cela arriva.

Il y avait à peu près un mois que notre jeune ami était au service, lorsqu'aux environs de Noël, il demanda à son capitaine une permission pour aller voir ses parents. Mais la permission ne put lui être accordée à ce moment-là.

Huit jours se passèrent. La veille du jour de l'an, Siméon avait été de service toute la journée, et rentrait bien fatigué le soir à la caserne, quand il entendit son sergent lui dire : « Siméon G., vous avez

une permission de deux jours. Il n'y a point de pain pour vous ce soir ; il faut vous chercher un logement. »

Que faire ? Il était déjà nuit. Notre ami réfléchit un instant, puis il se dit : « Il est six heures, j'ai juste le temps de prendre mon billet, et je m'en irai voir M^r X. que j'ai accompagné aux réunions quand il était à la maison. »

Il savait le nom de la ville que j'habite, mais c'était tout. Néanmoins il prend son billet et arrive à A., à trois heures du matin. De là, il lui restait encore un certain trajet à faire ; il s'informe et le courrier voyant son embarras, lui dit : « Jeune soldat, venez, je vous conduirai dans ma voiture. » C'était Dieu, vous le verrez, mes enfants, qui avait mis ainsi au cœur de Siméon de partir, qui le conduisait, et inclinait les cœurs de ceux qu'il rencontrait à s'intéresser à lui.

Arrivés à C., le courrier complaisant lui indique le chemin à suivre pour trouver ma maison, et plus loin, bien qu'il fût si grand matin (il était cinq heures), il rencontre un de nos voisins qui le conduit jusqu'à ma porte, et bientôt nous fûmes réunis.

Mais que venait-il donc faire chez vous, me direz-vous ? Ah ! chers enfants, l'âme de Siméon avait besoin de la lumière divine, il soupirait après la délivrance et la paix, et Dieu le dirigeait là où il devait enfin la trouver. En effet, il passa la journée du dimanche avec nous, au milieu d'enfants de Dieu qu'il ne connaissait pas, sauf moi ; mais le Seigneur lui fit entendre là des paroles qui, appliquées à son âme par la puissance du Saint-Esprit, lui firent enfin saisir ce dont il n'avait pas encore joui auparavant. Il put me dire le soir de ce jour-là qu'il était sauvé et qu'il était heureux dans la possession de la paix que Jésus a faite par le sang de sa croix. Comme

Corneille dont je vous parlais en commençant, il avait cru en Celui par qui, en croyant, on a la rémission des péchés. Siméon était sauvé.

Ne valait-il pas la peine de faire ce voyage ? Comme la reine de Séba qui vint de loin pour voir Salomon, et qui fut toute ravie de sa beauté et de sa gloire, notre jeune ami fit de nuit un long trajet et trouva Jésus pour remplir son âme de bonheur, et avec Jésus il eut la vie éternelle. L'avez-vous aussi trouvé, chers enfants ?

Le lendemain j'accompagnai Siméon à la gare. Il était venu dans les ténèbres intérieures aussi bien qu'extérieures ; il s'en allait tiré des ténèbres et amené dans cette merveilleuse lumière de l'amour de Dieu, adopté comme son enfant bien-aimé.

Ah ! chers enfants, vous avez encore juste le temps, comme disait notre ami Siméon, venez à Jésus qui vous appelle et veut aussi vous donner la vie éternelle.

Entretiens sur le Livre des Nombres.

LES RESSOURCES DE DIEU DANS LA TRAVERSÉE DU DÉSERT

(Chapitres XVII-XIX)

LA MÈRE. — Te rappelles-tu, Sophie, pourquoi Dieu fit périr Coré et ceux qui étaient avec lui ?

SOPHIE. — Oui, maman. C'est parce qu'ils avaient méprisé le sacrificateur que Dieu avait établi, et qu'ils pensaient avoir autant de droit qu'Aaron à être sacrificateurs.

LA MÈRE. — C'est bien cela. Dieu les détruisit par un jugement terrible; puis le peuple ayant murmuré, il aurait été détruit aussi sans la propitiation faite pour eux par Aaron. Qu'est-ce que cela devait enseigner aux enfants d'Israël ?

SOPHIE. — Je pense que cela leur montrait le besoin qu'ils avaient du sacrificateur.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant; le sacrificateur avec son encensoir plein de parfum, représente la grâce du Seigneur Jésus, dont nous avons sans cesse besoin pendant que nous traversons ce monde. C'est Lui qui est notre seul grand souverain sacrificateur toujours vivant pour intercéder pour nous*. Maintenant, Dieu, dans sa compassion envers son peuple, va leur montrer, non plus par le jugement, mais par un effet de sa puissance qui tire la vie de la mort, quel est celui qu'il a choisi. Et nul autre n'a ce droit s'il n'est appelé de Dieu**.

SOPHIE. — Comment Dieu leur montra-t-il cela ?

LA MÈRE. — Il dit à Moïse : « Parle aux enfants d'Israël, et prends d'eux, de tous leurs princes, une verge par tribu, et écris le nom de chacun sur sa verge, mais sur la verge de Lévi, tu écriras le nom d'Aaron. Et tu les placeras dans le tabernacle, devant le témoignage, et il arrivera que la verge de l'homme que j'ai choisi, bourgeonnera. » Moïse fit donc comme l'Éternel lui avait dit, et le lendemain, quand Moïse entra au tabernacle, il vit que la verge d'Aaron, pour la maison de Lévi, avait bourgeonné, et avait poussé des boutons, et avait produit des fleurs et mûri des amandes.

SOPHIE. — Oh ! maman, que c'est merveilleux, et cela en une seule nuit ! Les enfants d'Israël devaient

* Hébreux IV, 14-16; VII, 25.

** Hébreux VI, 4.

être bien convaincus maintenant qu'Aaron était celui que Dieu avait choisi.

LA MÈRE. — Oui, sans doute. La verge d'Aaron n'était qu'un morceau de bois mort comme les autres, mais la puissance de Dieu se manifestait en produisant la vie dans la mort. Aaron n'était qu'un homme faible comme les autres, mais Dieu l'avait choisi pour être sacrificateur, le canal de sa grâce envers le peuple pour le conduire à travers le désert.

SOPHIE. — Chère maman, tu m'as dit que le Seigneur Jésus est notre souverain sacrificateur, et la verge d'Aaron qui avait fleuri me fait penser que Lui aussi a été tiré de la mort par la puissance de Dieu.

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. Et il est maintenant au ciel, de sorte que nous pouvons nous approcher du trône de la grâce, pour recevoir miséricorde et trouver grâce, et avoir du secours au moment opportun*.

SOPHIE. — Que fit-on de cette verge d'Aaron ?

LA MÈRE. — Moïse apporta toutes les verges dehors ; les enfants d'Israël reprirent chacun la leur, mais quant à celle d'Aaron, l'Éternel commanda qu'elle fût placée devant l'arche, afin d'y demeurer comme un signe aux Israélites rebelles, pour qu'ils ne murmurassent plus.

SOPHIE. — Les Israélites devaient être bienheureux d'avoir un tel sacrificateur pour aller à Dieu pour eux.

LA MÈRE. — Eh bien, Sophie, il semble que la grâce et la bonté de Dieu les effrayèrent encore plus que le jugement ; car, lorsqu'ils eurent vu cette marque de la puissance du Dieu vivant au milieu d'eux, ils s'écrièrent : « Nous sommes tous perdus. Quicon-

* Hébreux IV, 14-16.

que s'approchera du tabernacle de l'Éternel mourra. * Mais alors l'Éternel dans sa bonté les rassure.

SOPHIE. — Chère maman, c'est bien touchant de voir la patience de Dieu envers un si méchant peuple. Mais comment les rassura-t-il ?

LA MÈRE. — Ils ne devaient plus approcher du tabernacle et de l'autel, mais l'Éternel enseigne ce qu'Aaron et ses fils auraient à faire dans le sanctuaire et à l'autel, afin qu'il n'y eût plus de colère contre les enfants d'Israël. Ainsi la grâce de Dieu répond à leurs craintes. L'Éternel dit aussi que les Lévites seraient employés au service du tabernacle.

SOPHIE. — Je voudrais te faire une question, chère maman. Puisque les sacrificateurs et les Lévites étaient ainsi constamment employés au service de l'Éternel, comment faisaient-ils pour vivre ?

LA MÈRE. — Dieu y avait pourvu, mon enfant, comme il pourvoit, encore aujourd'hui, aux besoins de ses serviteurs. Toutes les offrandes que les enfants d'Israël présentaient à l'Éternel et qui n'étaient point brûlées, comme les holocaustes, appartenaient aux sacrificateurs. Ces choses étaient très saintes, et les sacrificateurs et leurs enfants devaient les manger dans un lieu très saint. L'Éternel leur donnait aussi les prémices des fruits de la terre, parce qu'ils ne devaient point avoir d'héritage et de portion dans le pays. L'Éternel était leur portion.

SOPHIE. — C'était une part bien belle, maman. Ils avaient la meilleure part.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, et c'est la nôtre aussi *.

SOPHIE. — Et qu'est-ce que l'Éternel donnait aux Lévites ?

* Voyez Psaume XVI, 5, et Luc X, 39-42.

LA MÈRE. — Les enfants d'Israël devaient leur donner toutes les dîmes, c'est-à-dire la dixième partie de ce qu'ils récoltaient et de leurs biens. C'était leur salaire pour le service qu'ils accomplissaient au tabernacle. Mais eux devaient aussi offrir la dixième partie de ce qu'ils recevaient de meilleur, et cela était pour les sacrificateurs.

SOPHIE. — Je vois, maman, comme Dieu prenait soin de tout régler pour son peuple, et combien il veillait à ce que ceux qui le servaient ne manquaient de rien.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et tu peux remarquer aussi que Dieu associait les enfants d'Israël à ce service, en leur disant de soutenir de leurs dons les sacrificateurs et les Lévites. Et maintenant encore l'apôtre dit aux chrétiens : « Que celui qui est enseigné dans la parole fasse participer celui qui enseigne à tous les biens temporels. » L'Éternel voyait encore d'autres choses dont les enfants d'Israël auraient besoin dans leur longue traversée du désert, et dans sa bonté, il leur enseigne comment y pourvoir.

SOPHIE. — Qu'est-ce que c'était, maman ? De quoi avaient-ils encore besoin, puisque Dieu les nourrissait, les gardait et les conduisait ?

LA MÈRE. — Il pouvait leur arriver d'être souillés par diverses choses, et ainsi rendus impropres à la présence de Dieu dans le camp. C'est pourquoi l'Éternel dit à Moïse et Aaron : « Parle aux enfants d'Israël, et qu'ils l'amènent une génisse rousse, sans tare, qui n'ait aucun défaut corporel et qui n'ait point porté le joug. Et vous la donnerez à Éléazar, le sacrificateur, et il la mènera hors du camp, et on l'égorgera devant lui. Et Éléazar prendra de son sang

avec son doigt et fera aspersion de son sang, sept fois, droit devant la tente d'assignation ; et on brûlera la génisse devant ses yeux. » Tout devait être brûlé, même le sang ; et pendant qu'elle brûlait, le sacrificateur devait jeter dans le feu, du bois de cèdre, de l'écarlate et de l'hysope. Peux-tu me dire ce que représentent ces choses ?

SOPHIE. — Tu me l'as dit quand tu m'as parlé de la purification du lépreux. C'est tout ce qui tient à l'homme, depuis la plus grande jusqu'à la plus petite, et tout ce dont nous sommes orgueilleux.

LA MÈRE. — Je suis bien aise que tu l'en souviennes. Tout ce qui rappelle l'homme et sa grandeur était ainsi jeté dans le feu qui consumait la génisse. Et tous ceux qui s'étaient occupés de brûler la génisse, même le sacrificateur, étaient impurs jusqu'au soir et devaient laver leurs vêtements avant de pouvoir rentrer dans le camp. Puis un homme pur devait ramasser la cendre de la génisse et la déposer hors du camp dans un lieu pur.

SOPHIE. — Que faisait-on avec ces cendres ?

LA MÈRE. — Elles étaient pour la purification du péché. On en mettait dans de l'eau, et cette eau était appelée « eau de séparation. » Si quelqu'un était souillé par quelque accident, comme par exemple, s'il avait touché un mort, ou s'il était entré dans une tente où se trouvait un mort, on devait l'asperger avec de l'eau de séparation le troisième jour, puis de nouveau le septième jour, alors il était pur. Sans cela il restait impur, et devait être retranché d'Israël.

SOPHIE. — Chère maman, j'aime beaucoup à savoir ce que ces choses représentent pour nous. Voudrais-tu me le dire ? Est-ce que la génisse rousse est une figure du sacrifice du Seigneur Jésus ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Il faut d'abord bien te rappeler que le sacrifice de Christ a été offert une fois pour toutes et qu'ainsi il a aboli le péché*. Ceux qui croient en Lui sont donc parfaitement sauvés. Mais nous avons à traverser un monde méchant**, et il arrive trop souvent que nos cœurs ne sont pas vigilants, que nous oublions que Christ a souffert pour nous retirer du présent siècle mauvais***, et que nous nous laissons souiller par les choses qui nous entourent et qui sont du monde : la convoitise des yeux, la convoitise de la chair et l'orgueil de la vie.

SOPHIE. — Ah ! maman, je sens que c'est bien vrai. Quand je vois une de mes compagnes porter un joli chapeau ou une robe qui me plaît, je désire en avoir de semblables, ou bien quand je passe dans les rues et que je vois tant de belles choses dans les magasins, je suis tentée de trouver heureuses les personnes qui peuvent les acheter. Mais je sais que ce n'est pas bien, que ce ne sont pas les choses de Christ, mais du monde.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, le Saint-Esprit nous montre que, quand Christ a souffert sur la croix, toutes ces choses ont été condamnées et que nous devrions en avoir fini avec elles, tout comme le bois de cèdre, l'hysope et l'écarlate, étaient consumés avec la génisse. Et quand nous nous sommes laissés aller à désirer ou à goûter quelque-une de ces choses, nous le sentons amèrement dans nos cœurs, car c'est à cause de cela que Christ est mort.

SOPHIE. — C'est vrai, maman, on est bien malheureux alors, mais que faire ?

* Hébreux IX, 25-27 ; X, 10-14.

** 1 Jean V, 19.

*** Galates I, 4.

LA MÈRE. — Nous avons un avocat auprès du Père, mon enfant, Jésus-Christ, le juste, qui est la propitiation pour nos péchés. Et quand le Saint-Esprit, par la parole de Dieu, nous a montré que nous nous sommes laissés souiller par quelque chose du monde, alors « si nous confessons nos péchés, Dieu est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés, et nous purifier de toute iniquité * » Et c'est là notre « eau de séparation. » Nous avons horreur d'avoir ainsi péché contre l'amour et la sainteté de Dieu, mais ayant confessé notre faute, la parole de Dieu nous assure que Dieu lui-même nous purifie. Plus nous penserons, mon enfant, à l'amour de Christ, au prix qu'il a payé pour nous sauver et nous séparer du mal, plus nous craindrons tout ce qui peut nous souiller.

La sainte cité où se trouve le trône de Dieu et de l'Agneau (Suite)

N'aimerez-vous pas savoir, mes enfants, ce que Jean nous raconte encore de la cité céleste? Je vais vous le dire.

La muraille était de jaspe. Vous vous rappelez ce que représente le jaspe? C'est la gloire de Dieu. Ainsi ce qui entourera et protégera la sainte cité, c'est la gloire de Dieu même, et ce sera en même temps ce qui la distinguera et la séparera de tout.

La ville elle-même « était d'or pur, semblable à du verre pur. » L'or est la figure de la justice divine; le verre pur, ne présentant aucun défaut, repré-

* 1 Jean II, 1-2; I, 9.

sente la pureté, la sainteté parfaite, sans tache, inaltérable et permanente. Revêtue d'une justice et d'une sainteté parfaites, que rien ne pourra ternir, telle sera l'Église dans le ciel ; c'est à cause de cela qu'elle pourra y être. Et comment les possédera-t-elle ? Par Christ, mes enfants, par Christ qui, déjà maintenant, nous a été fait, de la part de Dieu, justice et sainteté.

Les fondements de la cité apparaissent à Jean ornés de toute pierre précieuse. Les pierres précieuses ont des couleurs diverses que fait ressortir la lumière. Ainsi les divers rayons de la gloire de Dieu brilleront par le moyen des apôtres, fondements de l'Église. Ils ont passé sur la terre inaperçus et méprisés des hommes ; nous-mêmes ne connaissons que fort peu de leur histoire. Pierre, Jean, Matthieu, Jacques et Jude, sont les seuls qui aient laissé des écrits dans lesquels la lumière de la vérité brille sous des aspects variés. Quant au fruit de leur travail, il ne nous est guère parlé que des conversions nombreuses opérées par la prédication de Pierre. Mais au ciel, sous la figure des pierres précieuses qui ornent les fondements, seront manifestées les diverses grâces dont Dieu avait orné ses chers serviteurs, desquels Jésus disait que son Père les aimait, et on verra aussi le fruit de leur travail, les pécheurs sauvés par leur moyen, être leur couronne.

Maintenant, mes enfants, nous voici sur le point d'entrer dans la cité. Autrefois surtout, les portes des villes étaient monumentales, comme des arcs de triomphe, et fermées par des battants de métal. Ainsi la célèbre Babylone avait sur chacun de ses quatre côtés vingt-cinq portes d'airain massif. Mais combien au-dessus de toutes les pensées des hommes seront les portes de la sainte cité ! Elles montrent tout

de suite de quel prix est l'Église aux yeux du Seigneur Jésus. Elles sont, dit Jean, « douze perles, chacune des portes était d'une seule perle. » Elles présentent chacune le même et unique caractère, car l'Église est une. En même temps, en ce qu'elles sont chacune une perle, cela ne nous rappelle-t-il pas la parabole du marchand qui cherche de belles perles ? Quand il en a trouvé une de très grand prix, il vend tout ce qu'il a pour l'acquérir. L'Église est la perle unique, d'une beauté et d'une valeur si grandes aux yeux du Seigneur, qu'il a tout donné pour la posséder. Il s'est donné Lui-même. « Christ a aimé l'Église, » dit l'apôtre Paul, « et s'est livré lui-même pour elle. » C'est comme l'inscription écrite à l'entrée de la cité, « à la louange de la gloire de sa grâce, » la grâce de Dieu et de l'Agneau.

Mais entrons dans la ville. Nous voici dans la rue ou la place, et qu'y voyons-nous ? L'or pur comme du verre transparent. Rien que justice et pureté parfaites. Et comment en serait-il autrement, pour que Dieu puisse y habiter et l'illuminer de sa gloire ? Sur la terre, il arrive souvent qu'une ville vue du dehors apparaît belle et riche. Y pénètre-t-on, que de rues pauvres et malpropres, que de coins obscurs et sales on y découvre ! Mais dans la cité sainte, rien de semblable. Dans les saints parvenus à la perfection, il n'y a rien qui ne puisse soutenir le regard de Dieu. La lumière de sa gloire peut pénétrer partout ; partout elle fera resplendir l'or, pas une tache n'apparaîtra :

Là, Dieu même ne découvre
Que justice et sainteté.

Vous savez que, dans les villes et même dans les villages, s'élèvent des monuments que l'on nomme églises, temples ou chapelles, et même maisons de Dieu.

Cela ne devrait pas être, car Dieu n'a plus maintenant un lieu spécial où il veuille être adoré. Le temple, la maison de Dieu maintenant, c'est l'Église ou l'assemblée où Dieu habite. Dieu demande d'être adoré en esprit et en vérité. Au temps d'Israël, il en était autrement. Si vous étiez allés à Jérusalem, quand les rois y régnaient, vous auriez vu de loin s'élever, sur le mont Morija, le temple de Dieu éblouissant de marbre et d'or. Dieu habitait là. De même, durant les mille ans du règne de Christ, un temple magnifique, où sera la gloire de Dieu, ornera la Jérusalem terrestre. Mais en vain, chercheriez-vous dans la cité céleste un temple, un lieu particulier, où Dieu manifeste sa présence. Dieu et l'Agneau la rempliront de leur présence; ils en seront le temple, car ce qui fait le temple, c'est la présence de Dieu.

Ici-bas, le soleil nous éclaire de jour et la lune de nuit. Ils furent faits pour cela. Mais que d'ombres mêlées avec leur lumière, que de nuages viennent l'obscurcir! Dans la cité céleste régnera une lumière éternelle : il n'y aura pas de nuit. C'est la gloire de Dieu elle-même qui l'illuminera, sans laisser nulle part aucune obscurité, sans produire aucune crainte dans l'âme. C'est dans l'Agneau qu'elle se trouvera concentrée, et de là se répandra dans toute la ville. Il est la lampe brillante qui la transmettra. C'est ainsi qu'il disait aux siens : « La gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée. » Elle illuminera tout, elle se répandra partout. Nul des saints n'en sera privé, aucun ne portera ombre sur l'autre.

Quelle splendeur, n'est-ce pas, chers enfants? Oh! qu'il devrait nous tarder d'être là, de jouir de tout ce que Jésus nous a acquis par sa mort, et de nous trouver en sa présence! Mais ce n'est pas tout. Cette gloire divine qui illuminera l'Église, qui sera en elle, se répandra au dehors. Maintenant les chrétiens

sont lumière dans le Seigneur, et la parole de Dieu les exhorte à faire briller la lumière de leurs bonnes œuvres devant les hommes pour la gloire de leur Père céleste. Même un jeune enfant, par son obéissance et sa douceur au nom de Christ, peut ainsi briller comme une lumière. Mais nous manquons souvent, nous avons souvent à nous humilier de n'avoir pas porté le fruit de la lumière, qui consiste en toute bonté, justice et vérité. Il en sera autrement, quand l'Église sera manifestée en gloire devant le monde. Tout en elle sera parfait. Les nations qui seront sur la terre, marcheront à sa lumière. Elle brillera sur elles sans voile et sans nuages. Les nations connaîtront que le Père a aimé ceux qui sont à Christ, comme il a aimé Jésus lui-même. Tout ce qu'est Dieu en grâce, en sagesse et en gloire, sera déployé devant elles dans l'Église. Et en voyant cette gloire dont Christ l'aura revêtue, les rois et les nations de la terre lui apporteront leur honneur et leur gloire. L'Église, autrefois méprisée, méconnue, persécutée, sera reconnue et honorée de tous. Et c'est ainsi qu'elle régnera avec Christ. Oh ! quelle place d'honneur ! Et à qui l'Église la devra-t-elle ? A l'amour de son Sauveur.

Les portes de perle de la sainte cité seront toujours ouvertes. Autrefois on fermait de nuit les portes des villes, afin de prévenir toute surprise de la part de l'ennemi. Mais là il n'y aura plus de nuit ; là, dans le ciel, plus de danger, plus d'ennemis, plus de pièges, plus de craintes. Maintenant, il s'agit de veiller et de prier pour ne pas entrer en tentation ; un ennemi rusé et subtil est toujours autour de nous, cherchant à nous faire tomber. Mais il n'aura plus d'accès dans le ciel, les portes pourront rester ouvertes.

Mais bien qu'ouvertes constamment, les portes de

la cité ne laisseront rien passer qui puisse ternir sa pureté parfaite. En elle, il ne saurait y avoir aucun mélange de bien et de mal, comme hélas ! on en voit ici-bas dans l'église professante. Tout mal sera exclu de l'enceinte de la cité céleste : aucune chose souillée n'y entrera, « ni ce qui fait une abomination et un mensonge. » Ceux-là seuls qui sont sauvés, qui se reposent sur l'œuvre de Christ, y trouvent leur place ; « seulement ceux qui sont écrits dans le livre de vie de l'Agneau. »

O mes enfants, voulez-vous faire partie de cette sainte et glorieuse cité ? Venez à cet Agneau de Dieu, dont le sang précieux a été versé pour ôter vos péchés.

J'ai encore plusieurs choses à vous dire concernant la cité du Dieu vivant, nous les remettrons à une autre fois, s'il plaît à Dieu que nous soyons encore ici-bas.

Le petit émigrant.

Je voyageais dans un train qui allait vers le nord-ouest de l'Irlande. En jetant les yeux autour du compartiment, je vis un jeune garçon assis presque en face de moi. Une grosse larme roulait dans ses yeux, tandis qu'il défaisait son petit paquet contenant une assiette d'étain, un couteau, une fourchette et une timbale, avec quelques autres objets que les émigrants ont l'habitude de porter avec eux. Le tout était proprement enveloppé dans une serviette bien blanche. Le garçon en tira deux tranches de pain ; il m'en présenta une, et se mit à manger l'autre.

— Je sais, lui dis-je, qui vous a préparé cela.

— C'est ma mère, monsieur. Elle m'a dit : Tom, tu pourras avoir faim pendant le voyage.

— Allez-vous loin ? lui demandai-je.

— A New-York, monsieur.

— Et vous laissez derrière vous plusieurs personnes que vous aimez ?

— Oui, monsieur ; je laisse ma mère et trois sœurs. Ma mère est une pauvre veuve, je suis son fils unique, et cela lui faisait bien de la peine de me voir partir. Mais elle me dit : Tom, bientôt tout ira mieux.

Les larmes coulaient des yeux du petit émigrant, comme il me racontait ainsi son histoire. Je lui exprimai mon étonnement de le voir aller seul dans une contrée aussi éloignée.

— Oh ! monsieur, répondit-il, j'ai deux sœurs là-bas ; elles m'ont écrit de venir, et m'ont envoyé six livres * pour mon voyage. Et dans leur lettre, elles disent qu'elles m'attendent à l'endroit où je débarquerai.

— Et êtes-vous sûr qu'elles seront là ?

— Certainement, monsieur ; pourquoi n'y seraient-elles pas, puisqu'elles l'ont dit ? Elles ne veulent pas manquer à leur promesse.

— Pourquoi pensez-vous qu'elles ne veulent pas vous tromper ?

— Oh ! parce que je sais qu'elles m'aiment. Elles désirent vraiment m'avoir avec elles, et pour que je puisse venir, elles ont payé mon passage sur l'*Europa*, qui part demain.

— Eh bien ; lui dis-je, c'est la même raison pour laquelle nous pouvons nous confier à Jésus. C'est parce qu'il nous a tant aimés qu'il a payé le prix de notre passage, afin de nous avoir dans le ciel. Vos

* La livre vaut 25 francs.

sœurs n'ont payé que six livres, mais Dieu a donné son propre Fils afin qu'il mourût pour nous. Vous n'aurez pas à payer une seconde fois, n'est-ce pas, puisque vos sœurs ont payé tout le prix du passage, et nous n'avons rien à payer, puisque Christ a payé pour nous, et, d'ailleurs, nous ne le pourrions pas. Dieu veut réellement avoir près de Lui des pécheurs tels que nous, afin de nous rendre heureux pour toujours. Vous ne pouvez pas voir et entendre vos sœurs, qui sont à plus de mille lieues d'ici, mais vous avez reçu une lettre d'elles, et vous partez comme elles vous le demandent. C'est de la *foi*. Vous avez foi en elles. Mais, Tom, il se pourrait que vos sœurs ne fussent pas *capables* de tenir leur promesse ; mais notre grand Ami, qui a dit : « Je ne mettrai pas dehors celui qui vient à moi, » celui-là tiendra certainement la sienne, parce que, outre son amour sans bornes, il a la toute-puissance. Si nous nous confions en Lui, comme vous vous confiez en vos sœurs, nous aurons en Lui un Ami qui nous recevra dans l'autre monde, où toutes choses sont faites nouvelles par la gloire de sa présence.

Jésus dit : Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez pas ; car à de tels est le royaume de Dieu. Et les ayant pris entre ses bras, il posa les mains sur eux et les bénit.

Car le Fils de l'homme est venu pour sauver ce qui était perdu.

Ainsi, ce n'est pas la volonté de votre Père qui est dans les cieus, qu'un seul de ces petits périsse.

Quel amour, mes enfants, que celui de Jésus !

Le chant du pèlerin.

1. Là-haut, là-haut, m'attend la maison paternelle !
Ici-bas, pauvre pèlerin,
Je marche seul en mon chemin.
Héritier cependant d'une gloire éternelle,
Chante, chante, ô mon âme, en déployant ton aile.
2. Là-haut, là-haut, m'attend la couronne de vie !
Après les pleurs et les travaux,
La paix, la joie et le repos,
Seront la douce part de mon âme ravie,
Au milieu des splendeurs de la cité chérie.
3. Là-haut, là-haut encore, espérance bénie !
Je reverrai près du Seigneur
Bien des amis chers à mon cœur,
Chantant autour du trône en parfaite harmonie,
De l'Agneau mis à mort la tendresse infinie.
4. Mais cet espoir n'est pas ce qui remplit mon être
D'ineffables ravissements,
Que ne peut rendre mes chants.
Ce que mon cœur attend, c'est de voir, de connaître,
Tel qu'il est mon Sauveur, mon tendre Ami, mon Maître.
5. Oui, ma voix est bien faible et pourtant je puis dire :
Le ciel et toute sa splendeur
Ne peut rien offrir à mon cœur
En dehors de Celui dont la beauté m'attire,
Et dont tout l'univers ne vaut pas un sourire.
6. Chante donc, ô mon âme, en poursuivant ta course,
Et sur Lui seul fixe les yeux.
Bientôt, dans la gloire des cieus,
Tu pourras de Jésus, aujourd'hui ta ressource,
Goûter sans fin l'amour à sa divine source.



Une parole à propos.

Dans une grande maison de l'un des quartiers aristocratiques de Londres, vivait, il y a environ un demi-siècle, une famille composée du père et de la mère, de huit filles et de plusieurs fils. Les huit filles étaient presque entièrement laissées aux soins d'une gouvernante française, car leur mère était d'une santé très délicate et quittait rarement son appartement.

La gouvernante, qui était une personne de grands talents et très attrayante, avait donc non seulement à s'occuper des études de ses élèves, mais aussi la charge de les accompagner quand elles allaient chez des personnes de leur connaissance, comme aussi de recevoir les personnes qui venaient en visite chez leurs parents. Les jeunes filles aimaient beaucoup leur gouvernante, elles avaient pour elle une grande

admiration et étaient toujours heureuses de se trouver avec elle. Cette personne était catholique romaine de profession, mais toute religion lui semblait un accessoire inutile à une vie toute remplie par les études et les plaisirs.

On ne voyait dans cette vaste maison d'autre exemplaire des Saintes Écritures, qu'une grande Bible française reléguée sur le dernier rayon de la bibliothèque de la salle d'étude. « Nous aurions eu plutôt la pensée de lire le dictionnaire que cette Bible, » racontait plus tard une des jeunes filles.

La gouvernante avait des cousines irlandaises; dont elle parlait quelquefois avec un sourire railleur. « Ce sont des piétistes, » disait-elle. « Croiriez-vous, » dit-elle un jour, « qu'elles vont venir à Londres et qu'elles m'ont invitée à venir goûter chez elles. Pour la convenance, j'y dois aller, mais je voudrais bien que ce fût une affaire faite. »

« Après tout, elles ne sont pas si mal, dit-elle en revenant. Je pensais qu'elles n'avaient pas deux idées dans la tête, mais elles sont agréables, instruites et aimables. Elles m'ont invitée à venir passer un mois avec elles en Irlande, où, disent-elles, il y a de charmants paysages à dessiner, et je désire y aller. »

Les vacances venues, la gouvernante partit donc pour le petit village où ses cousines avaient leur habitation sur la lisière d'un magnifique parc. Là elle avait autant de vues à dessiner et à peindre qu'elle pouvait le désirer, et cette occupation lui servait aussi d'excuse pour échapper à la conversation quand le sujet ne lui plaisait pas.

Par un beau jour, elle était tout occupée dans le parc à terminer une esquisse de paysage, lorsqu'une voix se fit entendre derrière elle : « Vous semblez prendre un bien grand plaisir à votre peinture,

mademoiselle, » lui disait-on. Elle se retourna vivement et vit un vieux monsieur, à l'air vénérable, avec de longs cheveux blancs flottant sur ses épaules.

— « C'est en effet un grand plaisir pour moi, » répondit-elle.

— « Il n'y a rien d'étonnant, » reprit le vieux monsieur, en français. « Peindre aussi joliment doit être un plaisir. Mais, dites-moi, » continua-t-il en la regardant avec sérieux, « vous occupez-vous du Seigneur Jésus autant que de votre peinture ? »

La seule réponse qu'elle donna fut de rassembler aussi vite que possible, crayons, pinceaux et autres objets de peinture, et de s'éloigner à grands pas.

-- « Je suis bien fâché pour vous, » dit l'étranger qui l'avait suivie quelques pas.

— « Pourquoi seriez-vous fâché pour moi ? » répondit-elle avec un ton de dignité offensée. « Vous ne savez rien de moi. »

— « Je sais quelque chose, » répliqua-t-il. « Je suis fâché pour vous, parce que vous ne croyez pas au Seigneur Jésus, et je sais que vous ne pourrez jamais être heureuse jusqu'à ce que vous ayez cru en Lui et que vous l'aimiez. »

— « Vous ne savez absolument rien de moi, » répéta-t-elle, « et vous n'avez aucun droit de dire que je ne crois pas en Christ. D'ailleurs cela ne vous regarde nullement que je croie ou non. »

— « *Celu me regarde,* » répondit le vieillard ; « car je suis son serviteur, envoyé pour porter son message. Et je sais que vous ne croyez pas en Lui ; sans cela vous l'aimeriez et vous auriez été heureuse d'entendre son nom, au lieu de vous retirer dès qu'il fut sorti de mes lèvres. Adieu. Je suis fâché pour vous, et je prierai pour vous. »

— « Je n'ai pas besoin de vos prières, » dit-elle ;

mais le vieux monsieur n'entendit peut-être pas ces dernières paroles, car il s'était éloigné dans une autre direction.

— « J'aurai bien soin que mes cousines ne sachent rien de cela, » disait-elle en elle-même en retournant. « Elles triompheraient, si elles apprenaient que quelqu'un m'a dit que je n'étais pas une croyante. Elle ne dit donc pas un mot de cette étrange rencontre, mais les paroles qu'elle avait entendues, ne cessèrent tout le jour de résonner à ses oreilles. »

Dans la nuit elle fut prise d'un mal soudain. Le médecin fut appelé et sembla immédiatement très inquiet. « Elle n'a pas vingt-quatre heures à vivre, » dit-il à ses cousines.

-- « Elle est déjà dans le délire, » fit remarquer l'une d'elles. « Elle me demande de faire chercher le vieux monsieur. Je lui ai demandé quel vieux monsieur, et elle m'a seulement dit : Il a de longs cheveux blancs. »

— « Il faut vous attendre à du délire, » dit le médecin.

Le jour suivant arriva. La pauvre malade souffrait cruellement, mais elle parlait peu de ses souffrances, et répétait continuellement : « Je vais mourir, je ne suis pas une croyante, le vieux monsieur l'a dit et c'était vrai. Oh ! faites-le venir ; faites-le venir ! »

— « Se pourrait-il, » dit enfin l'une de ses cousines, « que réellement un vieux monsieur lui ait parlé ? Il faut nous enquérir dans le village si l'on a vu quelqu'un. J'y irai. »

Bientôt elle apprit qu'en effet, deux jours auparavant, on avait vu un vieux monsieur étranger, et quelqu'un ajouta : « Je crois qu'il demeure à la cure. »

La cousine se rendit à la cure et demanda au pasteur s'il avait chez lui un vieux monsieur à cheveux blancs.

— « Oui, » répondit le pasteur. « C'est le docteur Malan, de Genève. »

Quelques minutes après, il se rendait auprès de celle qu'il avait vue dans le parc la veille.

— « Le voilà, » dit la gouvernante, quand il entra dans la chambre. « C'est bien lui. Je remercie Dieu de ce qu'il est venu. Oh! monsieur, je vais mourir et je suis perdue. Vous m'avez dit la vérité; je ne crois pas au Seigneur Jésus. Je le vois maintenant, et c'est trop tard. »

— « Non, » dit le docteur Malan, « ce n'est pas trop tard. C'est afin que vous soyez sauvée, que le Seigneur m'a envoyé hier auprès de vous. Et il m'envoie de nouveau pour vous dire qu'il y a pour vous un entier pardon, un pardon éternel, car Lui-même a porté en son corps nos péchés sur la croix. Il a subi le châtiment, tout le châtiment que méritaient tous les péchés de tous ceux qui croient en Lui. Et je vous demande en son nom : Voulez-vous croire en Lui maintenant ? Si vous croyez seulement en Lui, vous êtes sauvée maintenant et pour toujours ; tout votre péché est ôté, quelque grand qu'il ait pu être. Et, au lieu du châtiment, Dieu vous offre la bénédiction céleste acquise par le sang de son Fils. »

C'est dans ce sens que parla le vieux monsieur, lisant en même temps les passages de l'Écriture qui appuyaient ses paroles. Puis il s'agenouilla et pria pour que cette pauvre pécheresse tremblante pût recevoir le pardon de ses péchés et la vie éternelle. La malade crut la parole du Seigneur, et le vieux monsieur la laissa se réjouissant d'avoir reçu le grand salut de Dieu.

La joie et la paix qui remplissaient son âme, eurent un heureux effet sur son corps. Dès ce moment, elle commença à se remettre, et, à la fin du mois, elle put retourner à Londres auprès de ses élèves. Elles avaient été très inquiètes à son sujet et soupiraient après son retour. Elles étaient toutes à la

fenêtre pour guetter son arrivée, et elles se précipitèrent à sa rencontre pour lui souhaiter la bienvenue.

— « Mais, » raconta l'une d'elles, « la chose étrange fut que même avant de franchir le seuil de la porte, elle commença à nous faire un sermon. Ensuite elle nous fit venir dans la salle d'études, prit la vieille Bible française sur le haut de la bibliothèque, et dit : Mes chères filles, restez bien tranquilles tandis que je vous lirai quelques-unes des précieuses paroles de ce livre. »

Quelques-unes se mirent à rire, d'autres la supplèrent de ne pas lire dans ce livre poudreux. Mais elle dit : « Que vous l'aimiez ou non, je *dois* vous le lire. Dieu a sauvé mon âme, et je Lui ai demandé de vous sauver aussi toutes. Chaque jour, avant de commencer nos leçons, je vous lirai dans ce livre, et je vous dirai, du mieux que je puis, comment Jésus sauve les pécheurs. »

Elle fit comme elle l'avait dit. En outre, elle ne négligeait aucune occasion de parler des choses de Dieu à ses élèves, à leurs frères, à ceux qui venaient en visite, et à toutes les personnes qu'elle pouvait atteindre.

Juste un an après sa visite en Irlande, le mal dont elle avait été atteinte, la saisit de nouveau, et elle mourut en bénissant le Seigneur. Elle avait d'abondants sujets de louange, car, durant cette année, ses huit élèves et plusieurs de leurs frères avaient été vraiment convertis à Dieu. Ils vécurent pour le servir avec fidélité et furent à leur tour le moyen de sauver plusieurs âmes. Ainsi la petite semence semée dans le parc en Irlande porte encore du fruit, à la louange et à la gloire de Celui qui est venu pour sauver des pécheurs.

La bonne nouvelle.

1. Accourez tous à la bonne nouvelle,
Car aujourd'hui le salut est prêché.
Jésus s'est approché :
Il vous appelle ;
Tournez tout votre cœur
Vers le Sauveur.
2. Ne craignez pas que de votre misère
Il se détourne avec haine ou mépris :
Non ; car il a promis,
Il est sincère,
De laver en son sang
Tout vrai croyant.
3. Pour vous sauver il est venu Lui-même,
Du sein du Père en ces terrestres lieux,
Pour vous ouvrir les cieus ;
Comme il vous aime !
Sur la croix il souffrit
Et fut maudit.
4. Approchez donc, venez en confiance
Pour recevoir le salut et la paix.
Vous avez libre accès
A sa clémence :
Saisissez en son nom
Votre pardon.

(Tiré des chants de Sion, du Docteur Malan.)

Entretiens sur le Livre des Nombres.

LE PÉCHÉ DE MOÏSE ET LE SERPENT D'AIRAIN.

(Nombres XX, XXI.)

LA MÈRE. — Les enfants d'Israël continuaient leur route à travers le désert. Le temps s'écoulait ; les quarante années touchaient à leur fin, et ceux qui avaient été incrédules mouraient l'un après l'autre, selon la parole de Dieu. Ils ne devaient pas voir le bon pays de Canaan ; c'était réservé à leurs enfants ainsi qu'à Josué et Caleb.

SOPHIE. — Moïse et Aaron devaient aussi entrer en Canaan, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — Nous verrons bientôt ce qui leur arriva. Au premier mois de la quarantième année, le peuple vint au désert de Sin et campa dans un endroit appelé Kadès.

SOPHIE. — N'est-ce pas là qu'ils étaient quand on envoya les espions ?

LA MÈRE. — Oui, ils y revenaient après ce long voyage de quarante années. C'est là que mourut Marie, la sœur de Moïse et d'Aaron, et elle fut ensevelie.

SOPHIE. — Pauvre Marie ! Elle n'entra pas non plus dans le pays promis. Mais les enfants d'Israël n'envoyèrent plus d'espions cette fois.

LA MÈRE. — Non ; mais il ne faut pas croire qu'ils fussent meilleurs que leurs pères.

SOPHIE. — Firent-ils donc quelque chose de mauvais ?

LA MÈRE. — Il n'y avait pas d'eau et, au lieu de

s'attendre à l'Éternel, ils se soulevèrent contre Moïse et Aaron.

SOPHIE. — C'est ce qu'ils avaient déjà fait quand Moïse frappa le rocher et qu'il en sortit de l'eau. Que firent cette fois Moïse et Aaron ?

LA MÈRE. — La seule chose qu'ils pouvaient faire. Ils allèrent à l'entrée du tabernacle d'assignation et tombèrent sur leurs faces devant l'Éternel.

SOPHIE. — Oh ! maman, demandaient-ils que l'Éternel punit cette assemblée méchante ?

LA MÈRE. — Non, Sophie ; ils cherchaient le secours auprès de Lui. Et la gloire de l'Éternel apparut, et l'Éternel dit à Moïse : Prends la verge et convoque l'assemblée, toi et Aaron, ton frère, et parlez, en leur présence, au rocher, et il donnera son eau.

SOPHIE. — C'était bien bon de la part de Dieu, maman ; il ne leur adresse pas de reproche.

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Dieu montrait sa grâce envers eux. C'est elle qui conduisait le peuple à travers le désert. C'est la grâce de Dieu qui nous conduit aussi et qui seule rafraîchit et soutient notre âme.

SOPHIE. — Quelle verge Moïse devait-il prendre ?

LA MÈRE. — Celle qui avait fleuri, et qui était devant l'Éternel comme un signe de sa grâce envers les Israélites. Moïse et Aaron convoquèrent donc le peuple, mais Moïse n'entraîna pas dans les pensées de grâce de Dieu, il pensait davantage à la méchanceté du peuple, et il dit : « Vous, rebelles, écoutez maintenant : Vous ferons-nous sortir de l'eau de ce rocher ? Et il frappa le rocher deux fois avec sa verge, et les eaux sortirent en abondance, et l'assemblée but, et les bêtes aussi. »

SOPHIE. — Chère maman, je vois que Moïse ne fit pas exactement ce que l'Éternel avait dit, car il

frappa le rocher au lieu de lui parler ; mais était-ce bien mal ?

LA MÈRE. — Certainement, Sophie ; c'est le plus triste moment de la vie de ce grand serviteur de Dieu. D'abord, au lieu de parler au rocher, il parle au peuple pour lui reprocher sa rébellion, au moment où Dieu voulait montrer sa grâce envers eux. Ensuite il frappe le rocher deux fois avec sa propre verge, ce que Dieu ne lui avait pas dit de faire.

SOPHIE. — Je vois, maman qu'il eut bien tort. Mais je me rappelle que la première fois, il avait frappé le rocher avec sa verge et que l'eau en était sortie*. Il pensait peut-être devoir faire la même chose cette fois.

LA MÈRE. — C'est possible, mais cela ne l'excuse pas. Nous ne devons jamais suivre nos propres pensées ; ce serait nous croire plus sages que Dieu. Il faut faire ce qu'il nous dit et comme il nous le dit. Il est vrai que, la première fois, Moïse avait dû frapper le rocher avec la verge du jugement, celle qu'il avait étendue autrefois contre l'Égypte ; mais maintenant il aurait dû seulement parler au rocher, en tenant dans sa main la verge de la grâce. Il aurait dû se mettre avec Dieu au-dessus du péché du peuple et agir avec grâce envers lui. Et il y a, mon enfant, dans toute cette histoire, un précieux enseignement pour nous.

SOPHIE. — Lequel, chère maman ?

LA MÈRE. — Comme je te l'ai dit autrefois, le rocher était une figure de Christ**, qui a été frappé une fois pour toutes sur la croix, afin que toute bénédiction découlât de Lui pour nous. Mais maintenant, il ne peut plus être frappé. Il est au ciel

* Exode XVII.

** Voyez 1 Corinthiens X, 4.

comme notre grand souverain sacrificateur, et là un trône de grâce est dressé, duquel nous pouvons nous approcher avec confiance, pour recevoir miséricorde et trouver grâce afin d'être secourus au moment opportun *.

SOPHIE. — Est-ce que Dieu montra à Moïse et à Aaron qu'il n'était pas satisfait ?

LA MÈRE. — Sans doute. L'Éternel leur dit : « Parce que vous n'avez pas *cru* en moi pour me sanctifier en la présence des enfants d'Israël, vous n'introduirez pas cette assemblée au pays que je lui ai donné. »

SOPHIE. — Oh ! maman, que je suis fâchée pour eux ! N'était-ce pas bien sévère ?

LA MÈRE. — Non, mon enfant. Tout ce que Dieu fait à l'égard des siens est bon et pour leur bien, même quand il les châtie **. Moïse et Aaron, qui étaient à la tête du peuple, devaient lui donner l'exemple de la foi et de l'obéissance. Dieu n'en aimait pas moins son serviteur Moïse, bien qu'il eût été obligé de le punir, comme je ne l'aime pas moins, Sophie, quand tu as fait quelque chose de mal, et que je suis obligée de t'infliger un châtement.

SOPHIE. — Je te comprends, chère maman. Il y a encore une chose que j'ai remarquée dans cette histoire, c'est que, malgré la désobéissance de Moïse et d'Aaron, l'Éternel donna de l'eau au peuple.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, sa grâce se montre malgré les manquements de ses serviteurs. Nos fautes n'arrêtent pas l'accomplissement des desseins de son amour. Après cet événement, le peuple continua son voyage vers Canaan. Il était tout près du but, mais il devait encore rencontrer bien des obstacles, bien des ennemis, que Satan allait placer devant lui.

* Hébreux IV, 14-16.

** Hébreux XII, 5-11.

Il est toujours l'ennemi de Dieu et de son peuple, et maintenant comme alors, il met des entraves sur notre chemin. Les enfants d'Israël étaient près des frontières d'Édom, le pays des descendants d'Ésaü, le frère de Jacob, et Moïse fit dire au roi de ce peuple : Ainsi a dit ton frère Israël : Tu sais tout le travail que nous avons eu, et comment nous avons été maltraités en Égypte. L'Éternel nous a délivrés et nous voici près de tes frontières. Laisse-nous passer par ton pays, nous n'y ferons aucun dommage. Mais le roi d'Édom refusa et sortit contre eux pour les combattre.

SOPHIE. — C'était bien méchant de sa part, car son peuple et les Israélites étaient proches parents.

LA MÈRE. — Sans doute, et c'est à cause de cette parenté que Dieu ne voulut pas que les Israélites leur fissent aucun mal. Israël prit un autre chemin et vint près de la montagne de Hor. Là l'Éternel dit à Moïse et à Aaron : « Aaron n'entrera pas au pays que j'ai donné aux enfants d'Israël, parce que vous avez été rebelles à mon commandement. Prends donc Aaron et Éléazar, son fils, et fais-les monter sur la montagne de Hor. Puis fais dépouiller Aaron de ses vêtements et fais en revêtir Éléazar ; et Aaron mourra là. » Moïse fit ainsi ; Éléazar revêtit les vêtements d'Aaron, pour être souverain sacrificateur à sa place, puis Aaron mourut, et Moïse et Éléazar redescendirent vers le peuple qui pleura Aaron durant trente jours.

SOPHIE. — Ils devaient être bien affligés en pensant que s'ils n'avaient pas murmuré, Aaron aurait pu entrer dans le bon pays.

LA MÈRE. — Oui, et c'était une leçon bien solennelle pour eux de voir que l'Éternel n'épargnait pas même le souverain sacrificateur, parce qu'il avait été désobéissant.

SOPHIE. — Les enfants d'Israël rencontrèrent-ils encore d'autres ennemis après le roi d'Édom ?

LA MÈRE. — Oui, un roi Cananéen ayant appris que les Israélites venaient par le même chemin qu'avaient autrefois suivi les espions, sortit en armes contre eux et leur fit quelques prisonniers. Mais Israël s'adressa à l'Éternel, qui lui donna une pleine victoire contre ses ennemis.

SOPHIE. — C'est ainsi qu'ils auraient toujours dû faire.

LA MÈRE. — Certainement. Après cela, ils continuèrent leur chemin autour du pays d'Édom, et rencontrèrent un autre ennemi, le pire de tous. Sais-tu lequel ?

SOPHIE. — Non, maman.

LA MÈRE. — C'est eux-mêmes, leur propre méchant cœur. Le peuple se découragea à cause de la longueur du chemin, et se plaignit de la manne et du manque d'eau, et ils parlèrent contre l'Éternel et contre Moïse. Cette fois l'Éternel châtia leur ingratitude et envoya contre eux des serpents brûlants dont la morsure fit périr un grand nombre des enfants d'Israël.

SOPHIE. — Maman, je connais cette histoire. Veux-tu me permettre de la dire ?

LA MÈRE. — Bien volontiers, Sophie.

SOPHIE. — Les enfants d'Israël vinrent vers Moïse et lui dirent : Nous avons péché. Prie pour nous l'Éternel, afin qu'il retire les serpents. Moïse pria, et l'Éternel lui dit de faire un serpent d'airain, de le mettre sur une perche, et que quiconque serait mordu et regarderait vers le serpent serait guéri.

LA MÈRE. — C'est bien cela ; mais te rappelles-tu de quoi le serpent d'airain est la figure.

SOPHIE. — Oui, maman, le serpent d'airain représente le Seigneur Jésus qui a été cloué sur la croix,

et celui qui regarde vers Lui, c'est-à-dire qui croit en Lui, est sauvé.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, il est guéri de la blessure mortelle du péché ; au lieu de la mort, il a la vie. Le précieux Sauveur a dit lui-même : « Comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. » Jésus, par sa mort, a détruit celui qui avait l'empire de la mort, c'est-à-dire le diable.

Après cela, les enfants d'Israël continuèrent leur voyage et vinrent près d'un puits. Et l'Éternel dit à Moïse : Assemble le peuple, et je leur donnerai de l'eau. Et le peuple, auquel Dieu accordait ainsi la bénédiction, se mit à chanter au lieu de murmurer. Ils dirent : « Que l'eau de ce puits jaillisse ! Chantez à cause de lui. C'est le puits que les seigneurs ont creusé, que les principaux ont creusé avec leurs bâtons, sous la conduite du législateur. »

SOPHIE. — Chère maman, on est bienheureux de les entendre chanter au lieu de se plaindre.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Nous devrions, au lieu d'être mécontents, rendre toujours grâces à Dieu le Père pour toutes choses, au nom du Seigneur Jésus*. Dieu les avait fait passer à travers la mer Rouge, et ils étaient entrés dans le désert en chantant le cantique de la rédemption. Maintenant, au bout des quarante ans, ils sont sur le point d'en sortir pour entrer en Canaan, et ils chantent à cause de la bénédiction. Dieu avait fait jaillir pour eux des eaux dans des lieux arides.

SOPHIE. — N'eurent-ils plus d'ennemis à combattre ?

LA MÈRE. — Oui, Satan fit encore plus d'un effort

* Éphésiens V, 20.

contre eux. Ils arrivèrent près du pays de Sihon, roi des Amorrhéens, et ils lui demandèrent de pouvoir passer à travers son pays. Sihon ne le voulut pas, et vint contre eux avec son armée. Mais il fut vaincu ; Israël détruisit son peuple et s'empara de ses villes. Ensuite les enfants d'Israël vinrent dans la contrée de Basan, et Hog, roi de ce pays, vint aussi les combattre. Ce Hog était un géant, comme nous le lisons dans le Deutéronome. Mais l'Éternel dit à Moïse : « Ne le crains pas, car je l'ai livré entre tes mains, lui et tout son peuple et son pays. » Hog, malgré sa force et sa puissance, périt avec son peuple, et Israël posséda son pays. Ainsi les enfants d'Israël étaient toujours vainqueurs avec l'Éternel, et nous sommes toujours plus que vainqueurs en Christ qui nous a aimés. (Romains VIII, 36.)

La sainte cité où se trouve le trône de Dieu et de l'Agneau (*Fin*)

Comme vous le savez, chers enfants, c'est dans la capitale d'un royaume que réside le roi, l'autorité suprême. Le trône est le siège du roi et la figure de son autorité. Dans la Jérusalem céleste, capitale du royaume que Dieu donnera à Jésus, le fils de l'homme, se trouve aussi un trône : celui de Dieu et de l'Agneau. Ainsi l'univers entier verra Jésus, qui a été couronné d'épines et crucifié par les

hommes, assis dans la sainte cité, l'Église, sur le trône même de Dieu.

Mais un roi exerce la justice et le jugement. Au commencement du livre de l'Apocalypse, comme je vous l'ai dit il y a quelque temps, Jean raconte qu'il vit un trône dressé dans le ciel. Ce n'était pas dans l'Église ; c'était un trône de jugement, d'où sortaient des éclairs, des voix et des tonnerres. Mais quand la sainte cité aura été montrée au monde, le jugement aura été exécuté sur la terre, la justice et la paix y régneront, et le trône de Dieu et de l'Agneau sera au milieu de la céleste Jérusalem. Et que sortira-t-il de ce trône ? Rien qui puisse effrayer, mais au contraire, une abondance de bénédictions. « Je vis, » dit l'apôtre, « un fleuve d'eau vive, éclatant comme du cristal, sortant du trône de Dieu et de l'Agneau. » Des eaux courantes arrosent, rafraichissent, désaltèrent et fertilisent le sol qu'elles parcourent ; elles sont la figure de la puissance de bénédiction divine. La ville céleste jouira de cette bénédiction. Ce sont les eaux de la vie divine qui la traverseront pour se répandre sur la terre en flots de grâce et de bonheur. Et déjà maintenant, mes enfants, savez-vous ce qui est dit de ceux qui croient au Seigneur Jésus ? Quand ce précieux Sauveur était sur la terre, le dernier et grand jour de la fête des Tabernacles qui figurait les temps bénis de son règne, « il se tint là, et cria, disant : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Celui qui croit en moi, selon ce que dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre. Or il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en Lui. » Ainsi ceux qui croient au Seigneur Jésus, même un jeune enfant, non seulement est rendu heureux par le Saint-Esprit en lui, mais par ce même Esprit il peut être un moyen dont Dieu se sert pour

répandre la grâce, la paix et la joie du ciel *. Ne désirez-vous pas, chers enfants, être tels ?

Sur le bord des cours d'eaux croissent ordinairement des arbres au feuillage verdoyant. Il y en avait en grand nombre dans le paradis terrestre, arrosé par un fleuve qui se divisait ensuite en quatre bras. Vous vous rappelez, j'en suis sûr, ce qu'étaient deux de ces arbres. L'un était l'arbre de la connaissance du bien et du mal, l'autre, l'arbre de vie. Adam et Ève mangèrent du fruit du premier en désobéissant, ils furent chassés du paradis et ne purent manger de l'arbre de vie. Au ciel, chers enfants, dans le paradis de Dieu, sur le bord du fleuve qui sort du trône de Dieu et de l'Agneau, il n'y a plus d'arbre de la connaissance du bien et du mal, mais il y a encore l'arbre de vie, portant douze fruits, rendant son fruit chaque mois, en toute saison. C'est une bénédiction complète. Et bien loin qu'il soit interdit aux habitants du ciel d'en manger, ils sont là pour s'en nourrir. Quel est donc cet arbre de vie ? C'est Christ, mes enfants. Les saints, dans la sainte cité, se nourrissent de Lui ; ils savourent tout ce que Christ est et a été. Et déjà maintenant, n'est-il pas le pain de vie pour ceux qui l'aiment, qui prennent leur plaisir à penser à Lui, et sont ainsi fortifiés et encouragés ? Ah ! connaissez-vous cette divine nourriture, mes enfants ? La manne dans le désert n'en était qu'une faible image.

Mais l'arbre de vie porte aussi des feuilles qui ont un usage précieux. Elles servent à la guérison des nations qui sont sur la terre. Y aura-t-il donc encore des maladies ici-bas ? Oui, mes enfants. Bien que Satan doive être lié, le mal existera encore et par

* Voyez l'histoire de la petite Anna, sous le titre : « L'eau qui désaltère à jamais, » page 21 de cette année.

conséquent les suites du péché, et même la mort pour les pécheurs obstinés. Mais il y aura en Christ un remède divin et d'une application constante. La même puissance de Jésus qui, lorsqu'il était sur la terre, se montrait en guérissant les maladies et les langueurs, se manifesterà du ciel dans les jours de son règne, et cela aussi viendra par le moyen de l'Église. Où elle sera il n'y aura point de malédiction, mais une bénédiction parfaite qui se répandra sur la terre.

Vous demanderez peut-être : Quelle sera l'occupation des saints qui composent la céleste cité ? Vous venez de voir une de leurs occupations : faire du bien de la part de Dieu à ceux qui seront sur la terre ; être des canaux de sa grâce. Et n'est-ce pas déjà, sur la terre, un des grands privilèges du plus faible et du plus jeune chrétien ? Ne peut-il pas donner un verre d'eau froide à quelqu'un d'altéré, consoler quelqu'un qui pleure, être aimable et prévenant envers tous pour l'amour de Christ ?

Mais les saints feront autre chose dans le ciel. Ils serviront Dieu, non seulement en faisant comme des serviteurs ce qu'il leur dira de faire, mais ils lui rendront un service parfait de louanges et d'actions de grâces. Ils verront sa face, sans ombre, sans nuage, non plus par la foi, mais dans des corps glorifiés capables de le voir, de vivre dans cette atmosphère de gloire, ce que nous ne pourrions dans nos corps de chair et de sang. Voir « sa face, » mes enfants, c'est le plus haut degré de faveur et de bonheur. Oh ! combien l'on estime haut chez les hommes le privilège de voir un roi ou un grand homme. Mais les saints verront la face de Dieu, cette face qui « est un rassasiement de joie ; » ils seront près de Dieu à la droite duquel sont des plaisirs pour jamais. Quelle gloire et quelle félicité !

De plus son nom sera sur leurs fronts comme signe ou marque publique, pouvant être vue de tous, qu'ils lui appartiennent, qu'ils sont des rachetés de Christ. Ici-bas, celui qui croit en Christ, est scellé du Saint-Esprit. Dieu le reconnaît comme sien, lui-même le sait, mais le monde ne le connaît pas, comme il n'a pas connu Christ ; au contraire, on le méprise, il porte l'opprobre du nom de Christ. Dans la gloire, les chrétiens seront manifestés devant tous, comme étant à Dieu et à l'Agneau ; au lieu de l'opprobre et du mépris, ils brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père.

Ici-bas sont les ténèbres. Pour les dissiper, il faut l'éclat du soleil ou une lumière artificielle, encore ces lumières naturelles ou autres laissent-elles toutes des ombres. Là-haut, pour les saints, rien de semblable. Dieu lui-même fera briller sur eux sa lumière, la lumière qui rayonne de Lui, car il est lumière. Et cette lumière sans alternative d'obscurité, non seulement éclairera leurs corps, mais elle les pénétrera et remplira leurs âmes. Il n'y aura plus aucune ombre : ils connaîtront comme ils ont été connus. En contemplant le Seigneur Jésus dans la gloire, rayonnant de cette lumière, ils lui seront semblables. Oh ! quel ravissement de joie ! Quel bonheur ineffable !

C'est dans cette gloire, cette lumière et cette félicité qu'ils régneront. Et pour combien de temps ? Pour l'éternité ! Toujours, toujours. Les siècles sans fin s'écouleront sans rien changer à ce bonheur parfait, sans l'altérer en rien. Ces ravissements de joie seront toujours nouveaux. *Tout* sera aussi stable et durable que la gloire de Christ lui-même. Ce sera le repos de Dieu, le bonheur de Dieu lui-même, dans lequel les saints seront entrés pour jamais.

O mes chers enfants, la pensée d'une telle félicité

ne ravit-elle pas votre cœur ? Ne voulez-vous pas y avoir part ? Nul ne peut y être introduit que par Christ. Il est le *chemin*, la *vérité* et la *vie* ; NUL ne vient au PÈRE que par LUI.

Oh ! puissiez-vous venir à ce précieux Sauveur sans tarder.

Il s'est donné Lui-même.

Dans une réunion pour des enfants, celui qui s'adressait à ses jeunes auditeurs désirait savoir jusqu'à quel point ils sentaient le besoin d'un Sauveur, et il posa cette question : « Avez-vous à donner à Dieu quelque chose qui vous rende propres pour le ciel ? »

Après un moment de silence, un petit garçon, nommé Willie, dit :

« Un bon cœur, monsieur ! »

« Mais y a-t-il un seul de nous qui ait un bon cœur ? »

Un autre petit garçon répondit promptement : « Non, monsieur, personne n'a un bon cœur. »

Et il disait vrai, car Dieu déclare que « le cœur est rusé et désespérément malin. » Vous voyez donc que nous n'avons rien à donner à Dieu pour nous ouvrir l'entrée du ciel. Mais Dieu nous a donné quelque chose. Écoutez ce qu'écrivait à ce sujet une chère jeune fille : « Je pense souvent au grand amour du Sauveur. Il a donné tout ce qu'il y avait de plus précieux pour nous racheter, — non de l'or et de l'argent ; non des travaux et des peines, des douleurs et des souffrances seulement, mais *il s'est donné LUI-MÊME.* »



« Je crois »

Billy Smith était le fils d'un ivrogne. Il n'avait pas, comme l'ont la plupart de mes jeunes lecteurs, une heureuse demeure, car l'argent qui aurait pu apporter un peu de bien-être dans le triste logis qu'il habitait, était dépensé en boisson par son père.

La plus grande partie du temps de Billy se passait dans les rues, où il cherchait à attraper une croûte de pain quand il pouvait. Il avait une mère sans cesse exposée aux mauvais traitements de son mari, qui avait vendu ou mis en gage pour se procurer à boire tout ce qui se trouvait chez eux.

Billy n'avait sans doute jamais rien entendu dire touchant Dieu et son Fils Jésus-Christ, mais un jour qu'il errait dans les rues, ayant froid et faim, il vit une foule de gens rassemblés autour de quelqu'un

qui prêchait. Il se fraya un chemin à travers la foule, et entendit des paroles étranges et nouvelles pour lui, mais pleines de douceur. Le prédicateur parlait du Seigneur Jésus quittant son brillant trône de gloire et descendant ici-bas pour mourir, afin que ceux qui croient en Lui, aient la vie éternelle. Billy écouta attentivement, et, sans doute, ses pensées se portaient de sa misérable demeure à la demeure céleste où règne un bonheur sans fin. Après que le prédicateur eut annoncé sérieusement la voie du salut, il indiqua l'hymne dont chaque verset se termine par ces paroles :

Je crois, je crois, oui je puis croire
Que Jésus-Christ mourut pour moi ;
Sa mort sanglante
Et triomphante
Me sauve à jamais par la foi.

Le pauvre petit Billy saisit l'air et les paroles, et tout le long du chemin, en retournant chez lui, il répétait : « Je crois, je crois, oui je puis croire que Jésus-Christ mourut pour moi, » et, rentré dans la pauvre chambre où couchaient son père, sa mère et lui, bien que son misérable père fût là, ivre comme à l'ordinaire, il ne pouvait s'empêcher de redire : « Je crois, je crois, oui je puis croire. » Son père le menaça de le jeter dehors s'il ne cessait pas son bruit, mais l'enfant semblait sourd à toute autre chose et tout bas chantait encore ces précieuses paroles : « Jésus-Christ mourut pour moi. » Sa mère lui ôta les quelques haillons qui le couvraient, et il se glissa dans une vieille armoire renversée qui lui servait de lit ; là, comme sa mère mettait sur lui un lambeau de tapis, sa seule couverture, il chantait tout doucement : « Je crois, je crois, oui je puis croire que Jésus-Christ mourut pour moi. »

Combien ces paroles devaient résonner étrangement aux oreilles de cette pauvre femme ! Mais combien heureux était ce cher enfant ! Cette vieille armoire lui semblait aussi douce qu'un lit de plumes ; la faim, le froid, rien sur la terre ne lui faisait : il avait trouvé Jésus et il ne lui manquait rien.

Le lendemain matin, sa mère l'appela : « Billy, Billy, » mais il n'y eut pas de réponse. Elle souleva le vieux tapis ; dormait-il encore ? Oui, mais il dormait en Jésus : il s'était endormi pour se réveiller fait à la ressemblance de ce précieux Sauveur qui mourut pour lui. Sa mère ne voyait que son corps privé de vie ; l'âme rachetée de Billy était allée auprès du Seigneur Jésus.

Cher jeune lecteur, peux-tu, comme le petit Billy, dire de tout ton cœur :

Je crois, je crois, oui, je puis croire,
Que Jésus-Christ mourut pour moi ?

Si tu peux le dire, oh ! combien tu es heureux ! Mais si tu ne peux pas le dire, si tu ne sais pas que tes péchés sont pardonnés, si tu n'es pas sauvé, sache que Jésus est prêt à te recevoir. « Venez à moi, » dit-il, « et je vous donnerai du repos. »

Où irais-tu si tu mourais inconverti ? Le Seigneur Jésus viendra bientôt pour ressusciter tous ceux qui ont cru en son nom et dont les corps reposent dans le tombeau ; il les prendra avec ceux qui sont sauvés et qui seront vivants à sa venue, et tous ensemble seront pour toujours avec le Seigneur. Le petit Billy sera dans cette foule heureuse ; ne veux-tu pas y être aussi ? Jésus a dit : « Je viens bientôt. » Puisses-tu répondre de tout ton cœur avec joie : « Amen, viens, Seigneur Jésus ! »

Entretiens sur le Livre des Nombres *

HISTOIRE DE BALAAM

(Nombres XXII-XXV)

LA MÈRE. — Après avoir défait Sihon et Hlog, les enfants d'Israël vinrent camper tout près du Jourdain, dans les plaines du pays de Moab. Le peuple de ce pays et les Madianites qui demeuraient aussi là, furent fort effrayés en voyant arriver ce grand peuple auquel des rois puissants n'avaient pu résister, et le roi de Moab, nommé Balak, pensant que, seul, il ne pourrait pas vaincre Israël, envoya des messagers à Balaam, qui demeurait à Péthor sur le fleuve d'Euphrate.

SOPHIE. — Qui était donc ce Balaam ?

LA MÈRE. — C'était un faux prophète, qui savait bien tout ce que Dieu avait fait pour Israël.

SOPHIE. — Mais, maman, comment un faux prophète pouvait-il aider le roi de Moab ?

LA MÈRE. — Balak ne connaissait pas Dieu ; il avait une grande confiance en ce Balaam qui avait une grande réputation, et il croyait que si Balaam maudissait Israël, lui, Balak, pourrait le vaincre. Il chargea donc ses messagers d'offrir des présents à Balaam, et de lui demander de venir maudire Israël.

SOPHIE. — Est-ce que Balaam connaissait l'Éternel ?

LA MÈRE. — Oui, mais pas dans son cœur. Il prétendait le consulter, mais c'était en employant de

* Dans le désir de terminer cette année les Entretiens sur le livre des Nombres, nous donnerons pour ce mois et le suivant, deux articles un peu plus longs que d'habitude.

mauvais moyens. Cependant tu verras comment, dans cette occasion, Dieu se servit de Balaam.

SOPHIE. — Que répondit Balaam aux envoyés de Balak ? Alla-t-il avec eux ?

LA MÈRE. — Il leur dit qu'il devait consulter l'Éternel. Et dans la nuit, Dieu lui parla et lui dit : « Tu n'iras pas avec ces hommes et tu ne maudiras pas ce peuple, car il est béni. » Alors Balaam dit aux seigneurs que Balak lui avait envoyés : « Retournez dans votre pays, car l'Éternel a refusé de me laisser aller. »

SOPHIE. — Je suis bien aise qu'il ait été obéissant. Que fit alors Balak ?

LA MÈRE. — Il envoya des messagers choisis parmi les plus grands seigneurs et en plus grand nombre, avec la promesse des plus riches récompenses, s'il venait maudire Israël. Mais Balaam répondit : « Quand Balak me donnerait sa maison pleine d'or et d'argent, je ne pourrais pas transgresser le commandement de l'Éternel, mon Dieu. »

SOPHIE. — C'est une bien belle réponse, n'est-ce pas, chère maman ?

LA MÈRE. — Oui, c'étaient de belles paroles ; mais il les disait pour se faire valoir. Son cœur n'était pas droit ; au fond, il désirait les richesses que Balak mettait devant lui. Nous le voyons bien quand, au lieu de renvoyer simplement les messagers comme les premiers, en s'en tenant à la parole de Dieu, il leur dit : « Restez ici cette nuit, et je saurai ce que l'Éternel aura de plus à me dire. »

SOPHIE. — Oh maman ! il savait pourtant bien ce que Dieu lui avait dit la première fois. Espérait-il donc que Dieu changerait de pensée ?

LA MÈRE. — Peut-être, car l'homme juge Dieu d'après son propre cœur. En tout cas, cela montre que Balaam n'était pas simple et droit de cœur.

SOPHIE. — Dieu vint-il encore lui parler ?

LA MÈRE. — Oui, et ce fut pour lui dire d'aller avec ces hommes, mais, ajouta Dieu : « quoi qu'il en soit, tu feras ce que je te dirai. » Balaam donc, le matin venu, sella son ânesse et suivit les seigneurs de Moab.

SOPHIE. — Voudrais-tu me dire pourquoi Dieu lui permit d'aller ?

LA MÈRE. — Pour montrer que sa puissance était au-dessus de toute la méchanceté de Balak, de Balaam et de Satan, et qu'en dépit de tout, son peuple était et serait béni. Mais il voulut donner encore un avertissement à Balaam, qui s'en allait peut-être tout content en pensant que maintenant il ferait comme Balak le désirait, et qu'il aurait ses riches présents. Dieu montra au faux prophète qu'il connaissait son cœur.

SOPHIE. — Comment est-ce que l'Éternel avertit Balaam, chère maman ? Vint-il au-devant de lui ?

LA MÈRE. — Tu vas le voir. Comme Balaam s'en allait, l'Ange de l'Éternel vint pour s'opposer à lui. L'ânesse vit l'Ange dans le chemin avec son épée nue, et s'en alla à travers champs ; mais Balaam, qui ne voyait pas l'Ange, se mit à frapper l'ânesse pour la faire revenir dans le chemin. Alors l'Ange se plaça dans un sentier de vignes qui avait un mur de chaque côté, de sorte que pour l'éviter, l'ânesse se serra contre la muraille, en pressant le pied de Balaam, qui continua à la frapper. L'Ange se tint alors dans un endroit si étroit, que l'on ne pouvait passer ni à droite, ni à gauche, et l'ânesse ne pouvant plus avancer, se coucha sous Balaam, qui se mit en fort grande colère, et frappa de nouveau la pauvre bête.

SOPHIE. — Pauvre ânesse, en effet. Comment Balaam ne comprenait-il pas qu'il devait y avoir là quelque chose d'extraordinaire, lui qui se vantait d'être prophète ?

LA MÈRE. — Il était aveuglé par l'amour du gain. Mais alors, comme dit l'apôtre Pierre : « une bête de somme muette, parlant d'une voix humaine, réprima la folie du prophète. » L'Éternel, en effet, ouvrit la bouche de l'ânesse qui dit à Balaam : « Que t'ai-je fait ? Pourquoi m'as-tu battue trois fois ? Et il répondit : C'est parce que tu t'es moquée de moi. Je voudrais avoir une épée en ma main pour te tuer. Et elle dit : Ai-je accoutumée de te faire ainsi ? Et il répondit : Non. » Alors l'Éternel ouvrit ses yeux, et il vit l'Ange avec son épée nue à la main.

SOPHIE. — Oh ! qu'il dut être effrayé !

LA MÈRE. — Il se prosterna sur son visage, et l'Ange lui dit : « Je suis venu contre toi, parce que tu suis un mauvais chemin devant moi. Ton ânesse m'a vu et s'est détournée trois fois, sans quoi je t'eusse tué et je l'aurais laissée en vie. »

SOPHIE. — Ainsi son ânesse lui avait sauvé la vie. Il devait être bien humilié en voyant qu'une pauvre bête était plus sage que lui.

LA MÈRE. — Oui, l'homme qui suit son propre chemin est plus dépourvu de vraie intelligence que les bêtes **. Quand Balaam eut entendu l'Ange, il dit : « J'ai péché, car je ne savais pas que tu fusses dans le chemin contre moi. Maintenant donc, si cela te déplaît, je m'en retournerai. »

SOPHIE. — Il avait raison, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — Ça aurait été bien, s'il eût dit cela par obéissance, avec un cœur vraiment soumis à Dieu. Mais il craignait seulement pour sa vie. Il ne savait rien de la bonté et de la miséricorde de Dieu, qui voulait bénir ce pauvre peuple que sa puissance avait tiré d'Égypte. Tout ce qu'il avait en vue, c'é-

* 2 Pierre II, 16.

** Lisez Ésaïe I, 2, 3.

taient les richesses promises par Balak. Dieu le laisse donc aller. Il voulait manifester, par la bouche même de Balaam et en dépit de lui, sa fidélité envers Israël. Mais l'Ange lui dit : « Tu diras seulement ce que j'aurai commandé. » Ce n'était pas une recommandation, mais une affirmation que, malgré tous ses efforts pour plaire à Balak, Balaam ne pourrait faire autrement que dire ce que Dieu voudrait. Il s'en alla cependant au pays de Moab.

SOPHIE. — Pauvre Balaam ! j'ai bien peur pour lui. Il aurait mieux fait de se repentir et de s'en retourner.

LA MÈRE. — Oui, mais tout nous montre qu'il ne connaissait pas Dieu en vérité. Balak vint à sa rencontre, et le conduisit sur les hauts lieux où étaient ses idoles, afin que de là il pût voir le camp des enfants d'Israël et les maudire. Balaam dit au roi : « Bâti-moi ici sept autels, et prépare-moi sept veaux et sept béliers. » Et pendant que Balak se tenait près des autels où l'on avait offert les victimes en holocauste, Balaam se retira à l'écart. Et Dieu vint au-devant de lui, et mit dans sa bouche ce qu'il devait dire au roi de Moab qui était là avec ses seigneurs.

SOPHIE. — Que devait-il dire, maman ? Je suis sûre que c'étaient de bonnes choses pour Israël.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, il n'y a que bénédiction dans le cœur de Dieu pour les siens, et Dieu est fidèle à ses promesses. Balaam dit de la part de l'Éternel : « Comment maudirai-je Israël ? Le Dieu fort ne l'a point maudit. Et comment le détesterai-je ? L'Éternel ne l'a point détesté. C'est un peuple qui habitera seul, et ne sera point compté entre les nations. »

SOPHIE. — Que voulait-il dire par là, chère maman ?

LA MÈRE. — Que le peuple d'Israël était séparé, mis à part des autres peuples pour Dieu, et précieux à ses yeux. Et c'est encore le privilège du peuple de

Dieu actuellement, c'est-à-dire de ceux qui appartiennent à Christ *.

SOPHIE. — Balak ne fut-il pas bien fâché ?

LA MÈRE. — Oui, sans doute. Il conduisit alors Balaam dans un autre endroit et lui dit : « Maudis-le de là. »

SOPHIE. — On voit bien comme Balak était ignorant. S'il avait connu Dieu, il n'aurait pas pu croire que Dieu changerait de pensée.

LA MÈRE. — C'est bien certain. Mais ce fut une occasion pour que Dieu mit dans la bouche de Balaam une bénédiction encore plus complète, en montrant en même temps que Dieu ne peut changer. Voici ce que Balaam dit de la part de l'Éternel : « Le Dieu fort n'est point homme pour mentir, ni fils d'homme pour se repentir. Il a dit et ne le fera-t-il point ? Il a parlé et ne tiendra-t-il point sa parole ? J'ai reçu la parole pour bénir : il a béni et je ne le révoquerai pas. Il n'a point aperçu d'iniquité en Jacob, ni vu de perversité en Israël ; l'Éternel, son Dieu, est avec lui, et un chant de triomphe royal est au milieu de lui. Il n'y a pas d'enchantement contre Jacob. »

SOPHIE. — C'est bien beau, maman, ce que Dieu dit de son peuple. On voit combien il l'aimait, et Israël était bien en sûreté. Mais je ne comprends pas comment Dieu peut dire qu'il n'a pas vu d'iniquité en lui. Israël avait souvent péché contre Dieu.

LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant. Mais ici, l'Éternel parle d'Israël comme l'ayant choisi, racheté, mis à part, et ayant jeté tous leurs péchés derrière son dos. C'était pour l'amour de son nom et de sa fidélité qu'il effaçait ainsi leurs péchés. Qui pouvait alors les condamner ? Il est vrai qu'il châtiait les enfants d'Israël quand ils péchaient, mais ils restaient

* Lisez Exode XIX, 5, 6 ; Tite II, 14, 1 Pierre II, 9.

son peuple qu'il voulait bénir. Et quand Satan les accusait, et que le serviteur de Satan voulait les maudire, Dieu prenait leur cause en main et les justifiait *. Et, ma chère enfant, c'est ainsi que Dieu parle aussi maintenant aux siens, pour les remplir de confiance et d'assurance quand Satan veut les décourager.

SOPHIE. — Où est-ce que Dieu dit cela pour nous, maman ?

LA MÈRE. — Dans le VIII^{me} chapitre de l'épître aux Romains. Lis du verset 31 au verset 39.

SOPHIE (*après avoir lu*). — Oh ! maman, que c'est beau et consolant. Dieu est *pour* nous. Il l'a bien montré en nous donnant son Fils. Et il nous justifie, et Jésus intercède pour nous au ciel, et rien ne peut nous séparer de son amour et de l'amour de Dieu. C'est bien plus qu'Israël ne possédait.

LA MÈRE. — Oui, ma chère enfant, ce sont les richesses du cœur de Dieu envers de pauvres pécheurs qu'il sauve par grâce.

SOPHIE. — Que fit cette fois Balak ? Ne fut-il pas convaincu que Dieu voulait bénir Israël ?

LA MÈRE. — Non. Il voulut essayer une troisième fois, et conduisit Balaam dans un endroit différent. Balaam, voyant que Dieu voulait bénir Israël, n'alla plus cette fois à la rencontre des enchantements. Mais pouvait-il ainsi échapper à la puissance de Dieu ? Non ; levant ses yeux vers le désert, il vit tout Israël rangé selon l'ordre divin, et l'Esprit de Dieu fut sur lui, et il dit : « Que tes tentes sont belles, ô Jacob, et tes demeures, ô Israël !... Bénis sont ceux qui te bénissent, et maudits sont ceux qui te maudissent. » Si tu te les rappelles, Sophie, ce sont les paroles mêmes que Dieu dit à Abraham **.

* Voyez encore Zacharie III.

** Genèse XII, 3.

SOPHIE. — Oui, maman. Maintenant, Balak devait bien voir qu'il ne pouvait faire maudire Israël.

LA MÈRE. — Oui, mais au lieu de regarder cela comme venant de Dieu, il s'en prit à Balaam. Tout en colère, il lui dit : « Fuis dans ton pays ; j'avais dit que je te comblerais d'honneurs et voici l'Éternel l'a empêché d'en recevoir. »

SOPHIE. — Ainsi Balaam n'eut pas même les richesses qu'il désirait si fort ?

LA MÈRE. — Peut-être parvint-il ensuite à s'en faire donner. Mais, dans ce moment, il répondit qu'il n'avait pu dire autre chose que ce que l'Éternel lui avait commandé, et il ajouta : « Viens, et je te dirai ce que ce peuple fera au tien dans les derniers jours ; » car l'Éternel avait quelque chose de plus glorieux encore pour son peuple dans l'avenir. Il prophétisa donc : « Une étoile surgira de Jacob, et un sceptre s'élèvera d'Israël, » et il ajouta qu'elle détruirait Moab, Édom et toutes les nations d'alentour.

SOPHIE. — Qui est cette étoile, maman ?

LA MÈRE. — C'est le Seigneur Jésus, mon enfant. Il viendra régner et mettra tous ses ennemis sous ses pieds *. Ce sera la gloire d'Israël aux derniers jours, quand il aura reconnu Jésus pour son Roi. C'est ce que voyait Siméon, lorsqu'en prenant le petit enfant dans ses bras, il disait de lui : « Une lumière pour la révélation des nations et la gloire de ton peuple d'Israël. » Ainsi avec Jésus, tout se termine par la gloire ; et si Israël a la gloire terrestre, nous aurons la gloire céleste **.

SOPHIE. — Cette histoire de Balaam est merveilleuse, chère maman. Ce qui me frappe, c'est qu'il était un

* Lisez Psaumes II et CX.

** Jean XVII, 23, 24 ; comparez avec Apocalypse XXI, 10, 23.

si méchant homme, et que Dieu lui montre des choses si magnifiques.

LA MÈRE. — C'est bien remarquable, en effet. Dieu se sert de tels instruments qu'il veut et confond les desseins de Satan au moyen de ses propres serviteurs. Mais l'histoire de Balaam offre une leçon très sérieuse, c'est que l'on peut avoir beaucoup de connaissances religieuses sans être converti. Balaam avait dit : « Que je meure de la mort des hommes droits et que ma fin soit semblable à la leur, » mais ce n'étaient que de belles paroles. Son cœur n'était ni droit devant Dieu, ni humilié. Il était toujours l'ennemi du peuple de Dieu, comme le montre la suite de son histoire.

SOPHIE. — Est-ce qu'il nous est encore raconté quelque chose de lui ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Puisqu'il n'avait pu maudire Israël, il pensa à une autre manière de lui faire du mal. Il conseilla à Balak de chercher à faire tomber les enfants d'Israël dans le péché *.

SOPHIE. — Pourquoi cela, maman ?

LA MÈRE. — Balaam savait que l'Éternel était un Dieu saint et jaloux de sa gloire ; il avait sans doute appris que Dieu avait toujours puni les rébellions du peuple d'Israël, et même qu'il avait fait tomber au désert les hommes qui étaient sortis d'Égypte. Il pensa donc que si les Israélites se détournaient de l'Éternel, il les détruirait.

SOPHIE. — Quelle méchanceté horrible !

LA MÈRE. — Oui, c'est bien là la ruse de Satan, et c'est ce qu'il s'efforce encore de faire en cherchant à séduire les enfants de Dieu et à les entraîner dans le péché.

SOPHIE. — Comment le roi Balak s'y prit-il pour suivre le mauvais conseil de Balaam ?

* Voyez Apocalypse II, 14 ; Nombres XXXI, 16.

LA MÈRE. — Au lieu de faire la guerre aux Israélites, il les traita en amis. Les filles des Moabites les invitèrent aux fêtes et aux festins qui accompagnaient les sacrifices faits aux faux dieux, et les pauvres Israélites se laissèrent séduire, mangèrent avec les idolâtres, se prosternèrent devant leurs dieux, et s'attachèrent particulièrement à la principale idole nommée le Bahal de Péor.

SOPHIE. — Oh maman ! c'était bien mal.

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Rien n'est plus affligeant que de voir le peuple de Dieu s'allier avec le monde et le péché. L'apôtre Paul avertissait sérieusement les chrétiens d'y prendre garde *.

SOPHIE. — Et qu'arriva-t-il à ce pauvre peuple ? Il n'était pas si beau que quand Balaam le voyait du haut de la montagne.

LA MÈRE. — Assurément non. Aussi la colère de l'Éternel s'enflamma-t-elle contre Israël ; et Moïse, sur l'ordre de Dieu, fit pendre tous les chefs et tuer tous les hommes qui s'étaient attachés à Bahal Péor.

SOPHIE. — Les Israélites ne furent-ils pas bien affligés ?

LA MÈRE. — Oui, ils reconnurent leur faute, et toute l'assemblée se mit à pleurer devant le tabernacle d'assignation. Dans ce même moment, un homme d'Israël amena dans le camp, aux yeux de tous, une femme madianite qu'il fit entrer dans sa tente.

SOPHIE. — C'est comme s'il se moquait de l'Éternel.

LA MÈRE. — Son châtement ne se fit pas attendre. En voyant cette audace, Phinées, fils d'Éléazar le sacrificateur, prit une pique, entra dans la tente, et transperça l'homme et la femme. Alors la plaie qui frappait Israël fut arrêtée ; mais 24,000 hommes étaient tombés.

* Lisez 2 Corinthiens VI, 14-18 ; VII, 1 ; et 1 Corinthiens X, 8.

SOPHIE. — C'est terrible, maman. Balaam n'avait que trop bien réussi dans sa méchanceté.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie ; mais Dieu avait ses témoins fidèles ; Satan ne peut être plus fort que Dieu. Phinées avait à cœur la gloire de l'Éternel et à cause de lui, de son acte de fidélité, la colère de Dieu se détourna d'Israël. Aussi l'Éternel l'approuva-t-il et il dit à Moïse : « Phinées a détourné ma colère de dessus les enfants d'Israël, afin que je ne les consumasse point. Voici, je lui donne mon alliance de paix, et ce sera une alliance de sacrificature perpétuelle pour lui et pour sa postérité après lui. » Dieu a dit : « J'honorerai ceux qui m'honorent * . »

SOPHIE. — Dieu ne fit-il rien aux Madianites et au méchant Balaam ?

LA MÈRE. — Il dit aux Israélites : « Serrez de près les Madianites et frappez-les ; car ils vous ont serrés de près par leurs ruses, par lesquelles ils vous ont séduits. » Mais nous verrons une autre fois comment ils exécutèrent cet ordre.

Les derniers jours de cette terre

Chers enfants, avez-vous lu avec attention ce que je vous ai dit les dernières fois ? Votre cœur n'a-t-il pas été ravi en voyant la terre, maintenant remplie de douleurs, mais alors heureuse sous le règne de Jésus ? Vous rappelez-vous la gloire des saints, et leur honneur en haut dans la sainte cité où se trouve le trône de Dieu et de l'Agneau, et ainsi toutes choses

* 1 Samuel II, 30.

étant réunies en un, en Christ, la joie et les actions de grâces s'élevant partout à Dieu comme un parfum ?

Comment supposer qu'un tel bonheur pourra être troublé sur la terre ? Les hommes ne devront-ils pas être tellement heureux sous la domination juste du Prince de la paix, qu'ils n'aient pas même la pensée de vouloir s'y soustraire ?

Mes chers enfants, il y a une grande leçon que nous avons à apprendre, et qui nous est enseignée depuis le commencement de la Bible jusqu'à la fin. C'est que le cœur naturel reste toujours le même : les plus grandes bénédictions ne le changent pas, ne l'améliorent point ; l'homme peut en jouir, mais son cœur naturel, ce que la parole de Dieu nomme la chair, n'est pas changé.

Ainsi les Israélites avaient été sauvés du jugement en Égypte, conduits à travers la mer Rouge, nourris et abreuvés au désert où Dieu habitait au milieu d'eux. Ils avaient entendu sa voix sur le mont Sinaï. Dieu ensuite les avait introduits dans le bon pays de Canaan, et que firent-ils ? Toujours ils se montrèrent désobéissants et rebelles.

Les Juifs eurent au milieu le Fils de Dieu lui-même, plein de grâce et de vérité, de compassion et d'amour. Leur cœur fut-il changé ? Qu'ont-ils fait ? Ils ont crucifié le Seigneur de gloire.

Ensuite le Saint-Esprit a été envoyé du ciel ; la parole du salut par grâce a été annoncée et l'est encore ; les hommes sont-ils meilleurs ?

Non, mes chers enfants ; dans tous les temps, il y a une chose qui est et reste absolument nécessaire, c'est la nouvelle naissance, car ce qui est né de la chair est chair. Le Seigneur Jésus l'a dit : Il vous faut naître de nouveau. Sans cela l'homme reste le même : la chair est inimitié contre Dieu.

Et cela a amené et amène toujours le jugement.

Maintenant je voudrais vous demander : Qui est-ce qui a ainsi poussé les Israélites à se révolter, les Juifs à crucifier Jésus, et de nos jours les chrétiens de nom à ne pas recevoir le salut et à rejeter Christ ? C'est celui qui a fait tomber Adam dans le paradis terrestre ; c'est l'ennemi de Dieu et des hommes, Satan qui séduit l'homme, qui s'empare de son méchant cœur et le fait se révolter contre Dieu.

Mais, direz-vous, sous le règne de Jésus, Satan sera lié. C'est vrai, mes enfants, aussi pendant ce temps-là, tous les hommes se soumettront à Christ ; mais les uns le feront du cœur, ceux qui seront nés de nouveau ; les autres, des lèvres et extérieurement, car il le faudra. La justice régnera et le méchant, qui se manifestera tel, sera retranché.

Cela durera mille ans, mais au bout des mille ans, il faut que Satan soit délié. Alors se fera l'épreuve de ce qui est réel et de ce qui n'est qu'apparence. Dieu, dès le commencement, a toujours mis l'homme à l'épreuve, afin que l'on sût ce qu'il y a en lui.

Que fait Satan quand il est délié ? Il vient, le même qu'avant d'être jeté dans l'abîme, avec sa méchanceté et sa ruse. Et quel est le résultat. Les hommes résisteront-ils à ses séductions ? Hélas ! mes enfants, c'est son dernier effort, mais comme il avait réussi autrefois en Éden, quand l'homme jouissait de tout ce que Dieu avait créé pour lui, il réussit sur la terre couverte des bénédictions du règne de Christ.

Comment Satan agit-il et parvient-il à séduire les nations ? Cela ne nous est pas dit en détail ; il vient pour égarer, et il trouve des cœurs prêts à écouter ses conseils rusés. Il agit comme toujours. Pendant le règne de Christ, vous vous le rappelez, mes enfants, il y a un peuple cher à Dieu, un peuple de *saints*, et une cité bien-aimée, Jérusalem. Ce peuple a la prééminence, il est à la tête des nations. Les

richesses et la gloire sont à lui d'une manière excellente, et la cité est la métropole de la terre. Les nations doivent monter là pour apporter leurs tributs et adorer le seul Éternel ; les nations et leurs rois n'ont plus la première place.

Alors Satan souffle dans les cœurs l'esprit d'indépendance, de révolte et d'envie. On ne veut plus du joug que l'on a porté, être soumis à Christ comme on l'a été. On veut jouir pour soi-même. C'est le même cœur, vous le voyez, chers enfants, c'est la même histoire qu'autrefois. Après le déluge comme avant, après Christ comme pendant qu'il était sur la terre, après le millénium comme avant *, le cœur de l'homme, poussé par Satan, dit : « Rompons leurs liens, secouons leurs chaînes, soyons les maîtres. Abaissons cette cité orgueilleuse qui veut dominer, détruisons ce peuple qui se vante d'être saint et cher à Dieu, emparons-nous de leurs richesses. Tout sera à nous sur une terre heureuse. » Ce sont les mêmes pensées qu'aujourd'hui, les mêmes principes que de nos jours. Et qui sait si l'homme, oubliant qu'il doit tout à Christ, ne se vantera pas d'avoir amené, par ses efforts, la prospérité merveilleuse dont aura joui la terre durant mille années.

Et alors, mes enfants, conduites par Satan, malgré la gloire de Dieu à Jérusalem sur la terre, et la gloire de Dieu dans la cité céleste rayonnant d'en haut, les nations (car on s'habitue à tout, et cela montre ce qu'est le cœur) s'assembleront pour un dernier combat. C'est la dernière et suprême révolte contre Dieu.

Ce sont les nations qui sont aux quatre coins de la terre, ils sont en nombre comme le sable de la mer, et ils oseront, dans leur impiété, monter contre ce pays, sur lequel Dieu a les yeux, contre cette cité

* Lisez Ézéchiel XXXVIII, XXXIX ; ceci a lieu avant le millénium.

bien-aimée, que Dieu lui-même aura restaurée. Ce n'est pas la cité céleste, ils n'y peuvent atteindre. Ils iraient bien jusque-là s'ils le pouvaient, mais Satan a été chassé du ciel pour jamais. La multitude de leurs armées enveloppe le camp des saints. Qui pourra leur résister ? Ils marchent contre un peuple sans défense.

En effet, les saints ne peuvent résister, les portes de Jérusalem sont ouvertes ; mais quelqu'un intervient. C'est Celui qui a dit à Jérusalem : « Nulles armes forgées contre toi ne subsisteront. » Le dernier combat contre Dieu est une dernière défaite pour Satan et pour l'homme pécheur ; c'est une ruine totale pour les combattants et leur chef. Le feu du ciel les dévore ; c'est Dieu qui agit. Ils périssent sur la terre, ils meurent sous le jugement. Et Satan ? Lui ne peut mourir, mais son règne, sa puissance et son histoire sont finis pour jamais. Il va dans l'étang de feu, dans le feu éternel qui lui était préparé et à ses anges. Il y est jeté par la puissance irrésistible de Dieu et va y retrouver ceux qui, sur la terre, avaient été ses actifs instruments : la bête et le faux prophète.

Et c'est ainsi que se termine l'histoire de cette terre, mes enfants. Nous en savons plus par la parole de Dieu que tous les savants et les politiques du monde. Les premiers jours de cette triste histoire, de même que les derniers, sont marqués par la révolte de l'homme. Cette terre a été ainsi souillée par le péché. Même la puissance de Christ, régnant en justice et apportant la bénédiction, n'avait pas changé ce fait. La terre était souillée par l'homme pécheur. Elle aussi doit être changée ; toutes choses doivent être faites nouvelles. Mais comment cela a-t-il lieu ? Je vous le dirai une autre fois, s'il plaît au Seigneur.

**« Le Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est
livré lui-même pour moi. »**

Vous trouverez ces paroles, mes jeunes amis, dans le second chapitre de l'épître aux Galates, et je désire que vous puissiez les dire, chacun pour soi-même, du fond de votre cœur.

Dans une réunion tenue pour les enfants, celui qui parlait, désirant savoir jusqu'à quel point les enfants sentaient le besoin qu'ils avaient du Seigneur Jésus, leur adressa cette question : « Avez-vous à donner à Dieu quelque chose qui vous rende propre pour le ciel ? »

Il y eut un moment de silence, puis un petit garçon, que je nommerai André, dit :

— Oui, monsieur ; un bon cœur.

— Mais quelqu'un de nous avait-il un bon cœur en venant au monde ?

Un autre petit garçon répondit vite :

— Non, monsieur ; personne n'est bon.

— C'est vrai, mes enfants ; Dieu dit dans sa Parole : « Il n'y a point de juste, non pas même un seul ;... il n'y en a aucun qui fasse le bien, non pas même un seul. » (Romains III, 10, 12.) Et encore : « Le cœur est rusé et désespérément malin par-dessus toutes choses, qui le connaîtra ? » (Jérémie XVII, 9.) Dieu seul sait combien il est méchant. Vous voyez donc, chers enfants, que nous n'avons rien à donner à Dieu.

Mais Lui a quelque chose à nous donner. Savez-vous quoi ? Écoutez ce qu'une chère jeune fille écrivait, et vous verrez ce qu'elle pensait du don de Dieu. Elle disait : « Dieu nous aime ! Quelle précieuse et glorieuse vérité ! Oui, je pense souvent combien le Sauveur nous aime. Quel prix il a payé pour nous racheter ! Non des mille et mille pièces d'or et d'ar-

gent ; non pas seulement des travaux et des labeurs ; des souffrances et des peines ; non, Il s'est donné lui-même. »

Eh bien, enfants, pouvez-vous dire : « Il m'a aimé et s'est livré LUI-MÊME pour MOI ? »

Le petit André apprit dans cette réunion qu'il n'avait rien de bon à offrir à Dieu, mais il reçut par la foi le don de Dieu et s'en retourna tout heureux chez lui.

Puisse-t-il en être ainsi de chacun de vous, mes jeunes amis.

CANTIQUE

Sur l'air de : « *Nos bouches proclament.* »

De Dieu la parole
Eclaire le cœur,
Exhorte, console,
Conduit au bonheur.
Dès notre jeune âge
Écoutons sa voix :
C'est le saint message
Du grand Roi des rois.

Dieu, dit ce saint Livre,
Nous DONNE un Sauveur,
Dont la mort délivre
Le pauvre pécheur.
C'est son Fils lui-même
Qu'il livra pour nous :
Combien il nous aime !
A Lui, venons tous.

Jésus nous appelle :
« Venez, » a-t-il dit.
Son amour fidèle
Au ciel nous conduit.
Chantons tous sa grâce,
Chantons son amour ;
Marchons sur sa trace
Vers le saint séjour.

Entretiens sur le Livre des Nombres

DERNIERS PRÉPARATIFS AVANT D'ENTRER EN CANAAN

(Nombres XXVI-XXXVI)

SOPHIE. — Je serai bien aise, chère maman, que tu me dises ce qui arriva après l'histoire de Balaam et le péché des Israélites. Firent-ils tout de suite la guerre aux Madianites ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. L'Éternel commanda d'abord à Moïse de faire avec Éléazar le dénombrement des Israélites depuis l'âge de 20 ans, et des Lévites depuis l'âge d'un mois. Parmi tous ceux qui furent ainsi dénombrés, il ne s'en trouva pas un de ceux qui l'avaient été par Moïse et Aaron, au désert de Sinaï, quarante ans auparavant.

SOPHIE. — Je sais pourquoi, maman. Dieu avait dit qu'ils mourraient tous au désert, excepté Caleb et Josué, parce qu'ils avaient eu peur des géants et n'avaient pas eu confiance en Dieu.

LA MÈRE. — La parole de Dieu s'accomplit à leur égard, et il en sera encore de même aujourd'hui pour ceux qui sont incrédules : ils n'entreront pas dans le repos de Dieu *. Mais le peuple dénombré maintenant comptait bien entrer en Canaan, sur la promesse de Dieu. En particulier, il y avait parmi eux les filles d'un homme nommé Tsélophcad, qui était mort au désert sans laisser de fils. Or les femmes n'héritaient pas. Alors les filles de Tsélophcad vinrent demander à Moïse de leur donner une possession au pays de Canaan, comme si elles eussent

* Hébreux III, 7-19; IV, 1-11.

été des fils, afin que le nom de leur père ne fût pas oublié. Tu vois, Sophie, qu'elles avaient la confiance que l'Éternel introduirait son peuple en Canaan, et qu'elles tenaient aussi à en avoir leur part, comme d'une chose que Dieu donnait.

SOPHIE. — Moïse leur accorda-t-il leur demande ?

LA MÈRE. — Moïse ne pouvait rien faire de lui-même. Il consulta l'Éternel. Or Dieu aime que l'on croie sa parole, et que l'on apprécie ses dons. Aussi il accorda à ces filles ce qu'elles demandaient. Mais elles devaient épouser des maris de la même tribu qu'elles, pour que la portion de cette tribu restât la même, sans que rien n'en passât à une autre. Et ce fut désormais une loi pour tout Israël. Si un homme mourait sans laisser de fils, ses filles héritaient, et s'il n'avait pas d'enfants, c'était son plus proche parent. Tu vois, ma chère enfant, que Moïse et les filles de Tsélophcad agissaient comme s'ils étaient déjà dans le pays. C'est là la foi. Elle compte sur ce que Dieu dit, comme le tenant déjà*.

SOPHIE. — Moïse devait être bien triste en pensant que lui n'entrerait pas en Canaan.

LA MÈRE. — J'en suis sûre. Mais Moïse pensait au peuple de Dieu bien plus qu'à lui-même, comme tu vas le voir. L'Éternel lui dit : « Monte sur la montagne d'Abarim, et regarde le pays que j'ai donné aux enfants d'Israël ; après cela tu mourras, comme Aaron est mort, parce que vous ne m'avez pas sanctifié à Kadès. » Alors Moïse dit : « Que l'Éternel établisse sur l'assemblée un homme qui conduise le peuple, afin que l'assemblée de l'Éternel ne soit pas comme un troupeau qui n'a pas de berger. »

SOPHIE. — Que c'est beau, maman : il ne se plaint pas. Je vois bien qu'il pensait d'abord au peuple d'Israël.

* Hébreux XI, 1 ; Romains IV, 21.

LA MÈRE. -- Oui, Sophie, et c'est parce qu'Israël était le peuple de Dieu. Il connaissait leur méchant cœur mieux que personne, mais il les aimait parce qu'ils appartenaient à l'Éternel.

SOPHIE. — Et qui est-ce que l'Éternel choisit ? Était-ce un fils de Moïse ?

LA MÈRE. — Non, mon enfant ; Dieu n'a pas les mêmes pensées que les hommes, et Moïse aussi s'en remet entièrement à Dieu. Il ne pense ni à lui, ni à sa famille, pour lui procurer de l'honneur. L'Éternel lui dit : « Prends Josué, un homme en qui est l'Esprit, et tu poseras les mains sur lui. Tu le présenteras à Éléazar et à toute l'assemblée ; tu l'instruiras et lui feras part de ton autorité. »

SOPHIE. — Maman, je crois comprendre pourquoi l'Éternel choisit Josué. Il avait été le serviteur de Moïse et toujours auprès de lui, et savait bien comment Moïse agissait. Mais est-ce que l'Éternel parlait avec Josué comme avec Moïse ?

LA MÈRE. — Non ; le sacrificateur Éléazar devait se présenter devant l'Éternel, et consulter l'Éternel pour lui. Moïse avait été le médiateur entre Dieu et son peuple durant la traversée du désert, et maintenant qu'il allait mourir, et que les Israélites étaient sur le point d'entrer en Canaan et de combattre, Dieu leur donnait pour capitaine celui qui avait déjà combattu à leur tête contre Hamalec*.

SOPHIE. — Je vois là, maman, une autre raison pour laquelle Josué fut choisi.

LA MÈRE. — Après cela, l'Éternel rappela aux Israélites les sacrifices qu'ils devaient offrir le jour du sabbat, le premier jour de chaque mois, et aux fêtes de l'Éternel, et il indiqua de quelle manière ces sacrifices devaient être offerts. Te rappelles-tu quelles étaient les fêtes de l'Éternel ?

* Voyez Exode XVII.

SOPHIE. — Oui, maman ; c'étaient la Pâque, la fête des pains sans levain, celle des premiers fruits, la Pentecôte, la fête des trompettes, celle des expiations et celle des Tabernacles *.

LA MÈRE. — Pour chacune de ces fêtes, il y avait des sacrifices particuliers. Ensuite, l'Éternel régla pour son peuple ce qui concernait les vœux.

SOPHIE. — Qu'est-ce que cela veut dire, les vœux ?

LA MÈRE. — C'est quand un homme ou une femme avait promis de faire une chose, par exemple quand le juge Jephthé promit d'offrir en holocauste à Dieu ce qui sortirait de sa maison, s'il remportait la victoire sur ses ennemis **. L'Éternel dit donc à Moïse que si un homme avait fait un vœu, il devait le tenir, mais que si une fille ou une femme en avait fait un, et que le père ou le mari ne l'approuvait pas, l'Éternel leur pardonnerait de ne pas le tenir, parce que la fille doit obéir à son père, et la femme à son mari. Mais si une veuve avait fait un vœu, elle devait le garder.

SOPHIE. — Est-ce qu'après cela, Moïse monta sur la montagne, comme Dieu le lui avait dit ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Il avait encore quelque chose à dire aux Israélites, et il avait quelque chose à faire avant que leur voyage fût terminé. Moïse ne devait les quitter que lorsque tout serait prêt pour leur entrée en Canaan. D'abord, l'Éternel lui dit : « Exécute la vengeance des enfants d'Israël sur Madien. » Alors Moïse choisit mille hommes de chaque tribu, qui allèrent contre les Madianites, sous la conduite de Phinéas, fils d'Éléazar.

SOPHIE. — Pourquoi ne fut-ce pas Josué qui les conduisait ?

* Lisez Lévitique XXIII.

** Lisez Juges XI, 30-40 ; voyez aussi Nombres XXI, 2-3.

LA MÈRE. — C'est parce que Phinéas, tu te le rappelles, avait montré son zèle pour Dieu, et Dieu l'honorait ainsi. Les Israélites remportèrent une victoire complète sur les Madianites ; ils tuèrent leurs cinq rois et firent aussi mourir le faux prophète Balaam. Nous voyons par là qu'il était resté avec les ennemis de Dieu et d'Israël, et il partage leur jugement. Il est un exemple solennel du sort qui attend ceux qui professent connaître Dieu, et prennent son nom et ses paroles sur leurs lèvres, sans que leur cœur soit touché par son amour. Les enfants d'Israël prirent les enfants, le bétail et les richesses des Madianites, et brûlèrent leurs villes et leurs châteaux, puis ils revinrent au camp. Alors Éléazar dit que tout ce qu'ils avaient pris devait être purifié par le feu ou par l'eau de purification, et qu'eux-mêmes devaient laver leurs vêtements avant d'entrer dans le camp.

SOPHIE. — Pourquoi devaient-ils faire cela, chère maman ?

LA MÈRE. — Pour se purifier eux-mêmes et toutes choses de toute trace du péché qui se rattachait aux Madianites, car Dieu est saint. Ensuite, on partagea le butin en deux parties égales : l'une pour ceux qui étaient allés à la guerre, et l'autre pour le reste de l'assemblée.

SOPHIE. — Est-ce que tout n'aurait pas dû appartenir à ceux qui avaient eu la peine ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. L'Éternel voulait que les Israélites se considérassent comme un peuple, une famille, soumise à son autorité. Les uns avaient eu les fatigues de la guerre, les autres avaient gardé le camp ; chacun avait accompli ce que l'Éternel lui avait donné à faire. La récompense était pour tous. Il en est ainsi maintenant : les uns sont à la brèche pour annoncer l'Évangile, les autres y participent par leurs prières, et tous ensemble en ont de la joie.

Moïse préleva aussi un tribut pour l'Éternel, sur la part de ceux qui étaient allés à la guerre, et le donna à Éléazar. Sur la part de l'assemblée, il leva un tribut dix fois plus grand et le donna aux Lévites.

SOPHIE. — Ainsi, chacun eut sa portion ordonnée de Dieu ; personne n'était oublié. Cela fait plaisir, maman, de voir comme l'Éternel avait soin de tous.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, ce qu'il arrange est toujours parfait, et si l'on y pensait, il n'y aurait ni envie, ni jalousie. Mais il y eut un autre sujet de joie. Les officiers qui avaient conduit le peuple, vinrent dire à Moïse qu'ils n'avaient pas perdu un seul homme, et en reconnaissance, ils offrirent à l'Éternel des bijoux et de l'or, qu'ils avaient pris aux Madianites. Moïse mit cette offrande devant l'Éternel, dans le tabernacle d'assignation.

SOPHIE. — Les enfants d'Israël pouvaient voir qu'en obéissant à l'Éternel, ils étaient bien plus heureux. Quelle différence quand ils péchaient, et qu'un si grand nombre d'entre eux périssaient !

LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant. Quand nous marchons avec Dieu, nous ne perdons rien et nous gagnons tout. Après cette victoire, il y eut une épreuve pour le cœur de Moïse. Les descendants de Ruben et de Gad avaient beaucoup de bétail, et ils vinrent demander à Moïse et Éléazar de ne pas passer le Jourdain, mais de pouvoir s'établir dans les pays que l'on avait pris à Sihon et à Hog, parce que là il y avait de beaux pâturages pour leurs troupeaux.

SOPHIE. — Mais, maman, ce n'était pas là Canaan, le pays promis.

LA MÈRE. — Non, Sophie ; Canaan était de l'autre côté du Jourdain. Aussi Moïse fut-il bien attristé de cette demande, qui montrait que ces tribus préféraient au pays choisi de Dieu un autre qui leur convenait mieux. Il leur parla donc très sérieusement : « Pour-

« quoi resteriez-vous ici, » leur dit-il, « tandis que vos frères iront à la guerre ; vous allez faire perdre courage aux enfants d'Israël. Vous savez ce qui est arrivé à vos pères à Kadès-Barné ; prenez garde de vous détourner de l'Éternel, car il laisserait ce peuple au désert, et vous seriez la cause de sa destruction. »

SOPHIE. — Je pense, maman, qu'ils auraient bien fait d'écouter Moïse, et d'entrer avec les autres au pays de Canaan. Quel pays pouvait être meilleur que celui que Dieu leur donnait ?

LA MÈRE. — Tu as bien raison. Mais tel est notre méchant cœur ; il est incliné à préférer les biens actuels aux biens à venir, et il tend à s'établir dans ce monde au lieu de jouir des choses célestes. Nous devons y prendre garde. Les descendants de Ruben et de Gad insistèrent auprès de Moïse en disant : Nous bâtirons des enclos pour nos troupeaux, et nous laisserons nos femmes et nos enfants dans les villes murées. Pour nous, nous passerons en armes devant les enfants d'Israël, et nous combattrons avec eux jusqu'à ce qu'ils soient mis en possession de leur héritage. Alors Moïse leur accorda ce qu'ils demandaient, et recommanda à Josué et à Éléazar de veiller à ce que les Rubénites et les Gadites tinsent leur parole.

SOPHIE. — Je suis bien fâchée pour eux, maman. Les voilà, pour ainsi dire, séparés de leurs frères.

LA MÈRE. — Oui, cette recherche de leurs aises leur attira plus tard bien des souffrances. La moitié de la tribu de Manassé suivit leur triste exemple. Il y a là une grande leçon pour nous. Il faut, mon enfant, nous bien garder de chercher nos bénédictions ici-bas. Les bénédictions du chrétien sont toutes en haut où est Christ, et c'est là que doit être notre cœur.

SOPHIE. — Maman, ce que tu me dis me rappelle ce verset de cantique :

Suivons-le tous, animés d'un saint zèle ;
N'arrêtons pas nos cœurs en ces bas lieux ;
Ce Dieu Sauveur, lui-même, nous appelle,
Et nos vrais biens sont cachés dans les cieux.

LA MÈRE. — Je désire, ma chère fille, que ton cœur soit tout entier pour Christ et ne désire que Lui. C'est ainsi que l'on est gardé contre les attaques du diable et du monde. Les tribus de Ruben et de Gad et la demi-tribu de Manassé, s'établirent dans un pays très fertile et très avantageux pour eux, c'est vrai, mais le Jourdain ne le séparait pas du désert et ne le protégeait pas contre les attaques des ennemis.

Après ces choses, l'Éternel commanda à Moïse d'écrire la liste de leurs campements dans le désert. Ils pouvaient voir ainsi comment Dieu tenait compte de chacun de leurs pas, et se rappeler en même temps comment il les avait conduits, gardés et soutenus durant ce long voyage. Ensuite, avant de les introduire en Canaan, il leur rappelle ce que sa sainteté demandait d'eux dans ce pays.

SOPHIE. — Qu'était-ce donc, maman ?

LA MÈRE. — C'était d'y détruire toute trace d'idolâtrie, de s'en emparer complètement, et d'en chasser tous les habitants, de peur que ces idolâtres ne les entraînaient dans leurs péchés, puis de se le partager suivant la grandeur des familles. Ensuite, l'Éternel indiqua à Moïse quelles seraient les limites du pays.

SOPHIE. — Ces Israélites qui passèrent le Jourdain, étaient bien heureux, maman. Dieu lui-même arrangeait tout pour eux. Cela valait mieux que de se

choisir soi-même son pays, et de s'arranger du mieux que l'on pouvait.

LA MÈRE. — Assurément, Sophie. Rien n'est bon et sûr comme d'être conduit par Dieu et de s'attendre à Lui pour arranger tout. Ce n'est pas pour rester inactif, mais pour n'agir que selon la volonté de Dieu qui veut nous diriger en tout, comme il le faisait pour Israël. L'Éternel eut même soin de dire à Moïse quels seraient les hommes qui, sous l'autorité de Josué et d'Éléazar, devraient partager le pays. Qui pouvait mieux que l'Éternel connaître ceux qui seraient capables de le faire ? Et après les avoir choisis, il leur donnait certes aussi ce qu'il fallait pour accomplir leur tâche. C'est ainsi que, de nos jours aussi, c'est à Dieu de choisir et qualifier ses serviteurs.

SOPHIE. — Moïse devait être bien content de voir, avant sa mort, les soins de Dieu pour son peuple.

LA MÈRE. — C'était une grande consolation pour lui, et cela montrait combien Dieu aimait son cher serviteur, bien qu'il eût dû le châtier. L'Éternel donna encore un commandement relatif aux Lévites. Les enfants d'Israël devaient leur donner, dans le territoire des diverses tribus, quarante-huit villes pour y habiter. Parmi les villes données aux Lévites, il y en avait six que l'on appelait villes de refuge. Il y en avait trois d'un côté du Jourdain et trois de l'autre.

SOPHIE. — Qu'était-ce que ces villes de refuge ?

LA MÈRE. — Elles servaient à recevoir et à abriter celui qui avait tué quelqu'un.

SOPHIE. — Est-ce que l'on ne devait pas punir les meurtriers ?

LA MÈRE. — Au contraire, la loi prononçait dans ce cas la peine de mort, et l'un des proches parents du mort pouvait poursuivre le meurtrier et le tuer. On l'appelait le vengeur du sang. Mais Dieu, dans sa

grâce, avait établi les villes de refuge, gardées par ses serviteurs les Lévites, afin que celui qui, par accident, sans le vouloir et sans haine, aurait tué quelqu'un, pût s'y sauver et être en sûreté. Quand un homme, après avoir commis un meurtre, s'était sauvé dans une des villes de refuge, on examinait si, en réalité, il l'avait fait par mégarde ou non. Dans ce dernier cas, on faisait sortir le meurtrier de la ville de refuge et on le faisait mourir. Mais ce ne pouvait être que sur la déposition de deux témoins ou plus. Un seul ne suffisait pas. Mais s'il était démontré que le meurtre était involontaire, on renvoyait le meurtrier dans la ville de refuge où il était en parfaite sécurité. Il devait y rester jusqu'à la mort du souverain sacrificateur, après quoi il pouvait retourner dans sa possession.

SOPHIE. — Que lui serait-il arrivé, maman, s'il était sorti de la ville de refuge ?

LA MÈRE. — Le vengeur du sang aurait eu le droit de le tuer s'il l'avait rencontré.

SOPHIE. — Il me semble, maman, que ces villes de refuge représentent une bien belle chose.

LA MÈRE. — Laquelle, mon enfant ?

SOPHIE. — C'est le Seigneur Jésus, maman. Nous sommes des pécheurs qui ne méritons que la mort, mais si nous allons nous réfugier près de Lui, nous sommes en sûreté.

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie. Et comme les portes de la ville de refuge étaient toujours ouvertes pour que le meurtrier s'y réfugiât, ainsi le Seigneur Jésus, dans sa grâce, est toujours prêt à recevoir celui qui vient à Lui. Il a dit : « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi. » C'est ainsi que se termine le livre des Nombres. S'il plaît au Seigneur, ma chère enfant, nous continuerons à nous entretenir ensemble du livre suivant.

SOPHIE. — Je m'en réjouis, chère maman. J'aime bien apprendre avec toi ce que Dieu nous enseigne dans sa Parole.

Le jugement dernier, ou le jugement des morts

Vous rappelez-vous, mes enfants, ce que je vous ai dit sur le moment où le Fils de l'homme, Jésus, viendra et s'assiéra sur le trône de sa gloire ? Les nations seront assemblées devant Lui et il les jugera. Il donnera le royaume et la vie éternelle aux uns ; aux autres les peines éternelles. C'est le jugement des vivants, après lequel viendra l'heureuse époque du règne de Christ sur la terre durant mille ans.

J'ai maintenant à vous parler d'une dernière scène qui concerne ce monde. Je vous ai raconté la dernière révolte des hommes contre Dieu. Les méchants ont été consumés par le feu du ciel ; Satan a été jeté dans l'étang de feu et de soufre avec la bête et le faux prophète, et c'est pour jamais. Dans le ciel sont les saints d'en haut, sur la terre restent les saints, les fidèles, qui ont traversé les temps du règne de Christ, dans la terre sont les *morts*.

Et qui sont ces morts ? Ce sont ceux qui n'ont pas été ressuscités dans la première résurrection, parce qu'ils n'avaient pas la vie de Dieu ; les morts depuis le commencement du monde jusqu'à l'ascension de Christ ; ceux qui, depuis ce moment jusqu'à l'enlèvement des saints, n'auront pas voulu recevoir Jésus ; ceux qui, après cette période, auront adoré la bête et auront été frappés par l'épée sortant de la bouche de Celui qui viendra du ciel, et enfin ceux que nous venons de voir périr dans la dernière révolte.

Car, mes enfants, ce qui attend tout homme qui

n'est pas sauvé, c'est la mort, et après — le JUGE-
MENT. Or c'est le jugement final, le jugement dernier
qui s'exerce sur les MORTS. Ils sont morts — leur
corps est dans la terre, leur esprit attend dans le
lieu invisible.

Dans ce que j'ai à vous dire, le temps des morts
est venu, le temps où ils doivent être jugés. C'est
tout ce qui reste à faire pour terminer l'histoire de
cette pauvre terre.

Un TRÔNE est dressé pour le juge, — un grand
trône blanc, — symbole de pureté et de sainteté,
éblouissant de la lumière qui découvrira tout pour
le jugement. Où est dressé ce trône? Dans aucun
lieu terrestre, car devant la face de Celui qui est
assis sur le trône de jugement, la terre et le ciel que
le péché a souillés, ne sauraient subsister. La terre
est brûlée avec les œuvres qui sont en elles, fruits
du travail de l'homme pour sa gloire et ses plaisirs;
les cieux en feu sont dissous. Tout ce vaste édifice
fait d'abord pour l'homme, et que l'homme a souillé,
s'évanouit par suite du jugement qui les atteint
d'abord.

Et quel est CELUI qui siège sur le trône? C'est
Celui à qui tout jugement a été donné, Celui que les
hommes ont rejeté, quand il venait ici-bas plein de
grâce et de vérité, Celui qu'ils rejettent maintenant
que, depuis la gloire où il est, il agit par le Saint-
Esprit, qu'ils rejettent même quand il aura régné
sur la terre; c'est Celui-là, contre qui l'homme s'est
toujours rebellé, mais que Dieu a toujours honoré.
C'est le FILS DE L'HOMME qui a été mort, mais qui
est vivant aux siècles des siècles. Ciel et terre ont
disparu, et le JUGE, dans sa majesté suprême, s'est
assis sur le grand trône blanc au milieu d'un silence
solennel. Les mille bruits de la nature ou du travail
ou du plaisir des hommes ont cessé.

Quels sont ceux qui comparaissent devant le Juge ?
LES MORTS. Tous les saints morts en Christ ont été ressuscités ; tous les vivants qui ont cru en Lui sont avec eux, glorifiés ; ils sont avec Lui, près de Lui, dans une sécurité parfaite. Ils ne viendront pas en jugement. Il ne reste que les *morts*, ceux qui, sur la terre, étaient morts dans leurs fautes et dans leurs péchés, et sont descendus tels dans le sépulcre. Eux aussi ont entendu à la fin la voix du Fils de Dieu, sa voix puissante qui ressuscite les morts. Elle s'est fait entendre dans leurs sépulcres où gisent leurs corps, dans le sombre domaine de la mort ; elle a retenti jusque dans les profondeurs de la mer ; le lieu invisible où sont les âmes des morts l'a entendue. Et **TOUS REPRENENT VIE**, les grands et les petits, nul n'est oublié, et les voilà tous devant le Juge. Terre et ciel ont disparu ; ils sont là seuls. Pas un endroit pour se cacher, pas un objet pour se distraire, pas un avocat pour plaider leur cause, pas un regard pour les encourager. La puissance de Dieu, dont ils faisaient peu de cas sur la terre, les a amenés là et les y retient. Le trône, le grand trône blanc, dans sa pureté parfaite, les inonde de sa lumière ; le regard du Juge, semblable à une flamme de feu, les pénètre ; ils sont là, devant Lui, et ils **ATTENDENT**. Oh ! quel moment solennel et redoutable !

La séance de jugement commence : les **LIVRES** sont ouverts. Quels sont ces livres ? Les livres de mémoire de Dieu. Toutes les pensées, toutes les paroles, tous les actes les plus secrets de la vie de chacun sont là enregistrés. Rien n'est oublié ; c'est Dieu lui-même qui a tout lu au fond des cœurs, qui a tout vu, tout entendu et tout enregistré. Elles sont là pour chacun des hommes, ces pages noires de leurs péchés, parmi lesquels le plus noir, le plus affreux de tous, est d'avoir méprisé les appels de sa

grâce. Oui, chacun y a sa page ; elle s'écrit maintenant, mes enfants.

N'y a-t-il donc aucun moyen pour qu'elles soient blanchies, pour que ce compte terrible soit annulé ? Oui, MAINTENANT ; dans ce jour de grâce qui dure encore, mes enfants. LE SANG DE JÉSUS-CHRIST PURIFIE DE TOUT PÉCHÉ. S'il passe sur la page noire de vos péchés, il n'en reste aucune trace, elle devient plus blanche que la neige, car Dieu lui-même déclare : « Je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés, ni de leurs iniquités. » Et comment ce sang précieux peut-il ainsi effacer mes péchés ? Si tu crois en Jésus, mon enfant. Dès que tu es venu à Lui, la page est blanchie.

Il EFFACE, Il efface
 Tes péchés AUJOURD'HUI.
 Ce jour est le jour de grâce :
 AUJOURD'HUI viens à Lui.

Mais devant le grand trône blanc, c'est TROP TARD. Les pages sont là, ces morts n'ont pas cru, sans quoi ils seraient vivants, ils n'ont pas voulu de ce sang précieux. Leurs péchés subsistent : ils les voient, ils les lisent, ils se souviennent : ils ne peuvent autrement que SE SOUVENIR de TOUS leurs péchés. Il n'y a plus rien là pour se distraire, pour s'étourdir, pour se faire illusion. C'est la réalité ; on ne peut plus là s'aveugler mutuellement, se moquer, s'affermir l'un l'autre dans l'incrédulité. On ne peut plus douter devant le grand trône blanc. Ah ! pourront dire ces âmes, c'est là ce Christ dont je n'ai pas voulu ! J'ai préféré mes plaisirs, ma propre volonté, à sa croix, à son amour ! Et le voilà, mon Juge ! Oui, il sera là comme Juge ; il n'y aura plus lieu à la miséricorde et à la grâce. La grâce a fini de s'exercer, et ceux qui seront devant le grand trône blanc, recon-

naitront que c'est justice. Les livres et leur conscience les accuseront.

Et un autre livre sera ouvert. C'est LE LIVRE DE VIE. Bienheureux ceux dont les noms y sont écrits ; ils n'ont rien à redouter du jugement. Mais qui a son nom écrit sur ses pages bénies ? Ceux-là seuls qui ont la vie, la vie de Dieu, la vie éternelle. Et comment a-t-on cette vie ? En croyant au nom du Fils de Dieu. Oui, chers enfants, dès qu'un pauvre pécheur est venu à Jésus pour être sauvé, son nom est écrit dans ce livre d'où nulle puissance ne peut l'effacer. IL EST PASSÉ DE LA MORT A LA VIE.

Mais ces morts qui sont devant le grand trône blanc n'ont aucune part dans le livre de vie. Ici-bas ils n'ont pas voulu venir à Christ pour avoir la vie ; leur nom, dans ce dernier jour, ne se trouve pas écrit dans le livre de vie : TOUTE ESPÉRANCE EST PERDUE.

Oh ! terrible certitude ! Qu'ils voudraient pouvoir mourir ! Mais c'est impossible. Il n'y a plus de mort, plus de lieu invisible où les âmes vivent séparées du corps, en attendant la résurrection. Ces morts ont été ressuscités pour la résurrection de jugement ; la mort et le lieu invisible ont été jetés dans l'étang de feu et de soufre, détruits pour jamais, et ceux qui sont devant le grand trône blanc, quoique morts pour Dieu et pour le bonheur, vivent, mais c'est pour le désespoir éternel.

Une main puissante, irrésistible, les saisit, et ils sont jetés dans l'étang de feu et de soufre. Ils subissent la peine d'un jugement éternel, la SECONDE MORT ; non anéantis, mais séparés et éloignés pour toujours de Dieu, duquel la face est un rassasiement de joie.

Telle est la fin et de ce monde et de son prince, et de tous ceux qui ont suivi et servi le prince de

ce monde. O mes enfants, mes chers enfants, fuyez, fuyez la colère à venir ; AUJOURD'HUI, tandis qu'il est temps, VENEZ A CHRIST.

Et les autres, ceux qui étaient dans le ciel et les saints qui étaient sur la terre, que deviennent-ils ? Nous le verrons une autre fois, si Dieu le permet.

« Où avez-vous trouvé cela ? »

Me trouvant avec un ami, à L., nous demandâmes à un jeune garçon le chemin pour aller à la gare du chemin de fer. Aussitôt, il se mit à marcher avec nous pour nous indiquer la direction.

Pauvre garçon ! Il était boiteux et marchait avec des béquilles, mais il avait une figure si heureuse que je me sentis attiré vers lui, et je lui demandai s'il connaissait le Seigneur Jésus comme son Sauveur.

— Oh ! oui, Monsieur, fut la réponse.

— Et savez-vous que vos péchés vous sont pardonnés ?

— Oui, Monsieur, cela, je le sais.

— Et que pensez-vous devoir arriver avant que vous voyiez le Seigneur Jésus qui est mort pour vous ?

— Eh bien, Monsieur, il faut mourir.

Alors je lui dis que le Seigneur Jésus avait promis de revenir Lui-même pour nous prendre avec Lui, que la parole de Dieu nous dit de l'attendre, et que voir venir le Seigneur est la joyeuse et bienheureuse espérance de tous ceux qui le connaissent.

Le garçon me regarda sérieusement en face et me dit.

— Où avez-vous trouvé cela, Monsieur ?

— Dans la première épître de Paul aux Thessaloniens, aux versets 9 et 10 du premier chapitre. Là il nous est dit de ces anciens croyants, qu'ils s'étaient « tournés des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils qu'il a ressuscité d'entre les morts, Jésus, qui nous délivre de la colère qui vient. » Et si vous voulez savoir comment Jésus viendra, vous n'avez qu'à lire au chapitre IV, les versets 14 à 18.

Là-dessus, nous nous séparâmes, laissant le pauvre jeune boiteux tout réjoui par la pensée qu'à chaque moment Jésus pouvait venir.

Et maintenant, mes chers jeunes amis, je vous demande si cette pensée réjouit aussi votre cœur ?

Êtes-vous prêts pour le moment de la venue de Jésus ?

Ce qui est permanent.

Chaque matin, brillant de gloire,
 Le soleil verse sa clarté ;
 Puis il descend, et la nuit noire
 Sur nous étend l'obscurité.
 Là-haut, au paradis divin,
 Toujours pur luit un jour sans fin.

Chaque printemps, les fleurs si pures
 Par leur beauté charment les yeux ;
 L'automne arrive, et leurs parures
 Sont le jouet des vents des cieux.
 Mais dans le ciel fleurit sans fin
 L'arbre de vie au fruit divin.

Et chaque été, dans le feuillage,
L'oiseau redit ses joyeux chants ;
Mais vient l'hiver, et son ramage
Fuit avec lui loin de nos champs.
Au ciel, dans un concert sans fin,
Les saints louent l'Agneau divin.

Quand nous suivons ici sa trace,
Le Sauveur vient guider nos pas ;
Mais nous ne voyons pas sa face :
Notre œil mortel ne le peut pas.
Au ciel, dans un bonheur sans fin,
Les saints verront l'Agneau divin.

Qui peut entrer dans cette gloire ?
Tous ceux, enfants, qui sont sauvés,
Qui, par Jésus, ont la victoire,
Et de leurs péchés sont lavés.
Au ciel, dans un bonheur sans fin,
Ils chanteront l'Agneau divin.

NOTA. — Nos lecteurs auront remarqué que l'on a inséré par inadvertance, dans le numéro du mois de novembre, un petit récit déjà paru dans le mois d'octobre. Nous le regrettons ; mais si nos jeunes amis ont fait attention aux appels qui accompagnent ce récit dans le dernier numéro et en ont fait leur profit, par la grâce de Dieu, la répétition n'en aura pas été inutile.

TABLE DES MATIÈRES



	Pages
Une lettre	3
Le retour de l'homme glorifié	12
La première leçon	16
La prière d'un petit enfant	19
L'eau qui désaltère à jamais	21
Ce qui se passe sur la terre, après que Jésus est venu chercher les saints	33
« Venir à Jésus »	38
« Perdue et trouvée »	41
Ce qui se passe dans le ciel, avant que l'homme glo- rifié apparaisse au monde	55
Perdu dans la lande	61
Ce qui se fera dans le ciel, avant l'apparition de l'homme glorifié	72
De bonnes nouvelles	79
L'heureux délogement du petit Jean P.	81
L'apparition en gloire du Fils de l'homme	92
Que connaissez-vous ?	100
Cinquante lieues à pied pour avoir une Bible	101
Le royaume de l'homme qui fut autrefois rejeté 114,	129
« Il est mort pour moi »	118
Repentance sur le lit de mort	136
« Voilà ce qu'il me faut »	139
La sainte cité où se trouve le trône de Dieu et de l'Agneau 150, 172,	195
Le désappointement de Marie	155
Le témoignage rendu à Christ par un jeune Japonais.	157
Dernières paroles du petit Johnny	159
Le jeune soldat Siméon	161
Le petit émigrant	177
Une parole à propos	181
Il s'est donné lui-même	200
« Je crois »	201
Les derniers jours de cette terre	214
« Le Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui- même pour moi »	218
Le jugement dernier, ou le jugement des morts	231
« Où avez-vous trouvé cela ? »	236

ÉTUDES BIBLIQUES

	Pages
Entretiens sur le livre des Nombres :	
Le camp d'Israël	7
La pureté du camp et la séparation	28
Les offrandes, la consécration des Lévites et les trompettes d'argent	46
Le départ et les premiers pas dans le désert	67
Les premiers murmures	85
Le péché de Marie et d'Aaron	109
Le bon pays méprisé	121
La rébellion de Coré	141
Les ressources de Dieu dans la traversée du désert	165
Le péché de Moïse et le serpent d'airain	188
Histoire de Balaam	204
Derniers préparatifs avant d'entrer en Canaan	221

POÉSIES

L'amour du Sauveur	20
La maison du Père	40
Le ciel	60
Louange à Christ	78
L'amour de Jésus	99
Qu'il est doux, ton nom, ô Jésus	120
Tout mon cœur s'enflamme	135
Confiance en Dieu	160
Le chant du pèlerin	180
La bonne nouvelle	187
Cantique	220
Ce qui est permanent	238

